UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

LES TRADITIONS CERAMIQUES DANS LEUR CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE SUR LE LITTORAL CAMEROUNAIS (KRIBI-CAMPO) DE 3000 A 500 BP

(Volume I)

Pascal Roger NLEND NLEND

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade académique de Docteur en Histoire, art et archéologie.

Sous la direction de Monsieur le Professeur Pierre de MARET

Année académique : 2013-2014

TABLE DES MATIERES

Dédicace
Remerciements
Liste des abréviations
Convention

Introduction **1**

PREMIÈRE PARTIE : Présentation générale de la région de Kribi-Campo et historique des recherches

Chapitre I : Le cadre physique et humain **7**

1. Généralités 7

2. Cadre physique 8
2.1. Les données géologiques **9**
2.1.1 Les formations superficielles
2.1.2 Le bassin sédimentaire de Campo
2.1.3 La zone mobile
2.2 Les indications pédologiques **10**
2.2.1 Les sols ferralitiques
2.2.2 Les sols sur gneiss et sur schistes latéritiques
2.2.3 Les sols hydromorphes 11
2.3 Le climat **12**
2.3.1 Les conditions climatiques actuelles
2.3.2 Aperçu des paléoenvironnements et paléoclimats en Afrique centrale 13
2.4 Les formations phytogéographiques **20**
2.4.1 La forêt biafréenne 21
2.4.2 La forêt littorale 22
2.5 Le réseau hydrographique **22**
2.5.1 Le Ntem
2.5.2 La Lobé et la Kienké 23
2.5.3 La Lokoundjé

3. Cadre humain 24
3.1 Présentation des populations actuelles **24**
3.1.1 Les pêcheurs côtiers : Batanga et Yassa 25
3.1.2 Les pêcheurs fluviaux et côtiers Mabi 27
3.1.3 Les agriculteurs Fang/Mvae
3.1.4 Les Bakola/Bagyeli 28
3.2 Les traditions socioéconomiques **28**
3.2.1 L'organisation sociale et politique 29
3.2.2 Les activités économiques des populations 36

Chapitre II : Recherches archéologiques dans la région de Kribi-Campo **42**

1. Chronologie des recherches 42
1.1 Les données de 1975-1987 42
1.2 Les données de 1989-2003 43
1.3 Les données de 2004-2011 48

DEUXIÈME PARTIE : Méthodologie de prospection et d'analyse des vestiges archéologiques, et présentation des sites identifiés à Kribi-Campo

Chapitre III : Prospections et fouilles des structures archéologiques **53**

1. Pratique de la prospection des structures archéologiques 53
1.1 Les méthodes de prospections utilisées dans la région de Kribi-Campo 53
1.1.1 Les talus de route et les zones d'emprunt 54
1.1.2 Les sommets de collines
1.1.3 La lecture des « paysages » 55
1.2. Pratique de la fouille entre Kribi et Campo 56
1.2.1 Stratégie de fouille des fosses
1.2.2 Stratégie de fouille d'un niveau archéologique 58

Chapitre IV : Analyse de la céramique **60**

1. Échantillonnage et critères de sélection 60

2. Analyse technologique 61
2.1 Le pesage 62
2.2 Les épaisseurs 62
2.3 L'état de conservation 63
2.4 La caractérisation de la pâte 63
2.5 Les indices d'ébauchage 66
2.6 Le traitement de surface 67

3. Analyse morphologique 68
3.1 Généralités **68**
3.2 Les récipients de forme fermée **69**
3.3 Les récipients de forme ouverte **70**
3.4 Les éléments du profil **70**
3.4.1 La base (Ba)
3.4.2 La panse (P)
3.4.3 L'épaule €
3.4.4 Le col (C)
3.4.5 Le bord (B)
3.5 Groupes morphologiques des récipients **75**
3.6 Les aménagements particuliers **80**
3.6.1 Les éléments de préhension
3.6.2 Les éléments de versement

4. Analyse du décor 82
4.1 Principes de l'analyse systémique **82**
4.2 Intérêt de l'approche systémique du décor **83**
4.3 Pratique de l'analyse systémique du décor **83**

4.4 Position du décor **84**
4.5 Identification des outils et techniques du décor **85**
4.5.1 Les outils du décor
4.5.2 Les techniques décoratives
4.6 Les éléments (graphisme) du décor **86**
4.6.1 Les éléments continus
4.6.2 Les éléments discontinus
4.7 Les composants (l'emploi des éléments) du décor **89**
4.7.1 La mise en place des composants décoratifs

Chapitre V : La méthode d'étude du mobilier lithique, métallurgique et des restes végétaux **94**

1. Le mobilier lithique 94

2. Les vestiges métallurgiques 95

3. Les restes végétaux 95
3.1 Les fruits et graines 95
3.2 Les charbons de bois 95
3.3 Les pollens et spores 96

Chapitre VI : Présentation des sites identifiés de la région de Kribi-Campo **97**

1. Inventaire et description sommaire 97
1.1 Les sites de Kribi à Lolabé 97
1.2 Les sites de Lohengué à Campo 103

2. Présentation synthétique des résultats 108
2.1 Les sites de Kribi à Lolabé 109
2.2 Les sites de Lohengué à Campo 111

TROISIÈME PARTIE : Fouilles, analyses des sites et vestiges archéologiques de la région de Kribi-Campo

Chapitre VII : Fouilles et analyse des sites de la région de Kribi **114**

1. Kribi Hôtel 1 (KBH1) 114
1.1 Présentation et découverte
1.1.1 Situation et découverte du site
1.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
1.1.3 Fouille, stratigraphie et distribution des vestiges
1.2 Chronologie de Kribi Hôtel 1 **115**
1.3 Synthèse générale du site **116**

2. Bwambé 1 (BWE 1) 118
2.1 Contexte du site **118**
2.1.1 Situation et découverte du site
2.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
2.1.3 Stratégie et méthodes de fouilles
2.2 Les structures en creux **120**
2.2.1 Fosse 1 120

2.2.2 Fosse 2 124
2.2.3 Fosse 4 127
2.2.4 Fosse 5 129
2.2.5 Fosse 6 130
2.2.6 Fosse 7 131
2.2.7 Fosse 8 131
2.2.8 Fosse 9 131
2.2.9 Fosse 11 133
2.2.10 Fosse 12 135
2.2.11 Fosse 16 139
2.2.12 Fosse 17 142
2.2.13 Fosse 19 144
2.2.14 Fosse 33 147
2.3 Le niveau archéologique 154
2.3.1 Fouille, stratigraphie et distribution des vestiges
2.3.2 Chronologie
2.3.3 Synthèse
2.4 Bwambé 1 : synthèse générale, interprétation et conclusion 156
2.4.1 Un site de la période de transition de la Pierre au Métal (SMA)
2.4.2 Les traditions céramiques
2.4.3 Les autres vestiges
2.4.4 Chronologie

3. Bwambé Beach (BWB) 168
3.1 Contexte du site 168
3.1.1 Situation et découverte
3.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
3.2 Le sondage de Bwambé Beach 168
3.2.1 Le carré D1 169
3.2.2 Le carré D2 171
3.2.3 Le carré D3 172
3.2.4 Le carré E1 173
3.2.5 Le carré E2 173
3.2.6 Le carré E3 174
3.2.7 Les vestiges de surface 175
3.3 Synthèse générale de BWB 176
3.3.1 La poterie

4. Eboundja 3 (EBA 3) 179
4.1 Contexte du site 179
4.1.1 Situation et découverte
4.1.2 Localisation, typographie et phytogéographie
4.2 Le sondage d'Eboundja 3 180
4.2.1 Le carré C1 180
4.2.2 Le carré C2 180
4.2.3 Le carré D1 181
4.2.4 Le carré D1 181
4.2.5 Le carré E1 182
4.2.6 Le carré E2 182
4.2.7 Le carré F1 184

4.2.8 Le carré F2 184
4.2.9 Les vestiges de surface 185
4.2.10 Synthèse générale 185
4.3 La structure en creux 187
4.3.1 La fosse 1
4.4 Synthèse générale du site d'EBA 3 190

5. Nlendé-Dibé 3 (NLE 3) 192
5.1 Contexte du site 192
5.1.1 Découverte et localisation
5.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
5.1.3 Fouille, stratigraphie et distribution des vestiges
5.2 Chronologie 193
5.3 Synthèse générale 194

6. Malongo 1 (MAL 1) 196
6.1 Contexte du site 196
6.1.1 Situation et découverte
6.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
6.2 Les structures en creux 196
6.2.1 Fosse 1
6.2.2 Fosse 2
6.3 Chronologie 197
6.4 Synthèse générale 198
6.4.1 La poterie
6.4.2 Autres vestiges
6.4.3 Paléoéconomie

7. Boussibiliga 1 (BOS 1) 201
7.1 Contexte du site 201
7.1.1 Situation et découverte
7.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
7.1.3 Fouille, stratigraphie et distribution des vestiges
7.2 Chronologie 203
7.3 Synthèse générale 203

Chapitre VIII : Fouilles et analyse des sites de la région de Campo 205

1. Campo 1 (CAM 1) 205
1.1 Contexte du site 205
1.1.1 Situation et découverte
1.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie
1.2 Les fouilles de Henri Zana 207
1.3 Les travaux de Léandre Ateba Edoa 212
1.4 Les fouilles de Pascal Nlend 212
1.5 Synthèse générale 222

2. Campo Beach 1 (CAB 1) 226
2.1 Contexte du site 226
2.1.1 Situation et découverte
2.1.2 Localisation, topographie et phytogéographie

2.1.3 Fouilles, stratigraphie et distribution des vestiges
2.2 Chronologie **226**
2.3 Synthèse **227**

QUATRIÈME PARTIE : Synthèse générale et interprétations de la séquence chrono-culturelle céramique de la région de Kribi-Campo

Chapitre IX : La céramique de la région de Kribi-Campo **230**
1. L'occupation de l'espace par les hommes anciens 230

2. La céramique 231
2.1 Considérations générales sur la poterie **231**
2.1.1 Inclusions minérales et argiles
2.1.2 Atmosphère de cuisson 232
2.2. Le SMA (la transition entre Age de la Pierre-Age des Métaux) **232**
2.2.1 La tradition de Malongo 232
2.2.2 La tradition de Bwambé 249
2.2.3 Comparaisons synthétiques des traditions de Malongo et Bwambé 250
2.2.4 Chronologie des traditions céramiques du SMA 253
2.2.5 Le cadre paléo-environnemental 261
2.2.6 Paléoéconomie 263
2.2.7 Discussion sur les fosses : Fosses 32, 33 de Bwambé, structures rituelles ? 268
2.3 L'Age du Fer ancien **274**
2.3.1 Le groupe de Campo 275
2.3.2 La tradition de Kribi 279
2.3.3 Paléo-environnement 285
2.3.4 Paléo-économie 285
2.3.5 Rites « funéraires » dans la région de Kribi-Campo 287

Conclusion générale **293**

Bibliographie **297**

DÉDICACE

À mes fils **Godlight** et **Faith Joy**,

À **Marie**, ma compagne,

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AD (Anno Domini)

ADENTHRO (Adaptations humaines aux Environnements Tropicaux durant l'Holocène)

BC (Before Christ)

BP (Before Present)

C.I.F.O.R. (Center for International Forestry Research)

CUIF-CUD (Conseil interuniversitaire de la communauté française-Commission Universitaire pour le Développement)

Com. Pers. (Communication Personnelle)

DEA (Diplôme d'études approfondies)

IRD (Institut de Recherche pour le Développement)

I.S.H.-CREA (Institut des Sciences Humaines-Centre de recherches Archéologiques)

Loc. (Locality)

MAETUR (Mission d'Aménagement et d'Équipement des territoires Urbains et Ruraux)

SMA (Stone to Metal Age)

SATOM (Société Anonyme des Travaux d'Outre-Mer)

s.l.n.d (sans lieu ni date)

T.A.R.G.P. (Tropical African Geomorphology Research Project)

U.T.M. (Universal Transverse Mercator)

U.T.O. (Unité Technique Opérationnelle)

CONVENTION

Lors de la rédaction du présent travail, nous avons utilisé quelques termes qui méritent d'être définis afin d'éviter toute confusion.

Indéterminé:

Nous avons regroupé sous ce vocable, tout élément du profil d'un récipient qui ne peut être réellement reconnu du fait des altérations de surface. Exemples : 1) les *bords indéterminés* concernent ceux dont le type ne peut être exactement déterminé ; 2) la *technique décorative indéterminée* renvoie à un tesson ou fragment de céramique décoré mais dont l'usure de surface ne permet pas d'indiquer nettement le procédé décoratif utilisé.

Fragment de poterie:

Cette expression a été empruntée de Mbida-Mindzié (1996 : 49) reprenant de Maret (1985 : 287) qui la définit comme un grand tesson composé d'au moins deux éléments de profil. De cette définition, nous avons donc déduit que le tesson de céramique ne comporte qu'un seul élément de profil.

Groupe:

Tiré du dictionnaire de la préhistoire (André Leroi-Gourhan, 1988 :451), ce terme s'applique à un ensemble d'objets dont on veut souligner les points communs, mais pour lesquels on ne sait si l'on doit leur accorder le statut d'une variante locale, d'un épisode chronologique, ou d'une véritable tradition.

Tradition céramique:

Nous nous sommes dans un premier temps appuyés sur la définition de P. de Maret (1978 : 12) qui explique ce terme comme étant des vestiges archéologiques produits par des populations dans une certaine région pendant un laps de temps précis. Mais le caractère géographique et temporel limité ne nous a pas paru adéquat. C'est pour cela que nous avons aussi fait référence à l'acception de Wotzka (1995 :292) qui s'appuie sur le caractère stylistique et mentionne la longue durée au contraire de l'extension géographique qui est

également réduite. Nous avons donc fait la synthèse des deux auteurs en définissant la tradition comme : objets manufacturés en argile ayant des traits communs pendant une longue période mais sans restriction d'espace.

Variante:

Ce terme s'inspire de la définition de phase/faciès proposée par Clist (2005 :23) comme des subdivisions au sein d'une tradition qui peuvent être distinctes quoique contemporaines. Nous l'avons appliqué à la tradition de Malongo dont la céramique comporte deux variantes qui diffèrent par les instruments de décor utilisés. La variante 1 est caractérisée par l'emploi du peigne alors que la lame est propre à la variante 2.

De même, en ce qui concerne LES PATRONYMES DES TRADITIONS ET GROUPES CERAMIQUES**,** une clarification sur le choix des noms des différentes traditions et groupe céramiques de la région de Kribi-Campo nous a paru utile.

Nous avons utilisé pour la période du Stone to Metal Age (SMA), les noms de Malongo et de Bwambé. Les raisons de ces appellations sont multiples parmi lesquelles leur identification au début des années 2000 sur les sites éponymes de Malongo 1 et de Bwambé (Oslisly, 2001). Par la suite, dans un article préliminaire sur la poterie de la région, Oslisly (2006) les utilise en premier. Nous les avons également utilisés lors de notre présentation à la réunion de la SAFA en 2008 (Nlend, 2008). Cette mise au point est nécessaire, parce que Gouem Gouem (2011) a malheureusement attribué de nouvelles désignations (Bissiang et Mpoengu) pour les traditions similaires en se référant aux sites découverts sur le tracé du pipeline Tchad-Cameroun et à ses fouilles qui sont postérieurs aux nôtres.

Durant l'Age du fer Ancien, nous avons adopté le nom de Kribi dont l'emploi remonte aussi en 2006 par Oslisly. L'auteur avait alors regroupé dans la tradition de Kribi plusieurs poteries parmi lesquelles celles du site de Campo 1 dont les formes particulières nous ont amené à en faire plutôt un groupe. Gouem Gouem (2011) comme pour le SMA, a privilégié le choix d'un nouveau nom (Bidjoucka) qui intègre plusieurs types de céramiques comme l'a fait Oslisly.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier un certain de nombre de personnes, d'administrations et fondations sans la bienveillance et l'aide desquelles la réalisation de ce travail n'aurait pas été possible :

Le Professeur Pierre de MARET, qui a accepté de diriger notre thèse malgré les difficultés qui se sont présentées, que ce soit la recherche de financements pour notre séjour à Bruxelles ou l'obtention d'un visa en passant par les innombrables corrections à effectuer. Qu'il veuille donc trouver ici, l'expression de ma sincère et grande reconnaissance.

Le Docteur Richard OSLISLY, archéologue à l'Institut de Recherche pour le Développement, qui est à la base de ce travail. Il a régulièrement trouvé au sein de l'IRD les financements de nos missions de terrain et des datations radiocarbones et a toujours été présent sur le terrain.

La Fondation David et Alice VAN BUUREN, la CUIF-CUD dont les aides financières m'ont permis d'avoir les conditions idéales pour terminer ma thèse de Doctorat.

Isabelle RENNESON ou « la dame de tous les instants », secrétaire au Centre d'Anthropologie culturelle de l'ULB à qui nous avons parfois donné des maux de tête pour notre venue en Belgique, qui a relu et mis en page ce travail. Merci pour sa patience et son aide.

L'Unité Mixte de Recherche 208 *PALOC* de l'IRD dont presque tous les chercheurs faisaient partie de l'ancienne Unité de Recherche 092 *ADENTHRO*. J'adresse mes remerciements à la directrice Docteure Dominique GUILLAUD et les Docteurs Geoffroy de SAULIEU et Alain FROMENT.

La section Préhistoire du Musée Royal de l'Afrique Centrale de Tervuren qui m'a accueilli pendant un an, la Docteure Els CORNELISSEN qui a facilité mon intégration dans la section, le Docteur Alexandre LIVINGSTONE SMITH dont les discussions et suggestions ont participé à améliorer ce travail. Nadine DEVLEESCHOUWER (secrétaire à la Section de Préhistoire et d'Archéologie du MRAC) qui m'a été d'une grande aide pour la recherche documentaire, Josiane VANHERPE (merci pour le café et les causeries utiles), Alexander VRAL (le plus sri-lankais des belges) qui m'a indiqué la route du « village ».

Le Professeur Scott MacEACHERN du Bowdoin College qui a toujours été disponible pour lire notre travail et suggérer des remarques pertinentes.

Le Professeur Joseph-Marie ESSOMBA qui reste jusqu'à présent l'un des pères de l'archéologie camerounaise.

La Docteure Alice MEZOP NOUMISSING qui m'a fait des suggestions appropriées pour ce travail et fourni tous les rouages et contacts utiles à Bruxelles jusqu'aux lignes de bus et métro, merci encore pour tout le briefing de la situation.

Luc Israël DJON LI MOMASSO, notre dessinateur qui s'est échiné à produire patiemment les dessins de cette thèse malgré l'extrême difficulté à obtenir les autorisations du Ministère des Arts et de la Culture.

Notre camarade et ami (un vrai) Léandre ATEBA qui n'a jamais cessé de m'encourager pour ce Doctorat qui donnait l'impression de ne jamais se terminer.

Mes autres camarades dont certains se sont éloignés de l'archéologie : François NGOUOH (la relève), Roseline BETOUGUEDA, André METSA, Robert LUINA RANSAOU, Jean-Marie DATOUANG, Marie-Juliette LEKA.

Les membres de VABIOCE qui m'ont d'une manière ou d'une autre soutenu (moralement) : Joséphine MAKUETI, Olivier NKOKONDA, Docteur Bienvenu GOUEM GOUEM et Pierre KINYOCK.

Le personnel de l'IRD-Cameroun qui m'a vu grandir dans la recherche : Bienvenu AYISSI AWONO, BESSALA, Banabas CHEKE, Françoise EBOUMBOU, Mohammed ELOMO, Colette ESSONO, Joseph FUMTIM, Dieudonné KAKEU, Jean Grégoire KAYOUM, Napoléon KOAGNE, Luc MBAILEDET, Nicole MOUMY BELL, Betty PENDA.

Tous les enseignants de la filière archéologie de l'Université de Yaoundé 1 qui ont participé à notre initiation théorique : les Docteurs Raymond ASOMBANG, Martin ELOUGA, Alexandra LOUMPET, Germain LOUMPET, Christophe MBIDA-MINDZIE.

Les membres de ma famille : mes Parents Noé Calvin et Damaris Mireille NLEND ; mes sœurs, frères, beaux-frères et belles-sœurs Dieudonné et Rosalie ENGON, Jean Roger et Sylvie BIYIK BIYIK, Damaris Mireille NGO NLEND, Marie-Claire LANDA et Diodonné

FONGOH (Thanks for all), Fidelia VERLA, Yves-Alain MOUNE NLEND, Marthe Gisèle NGO NLEND, Armand et Nicole NLEND, Georges et Léa NYOUMBA, Joan VERLA ; mes neveux et nièces Stéphane, Laétitia, Junior, Christina, Betila, Bertrand, Joyce, Sandra, Noé, Jojo, Maclenon, Mac et Denis.

Mes compatriotes de Bruxelles Charet NDAM YOUSSOUF, Mama MEKOUMI, Adamou NJANKOUO MEFIRE.

INTRODUCTION

L'archéologie du Cameroun méridional connaît un développement remarquable depuis les années 1980. Cet essor fait suite au premier congrès des archéologues œuvrant sur le Cameroun qui s'est tenu à Garoua en février 1979 où on avait constaté le déséquilibre qui existait, à l'époque, entre les nombreuses recherches menées dans la partie septentrionale du pays et leur quasi absence dans la partie méridionale. Il avait donc été recommandé le lacement de programmes archéologiques au sud-Cameroun. Dès le début de des années 1980, des recherches sont effectuées dans la région de Yaoundé où les sites d'Obobogo (déjà signalés par Jauze en 1944), d'Okolo et de Ndindan sont redécouverts ou découverts par de Maret (1980, 1982, 1985). Une équipe de l'Université de Yaoundé dirigée par Essomba découvre ensuite le gisement de Nkometou (Elouga, 1985 ; Essomba, 1992) et les fourneaux de réduction du fer à Matomb à une soixantaine de kilomètres de Yaoundé (Essomba, 1985, 1991). Dans les années qui vont suivre, Atangana (1988) travaille à Okolo et Mbida-Mindzié (1992, 1996) à Nkang et Ndindan, Loumpet (1987) étudie le site paléolithique de Gbiti au Cameroun oriental. Elouga (2001) fait des prospections dans les boucles nord et sud de la Sanaga où il découvre une quarantaine de sites.

La région du littoral méridional camerounais reste peu étudiée en dépit des recherches menées par une équipe multidisciplinaire japonaise (Omi & Kato, 1982 ; Omi, Kadomura & Hori, 1984), la fouille infructueuse d'Essomba (1987) à Ebodjé et les ramassages de surface de de Maret sur l'axe routier Edéa-Kribi (Gouem Gouem, 2011). C'est pour pallier à la rareté des recherches le long du littoral Camerounais que des prospections et fouilles intensives sont organisées à partir des années 2000 dans la région de Kribi-Campo par une série de chercheurs (Oslisly, 2001 ; Oslisly & Mbida-Mindzié, 2001 ; Nlend, 2002 ; Ateba, 2003; Gouem Gouem, 2005 ; Oslisly et *al.*, 2006 ; Eggert et *al.*, 2006). La construction du pipeline Tchad-Cameroun qui relie la ville de Kribi au Cameroun à celle de Doba au Tchad a aussi contribué à augmenter le nombre de découvertes (Lavachery et *al.*, 2005a, 2005b,2010 ; Gouem Gouem, 2005, 2011).

En décembre 2000, nous avons sollicité et obtenu d'Oslisly, alors en poste en qualité de chercheur à l'IRD (Institut de Recherche pour le Développement) au Cameroun, d'intégrer en tant qu'étudiant l'unité de Recherche 092 « *ADHENTHRO* ». Peu après, l'IRD a été

sollicité pour la réalisation d'un inventaire des sites archéologiques dans l'U.T.O (Unité Technique Opérationnelle) de Campo qui était un projet à financement hollandais (Oslisly, 2001). Une cinquantaine de gisements ont été repérés à cette occasion dans les arrondissements de Lolodorf, Kribi, Campo et Ma'an.

L'IRD a aussi remporté en 2000 un appel d'offre pour la réalisation de la surveillance archéologique de la route Lolodorf-Kribi-Campo pour laquelle les données du projet précédent ont été d'une grande utilité (Oslisly & Mbida-Mindzié, 2001).

Profitant de ces découvertes et recherches, nous avons soutenu en 2002 une maîtrise en archéologie à l'Université de Yaoundé 1 qui s'intitulait « *Inventaire des sites archéologiques de Kribi-Campo : étude préliminaire des sites Malongo 1, Nléndé Dibé 3 et Boussibiliga 1* ». Ce travail portait sur la présentation des sites découverts dans les deux programmes susmentionnés et sur l'étude préliminaire de la céramique des trois sites. En 2005, le DEA que nous avons réalisé dans la même université « *Contribution de l'étude de la céramique à la connaissance des populations anciennes de Kribi-Campo*» relevait le problème de la baisse des dates radiométriques entre 1700 BP-1400 BP dans le sud-Cameroun en général et dans la région de Kribi-Campo en particulier. Plus tard encore, en 2010 nous avons participé à la campagne d'archéologie de sauvetage de la centrale à gaz de Kribi- Mpologwé située à une dizaine de kilomètres au nord de la ville de Kribi.

De manière générale, le choix de notre sujet résulte essentiellement des opportunités offertes par l'archéologie de sauvetage qui nous a donné les possibilités logistiques et financières indispensables. Dans notre pays - le Cameroun-, il n'y a en effet aucun moyen de financer des recherches archéologiques pour un jeune chercheur hormis ceux offerts par l'archéologie préventive. Indépendamment des possibilités qui s'offraient à nous, travailler sur la zone littorale du Cameroun nous a paru d'autant plus intéressant que cette zone a pu voir les premières étapes de l'extraordinaire dispersion des peuples de langues bantoues.

En effet, il est communément admis que le foyer des bantouphones est situé dans la moyenne vallée de la Bénoué, à la lisière de la frontière actuelle Nigéria-Cameroun (Greenberg, 1949a, 1949b). Une fois la localisation de ce foyer bantouphone acceptée, on s'est interrogé sur la façon dont ces langues se sont dispersées vers l'Est et le Sud de l'Afrique. Selon Vansina (1980), le premier auteur à évoquer les axes de l'expansion bantoue fut

Torrend qui évoqua deux courants dont le premier allait du nord-ouest de l'Afrique vers les Grands Lacs puis l'Afrique du Sud. Le second axe était côtier et serait parti du sud-Cameroun, en direction du Bas Zaïre.

Oliver (1966) pour sa part, mélange les propositions de Greenberg et Guthrie sur le foyer des langues bantoues, émet l'hypothèse de quatre phases dans l'expansion bantoue dont la deuxième aurait suivi les zones côtières. Posnansky (1961) à son tour suit le même canevas en relevant non seulement l'importance de l'igname et de la banane chez les Bantous mais aussi la connaissance de la métallurgie qui aurait été l'élément catalyseur de leur dispersion vers le sud et vers l'est (pénétration de la forêt équatoriale) [Eggert, 1981].

À la fin des années 1960 et au début 1970, Guthrie suggère l'existence de deux groupes bantous (occidental et oriental) qui seraient des dialectes du Proto-Bantu. Il propose le bassin du Congo comme l'une des voies de dispersion à travers la « forêt impénétrable ». Par la suite, Phillipson (1977) influencé par les linguistes Ehret, Heine et Henrici, propose en plus de la dispersion à travers les savanes du nord-ouest, une migration méridionale le long de la zone côtière.

Dans les années 1980 et 1990, la zone côtière reste présente dans les différents axes proposés. Vansina (1984) qui parle du courant Bantu occidental estime que les bantouphones côtiers se seraient dispersés le long de la côte du nord vers le sud à travers les mangroves marécageuses. Malgré la critique sur les voies de dispersion que fait Vansina (1995 :186), la côte continue d'occuper une place prépondérante dans les hypothèses sur les premières étapes de la dispersion des Bantou.

De nombreux sites archéologiques ont été découverts au Cameroun, que ce soit dans le supposé berceau des langues bantoues (de Maret, 1980, 1993 ; de Maret et *al.*, 1987; Cornelissen, 1996 ; Lavachery, 1998), dans la forêt méridionale (de Maret, 1982, 1992; Essomba, 1983, 1989, 1991 ; Mbida-Mindzié, 1996, Mbida-Mindzié et *al.* 2000, 2001) ou encore sur le littoral (Eggert, 2002 ; Eggert et *al.* 2006, Oslisly, 2006 ; Oslisly et *al.* 2006, Gouem Gouem, 2011). Tout cela renforce donc l'importance de mieux connaître l'archéologie de cette zone.

Au départ, nous étions cinq étudiants (Léandre Ateba, Roseline Betougueda, Bienvenu Gouem Gouem, Pierre Kinyock et nous) à travailler sous la direction de Richard Oslisly dans la région de Kribi-Campo durant les années 2000. A partir de 2002, nous nous sommes

retrouvé seul, les autres s'étant réorientés. C'est à partir de ce moment que nous avons choisi de travailler sur le matériel céramique et notre projet de thèse en 2003/2004 avait initialement pour but de définir les traditions céramiques et leur extension géographique. Dès 2004 aussi, d'autres chercheurs (Eggert et son équipe, Gouem Gouem) ont commencé à s'intéresser aussi à la zone. Par la suite, les recherches de Gouem Gouem sur les premières communautés villageoises et les sociétés complexes de la région nous ont fourni une base utile. Son but premier était de préciser dans l'espace et le temps l'aire de distribution de la « tradition d'Obobogo » (Gouem Gouem 2011 :28), mais son travail s'est finalement limité à la création d'une séquence chrono-culturelle céramique (Gouem Gouem 2011 :319-382). Il a proposé de distinguer une période de transition dite SMA pour Stone to Metal Age (1100-400 BC) pendant laquelle la tradition de Bissiang se serait développée, suivie par un Premier Age du Fer (400 BC-AD 50) durant lequel la tradition de Mpoengu aurait émergée et enfin par un Deuxième Age du Fer qui débute, selon lui, vers AD 50 jusqu'à AD 1000 et caractérisée par la tradition de Bidjouka.

Notre cheminement a été largement parallèle à celui de Gouem Gouem et nos travaux sont complémentaires. Cette complémentarité s'observe d'abord au niveau de la zone d'étude. Si elle se limite dans sa thèse de Doctorat aux environs de Kribi, notre région d'étude quant à elle s'étend à 80 km environ plus au sud, jusque dans la contrée de Campo. Ensuite, la taille du corpus que nous avons analysé est pratiquement quatre fois plus grande. Enfin, le cadre chronologique a pu être établi sur la base de 48 dates radiocarbones alors que Gouem Gouem n'en disposait que d'une quinzaine.

Nous n'avons cependant pas voulu créer une nouvelle séquence céramique (les archéologues d'Afrique centrale, paraît-il, en font une spécialité) mais, interroger celle de Gouem Gouem, la compléter et la clarifier dans l'espace et le temps. Sur le plan descriptif, nous avons comparé nos résultats (études morpho-technologiques et décoratives) aux siens en vue de vérifier le nombre de traditions céramiques de la zone. En termes d'extension géographique, nous nous sommes posé la question de savoir si les traditions céramiques de la région de Kribi-Campo étaient spécifiques à notre zone d'étude ou si elles possédaient une dimension régionale. Nous avons donc exploré d'une part les corrélations entre notre corpus céramique et celui d'un site de la région de Yaoundé (Obobogo), et de ceux du Gabon (côte Atlantique et Moyenne vallée de l'Ogooué) d'autre part. Nous nous sommes aussi

attaché à éclairer le contexte environnemental dans lequel les populations du SMA à l'Age du Fer ont vécu, ainsi que leur vie socioéconomique (agriculture, arboriculture, métallurgie).

Nos travaux, à défaut d'apporter des éléments de réponse définitive aux nombreux problèmes que pose le peuplement de cette région, devraient permettre de mieux appréhender l'établissement durable d'un peuplement ancien ayant une extension géographique variable selon les époques dans la zone de Kribi-Campo. Enfin, nous avons choisi de centrer notre étude sur la céramique, parce qu'elle est l'artefact le plus abondant et le plus répandu dans la région durant toute la période envisagée.

Malgré l'encadrement (sur le terrain) institutionnel de l'IRD qui nous a permis de mener de nombreuses missions (de décembre 2000 à juillet 2005), nous avons été confronté à plusieurs problèmes lié au contexte de l'archéologie préventive et des fouilles de sauvetage : la brièveté des travaux de terrain (à l'exception de ceux de décembre 2004) qui ne nous ont permis ni d'effectuer des décapages de grandes surfaces pour comprendre la nature des différentes activités déployées sur les divers sites, ni de réaliser l'étude approfondie sur les fonctions des structures creusées sur le littoral du Cameroun. Des circonstances inopinées nous ont malheureusement empêchés de réaliser des analyses radiographiques en laboratoire des échantillons céramiques, en vue d'analyser les modes de façonnage ou de réaliser des lames minces pour déterminer la composition minéralogique des argiles.

Notre terrain s'est déroulé de façon irrégulière de décembre 2000 à juillet 2005 en alternance avec le travail en laboratoire.

Notre thèse s'articule autour de quatre parties. La ***première partie*** présente de façon générale la région d'étude, avec d'une part le cadre physique actuel, d'autre part l'aspect démographique, économique et social des populations de la zone de Kribi-Campo. Nous y évoquons aussi l'évolution de la recherche archéologique dans la région de Kribi-Campo. La ***deuxième partie*** est consacrée à la présentation de la méthodologie générale que nous avons utilisée (dans la prospection, la fouille, l'analyse et la description du matériel archéologique) de même que les sites identifiés. Dans la ***troisième partie***, nous exposons les différentes fouilles, l'analyse de la céramique archéologique de la région Kribi-Campo et les vestiges qui lui sont associés. La ***dernière partie*** propose la synthèse générale et les relations avec les traditions comparables dans la sous-région.

PREMIÈRE PARTIE :

PRÉSENTATION GÉNÉRALE DE LA RÉGION DE KRIBI-CAMPO

ET

HISTORIQUE DES RECHERCHES

CHAPITRE I : LE CADRE PHYSIQUE ET HUMAIN

1. GÉNÉRALITÉS

La région de Kribi-Campo est située à l'extrême sud-ouest du Cameroun, dans le département de l'Océan. Celui-ci couvre une superficie totale de 3.133 km^2 ; il se situe entre 2°22' et 2°57' de latitude Nord, et 9°49' et 9°54' de longitude Est (Cf. Fig. 1). Le terme région renvoie ici à un périmètre de 30 kilomètres à partir d'un point de référence pris au centre de chaque ville.

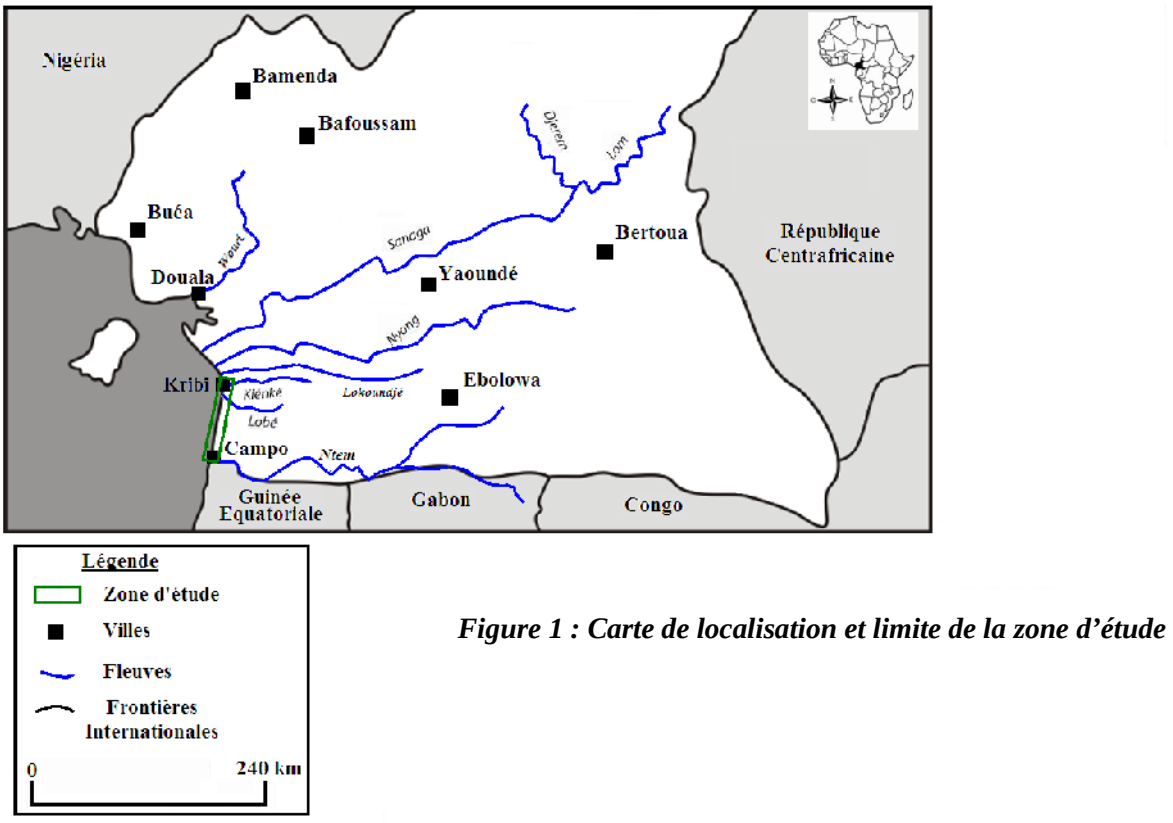


Figure 1 : Carte de localisation et limite de la zone d'étude

2. CADRE PHYSIQUE

2.1. LES DONNÉES GÉOLOGIQUES

Les connaissances relatives à la géologie de la région sont d'une manière générale regroupées dans le grand ensemble représenté par la région du Sud-Cameroun et associées au groupe du Ntem, point de chute du craton du Congo. La couverture de l'ensemble du Ntem, est composée des granodiorites de la dorsale du Massif du Ntem et du gneiss vers le craton du Congo et à l'ouest (Vicat et *al.* 1998). Il y a cependant une prédominance des intrusions basiques et ultrabasiques, avec une présence de dolérites et gabbros.

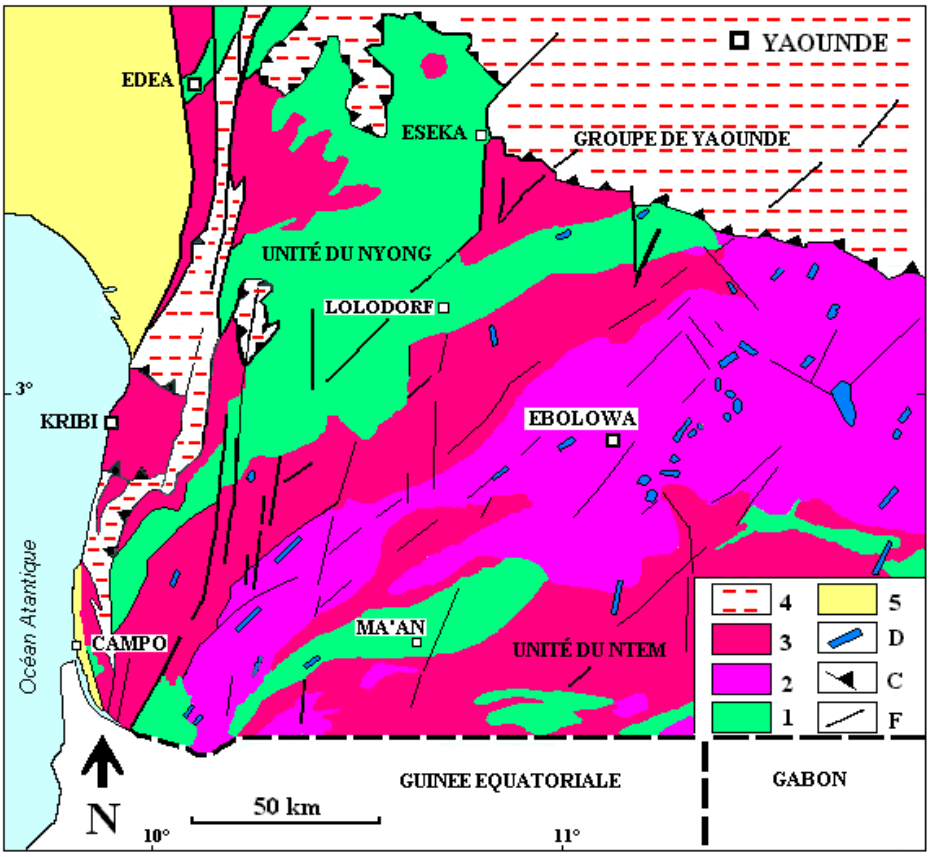


Figure 2 : Esquisse pédologique de l'Ouest et le sud du Cameroun (d'après Oslisly 2001).

Légende : 1 : ceintures de roches vertes archéennes et paléoprotérozoïques ; 2 : charnockites et granitoïdes archéens ; 3 : gneiss ; 4 : zone mobile à granites ; 5 : bassin sédimentaire ; C : chevauchements ; D : dolérites ; F : principales failles.

2.1.1. Les formations superficielles

Elles sont représentées par des dépôts alluviaux, des cordons littoraux sableux, mais surtout par les latérites qui sont omniprésentes même si l'humidité ne permet pas la formation de la véritable cuirasse. Les mouvements tectoniques récents sont attestés par les formes des chutes de la Lobé au Sud de Kribi (Kuété, 1986). La zone a été également profondément restructurée par une tectonique tangentielle qui se fait encore ponctuellement ressentir comme le tremblement de terre de Kribi en 1987 (Kuété & Tsalefack, 1987).

2.1.2. Le bassin sédimentaire de Kribi-Campo

Le sous bassin sédimentaire de Kribi-Campo couvre 45 km^2, avec des fossiles qui lui confèrent un intérêt paléo-géographique évident. Il y a envahissement des faciès classiques continentaux par les dépôts de mer peu profond (marnes noires, marnes rubanées) (Vicat et *al*, 1998). Les sédiments sont très micacés et transgressifs sur le socle de l'Albien au Turonien, avec une épaisseur de 400 mètres environ, dotés d'une structure grossièrement monoclinale.

Les marnes comprennent des empreintes de fossiles comme les ammonites et les poissons.

Les formations de grès de base sont rattachées au phénomène de progression à la fois vers le nord et le sud de l'océan. Ces grès s'échelonnent de l'Aptien supérieur à Campo, à l'Albien dans le puits de Kribi avec une épaisseur qui varie de 500 à 600 mètres (Vicat et *al*, 1998).

Les terrains sédimentaires observés à Campo couvrent 25 km (Campo-Bwandjo-Ipono) du nord au sud d'une largeur de 1 km, se prolonge vers la Guinée Equatoriale et le Gabon, constitue la terminaison septentrionale du bassin sédimentaire du Gabon.

2.1.3. La zone mobile

La zone mobile s'oppose à celle du craton qui est considérée comme stable depuis au moins 2,500 millions d'années. Le contact de la zone mobile avec le craton congolais s'effectue selon une ligne de chevauchement (Vicat et *al.* 1998). On retrouve dans cette zone mobile des embréchites à biotite et amphiboles dans les bassins de la Kienké et de la Lobé jusque vers Campo.

2.2. LES INDICATIONS PÉDOLOGIQUES

La région de Kribi-Campo présente en majorité des sols ferralitiques jaunes montrant un fort taux d'acidité ; on recense aussi des sols sur gneiss, sur schistes latéritiques ainsi des sols hydromorphes.

2.2.1. Les sols ferralitiques

La couleur jaune des sols ferralitiques semble provenir soit de la pluviométrie, soit de la transition du climat tropical au climat équatorial. Les caractéristiques physico-chimiques indiquent que ces sols sont très acides avec un PH de 4,7 à 5,1; le degré de saturation varie de 15 à 20% en surface et de moins de 10% en profondeur (Segalen, 1967). La coupe de ces sols se présente (du haut vers le bas) par : une couche humifère de couleur brune d'une épaisseur variant entre 5 et 10 cm, suivie d'une couche argileuse de plus d'un mètre avec à sa base des concrétions ferrugineuses se transformant parfois en cuirasse de faible étendue, la dernière section est occupée par une zone d'altération de la roche mère.

2.2.2. Les sols sur gneiss et sur schistes latéritiques

Les sols sur gneiss constituent une grande partie des sols de la région de Kribi-Campo; on distingue de rares cuirasses ou des gravillons latéritiques. Les sols sur schistes latéritiques existent dans la région de Kribi-Campo ; ils sont composés de sable humifère très lessivé et d'un argilo-sableux rouge.

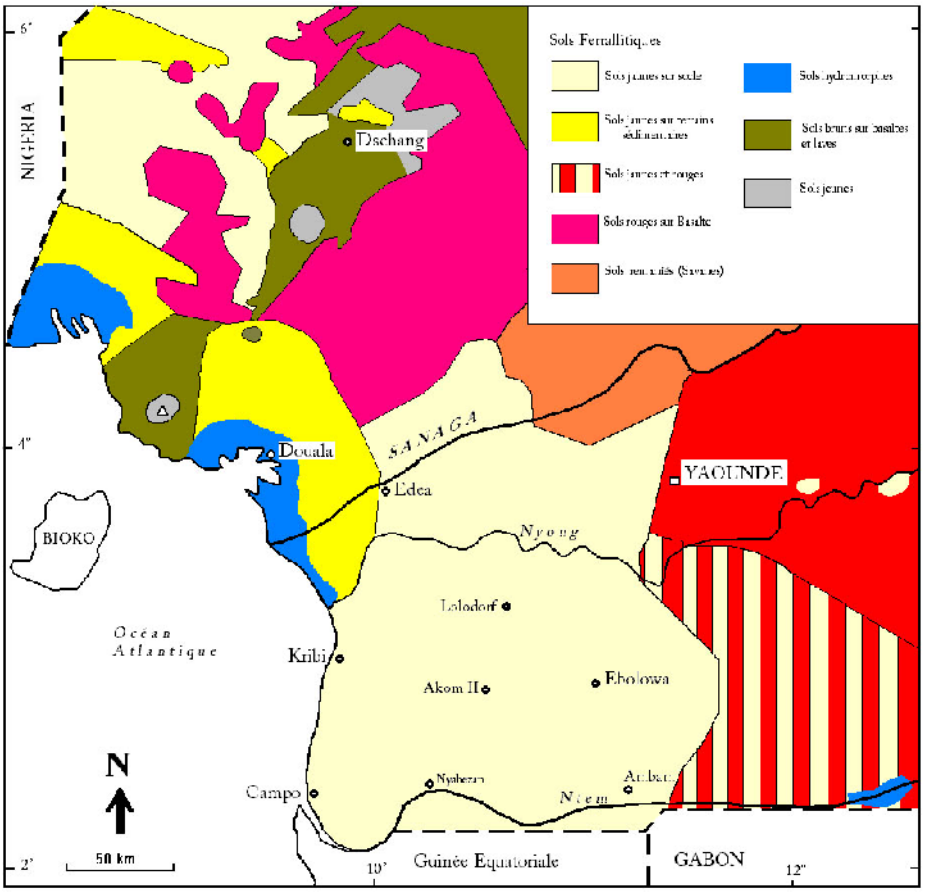


Figure 3 : Esquisse pédologique de l'Ouest et le sud du Cameroun (d'après Oslisly 2001).

2.2.3. Les sols hydromorphes

Ils résultent essentiellement de l'action d'une nappe phréatique sur une roche mère pendant un certain temps, le processus fondamental étant la formation d'un gley. Les sols hydromorphes riches en matière organique, côtoient généralement les abords des fleuves et les zones marécageuses (Oslisly, 2001). L'on note aussi les sols hydromorphes spécifiques à la mangrove (embouchure du Ntem) qui sont des sols à gley évoluant en milieu marin.

Les sols ferralitiques et sur schiste latéritique sont composés. Les différentes couleurs dépendent des facteurs climatiques, chimiques et minéralogiques.

2.3. LE CLIMAT

2.3.1. Les conditions climatiques actuelles

La région de Kribi-Campo est fortement arrosée et présente des différences dépendant de l'altitude et de la latitude. Les précipitations y sont abondantes et assez régulières. Le climat est de type équatorial de mousson (Suchel, 1987) à quatre saisons d'inégales importances avec deux maxima et deux minima.

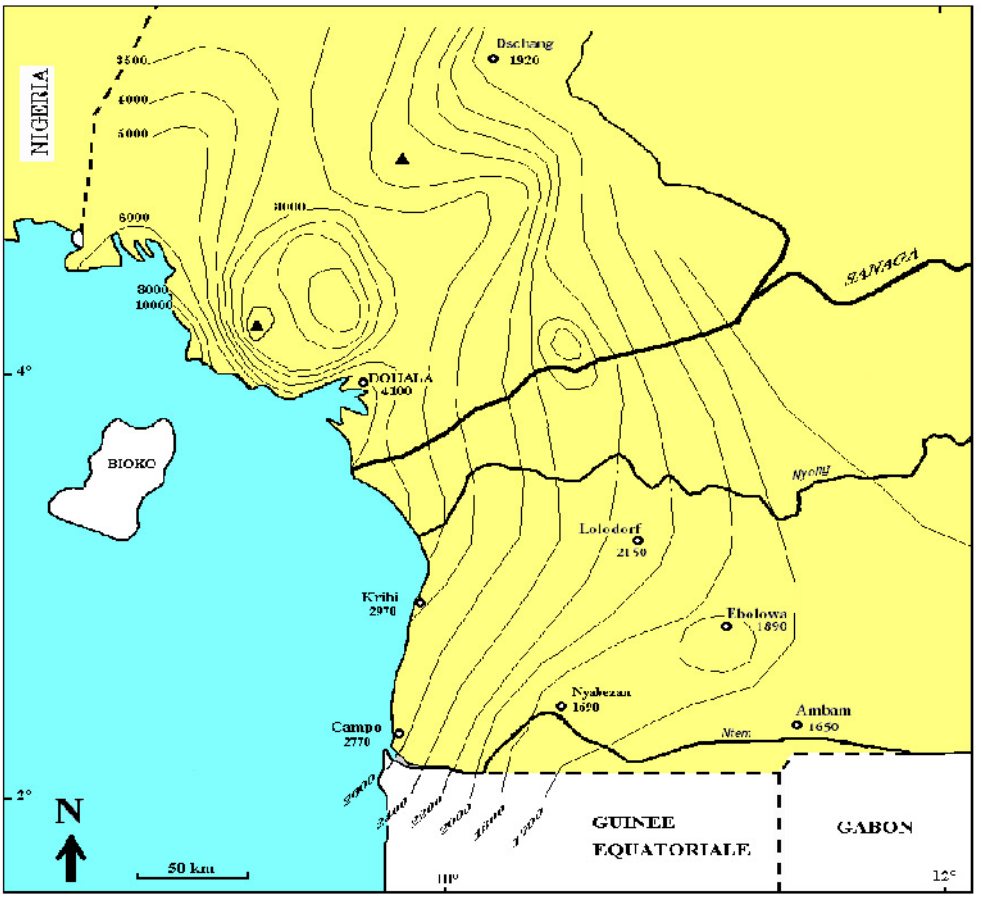


Figure 4 : Esquisse des isohyètes pour la période de 1937 à 1977 (in Olivry, 1986)

La grande saison des pluies s'étend d'août en octobre ; le mois le moins pluvieux étant septembre à Kribi et octobre à Campo (Cf. Tab. 1). La grande saison sèche s'étend de décembre à février. La petite saison des pluies va de mars en juin, et la petite saison sèche intervient au mois de juillet.

Tableau 1 : Précipitations moyennes mensuelles et annuelles (en mm) des stations météorologiques de Kribi et de Campo.

Stations	Altitude	J	F	M	A	M	J	J	A	S	O	N	D
Kribi	13 m	138,2	79,7	166,5	275	272,6	291,4	255,4	498	857	578,1	152	141
Campo	25 m	113,1	131,6	200,8	268,8	327,3	182,4	65,7	139,9	425,5	500,1	24,8	86,4

Les températures sont relativement élevées ; l'amplitude thermique est de 2,42 à Kribi, les températures maximales (28,11° à 28,03°c) sont généralement observées à la fin de la grande saison sèche (mars-avril) et les températures minimales (25,84° à 25,69°c) pendant la grande saison des pluies (septembre-octobre).

2.3.2. Aperçu des paléoenvironnements et paléoclimats en Afrique centrale

La connaissance de l'environnement ancien est incontournable dans l'étude globale de l'histoire ancienne. Elle permet de comprendre d'appréhender les motivations des hommes pour l'occupation d'un espace et les différents déplacements. Les recherches en palynologie, sédimentologie, anthracologie se multiplient non seulement au Cameroun mais aussi en Afrique centrale, permettant aux archéologues d'établir leurs relations avec le peuplement ancien (tab. 2).

a) Les variations paléo-climatiques du Quaternaire récent

Les informations concernant les climats du passé au cours des quarante mille dernières années nous apprennent que la région a été affectée par une succession de phases pluviales et de phases arides plus ou moins longues dans le temps (Lanfranchi & Schwartz, 1990).

Le niveau de la mer a également fluctué, par exemple il y a 35 à 40.000 ans la ligne de rivage était située à - 40 m au-dessous du zéro actuel ; l'étude de la microfaune de cette époque nous apprend que la mer était plus chaude qu'actuellement.

C'est à partir de 28 à 30.000 ans que débute une phase aride avec une régression marine (retrait de la mer), qui va atteindre vers 18.000 ans son niveau le plus bas (-120 m) par rapport au niveau actuel. Cette régression est admise sur la plupart des marges atlantiques suggérant

que l'île de Bioko (Guinée Équatoriale) était rattachée au continent, et que la ligne de rivage était située à plus de 65 km au large de Kribi.

La transgression marine (remontée des eaux) reprend vers 17.000 ans avec un niveau de la mer situé à la côte à -60 m vers 13.000 ans mais qui va stationner un millénaire, conséquence de la période froide du Young Dryas. C'est à partir de 10-11.000 ans que le niveau de la mer va remonter pour atteindre vers 5000 ans son niveau actuel.

Les formations végétales ont été fortement tributaires des variations paléoclimatiques. Au cours des périodes humides, on note une extension ou une transgression forestière et une réduction ou une régression au cours des périodes plus arides ou sèches. On considère que les forêts se sont ainsi réfugiées dans les régions d'altitudes mais aussi le long des cours d'eau afin d'avoir l'humidité nécessaire à leur persistance pendant les périodes arides, alors que les basses altitudes étaient couvertes de formations ouvertes de type savanes arborées et/ou graminéennes.

Les savanes incluses, que l'on retrouve aujourd'hui en pleine forêt mais également au bord des rivières, sont en fait des reliques. Letouzey (1985) pense que les espèces représentées par *Syzygium guineense* et *Manilkara obovata* qui sont normalement des spécimens relevant des cordons littoraux, mais qui se retrouvent dans la région de Bipindi, sont des reliques paléoclimatiques.

b) Chronologie des séquences de la fin du Quaternaire en Afrique centrale atlantique

La période des 70 derniers millénaires est concomitante avec la période glaciaire du Würm (70.000-10.000 ans) et de la période interglaciaire de l'Holocène (de 10.000 ans à nos jours). Un ensemble de travaux pluridisciplinaires a permis de distinguer quatre grands stades au cours des 70 derniers millénaires (Lanfranchi & Schwartz, 1990 ; Schwartz, 1992).

Le Maluekien

C'est une période de climat sec et froid, avec des paysages ouverts de savanes arborées plus nombreux, qui débuterait vers 70.000 ans pour s'achever vers 50-40.000 ans. L'érosion a du être très importante avec des épisodes de puissants ruissellements qui ont érodé les collines en emportant les particules argilo-sableuses, mettant à nu les fragments de roche sub-anguleux et

éléments grossiers plus lourds en laissant une concentration de gravats en un pavage d'érosion, la *stone-line*.

Le Ndjilien

Ce stade apparaît comme une période plus humide qui a affecté tout le bassin du Congo et ses bordures (40.000-30.000 ans). Les forêts se sont développées et étendues, les rivières ont creusé dans les anciennes alluvions, et l'altération des sols a donné des argiles. Le niveau marin de cette période était situé entre - 45 et - 35 mètres par rapport à l'actuel et les rivages étaient colonisés par d'épaisses mangroves (Caratini & Giresse, 1979).

C'est à partir de 32.000 ans que l'on constate par les analyses palynologiques une augmentation de 20% des pollens de savanes et une diminution des pollens de forêt. Cela semble souligner le début d'une tendance plus aride du climat qui va se confirmer dans le stade suivant : le Léopoldvillien.

Tableau 2 : Tableau corrélatif des principaux événements climatiques des derniers 70.000 ans (in *R. Lanfranchi et D. Schwartz 1993).*

<table>
<tr><th>Âges en années BP</th><th>Épisodes climatiques</th><th>Principaux événements</th><th>Littoral</th></tr>
<tr><td>800</td><td>SUBACTUEL</td><td>Influences anthropiques</td><td rowspan="3">Niveau actuel de la mer</td></tr>
<tr><td>1500

2000</td><td rowspan="2">KIBANGIEN B</td><td>Expansion forestière
Reprise d’un régime pluvial</td></tr>
<tr><td>3000

4000</td><td>Fragmentation forestière
savanisation</td></tr>
<tr><td rowspan="2"></td><td rowspan="2">KIBANGIEN A</td><td rowspan="2">Influences Anthropiques

Niveau maximal d’expansion de la forêt
Reprise forestière
Mangrove dans les estuaires</td><td>Légère régression
Niveau –1 m</td></tr>
<tr><td>5000

12.000</td><td>Niveau 0
Transgression de l’holocène
Niveau – 40 m</td></tr>
<tr><td>

18.000

30.000</td><td>LEOPOLDVILLIEN</td><td>Savanisation

Refuges forestiers le long des cours d’eau et sur les reliefs</td><td>Niveau – 60 m

Niveau – 120 m
Régression Ogolienne
Édification des cordons dunaires</td></tr>
<tr><td>

40.000</td><td>NDJILIEN</td><td>Reprise forestière
Mangrove</td><td>Niveau – 40 m
Transgression Inschirienne</td></tr>
<tr><td>70.000</td><td>MALUEKIEN</td><td>Savanisation
Recul forestier</td><td>Régression
Pré-Inschirienne</td></tr>
</table>

Le Léopoldvillien

C'est la période du Quaternaire récent la plus sévère pour les formations végétales. Ce contexte climatique aride s'est développé de 30.000 à 11.000 ans atteignant son paroxysme vers 18.000 ans BP.

Les paysages ouverts de savanes arborées ont remplacé la forêt qui n'a pu se maintenir que sous forme de forêts résiduelles en altitude et sur les berges des cours d'eau, là où l'humidité était suffisante. Les analyses palynologiques pour cette période témoignent d'une abondance de pollens de graminées de savanes et d'espèces afromontanes comme *Podocarpus,* qui traduisent un climat plus frais et plus sec (Maley & Brenac, 1987). Les rares pluies très brutales engendraient une puissante érosion qui décapait la couverture argilo-sableuse, mettant à nu les nappes de cailloux. Les fleuves et rivières aux flots tumultueux devaient charrier des galets qui se sont accumulés dans les moyennes terrasses situées à plus de 10 mètres au-dessus du niveau actuel des eaux.

Sur le littoral, de puissants alizés balayaient de grandes plages, poussant des dunes et édifiant des cordons littoraux que l'on trouve tout au long des côtes du Congo, du Gabon et du Cameroun. (Oslisly, 1993).

Le Kibangien ou l'Holocène

Il y a 11-/12.000 BP les pluies reviennent selon un système pluvial de saison des pluies mieux étalées dans le temps et mettent un terme à l'aride Léopoldvillien. Les analyses des carottes marines montrent vers 11.500 BP une augmentation massive de la sédimentation terrigène interprétée comme la conséquence d'une reprise des précipitations sur des sols peu protégés par la végétation et donc plus facilement érodés. C'est la fin du glaciaire Würmien et l'Holocène succède au Pléistocène.

Le niveau marin qui était à la côte de - 40 mètres vers 12.000 BP (transgression Holocène) va remonter plus rapidement entre 11.000-9.000 ans pour atteindre son niveau actuel il y a 5.000 BP. Les savanes arborées sont remplacées par la forêt qui achèvera son expansion vers 6.000 BP. L'on note un développement des mangroves. Dans l'hinterland, les rivières déposent dans leurs lits des produits argileux car elles deviennent paresseuses en raison des difficultés d'évacuation des eaux vers l'océan Atlantique.

On reconnaît un important assèchement entre 3.000-2.000 ans BP et une reprise d'un régime pluvial au début de l'ère chrétienne. Cette période sèche, le Kibangien B, est fraîche et va également fragmenter la forêt en permettant aux formations végétales ouvertes de prendre de l'expansion.

Les analyses palynologiques et celles des diatomées effectuées sur les carottes sédimentaires prélevées dans le Lac Ossa près d'Edéa (120 km au Nord de Kribi) ont permis de construire pour les derniers 5.500 ans la première séquence sur l'histoire régionale de la végétation.

De 5.500 à 5.200 BP, la forêt apparaît perturbée avec une augmentation notable d'*Alchornea* (Reynaud-Farrera, 1995).

De 5.200 à 2.700 BP, on souligne la présence d'une forêt dense humide peu perturbée avec des Césalpiniacées et des taxons de *Podocarpus*, ce qui semble révéler une fréquence plus forte de brouillards (Reynaud-Farrera, 1995 ; Reynaud-Farrera et *al*., 1996). Ces analyses nous apprennent que de 5.200 à 4.700 ans les conditions apparaissent moins humides et que de 4.700 à 3.800 BP la tendance humide est plus forte.

De 2.700 à 2.000 BP, la période débute par un changement brusque du climat avec un renforcement de la saison sèche, l'apparition de diatomées exotiques (Nguetsop, 1997) et l'augmentation de l'Harmattan. Le lac est affecté par une diminution de la profondeur moyenne et ses berges sont colonisées par *Alchornea* (espèce spécifique d'espaces ouverts). Cette ouverture de l'écosystème régional est également attestée au Lac Barombi Mbo dans l'Ouest-Cameroun (Maley & Brenac, 1998). Cette période sèche est aussi reconnue par des analyses paléo-environnementales du lac Assom au sud de l'Adamaoua qui révèle qu'entre 2.800 et 1.800 BP le climat était plus sec que l'actuel (Ngoss III, Giresse, Maley, 2003).

De 2.000 à 700 BP, la tendance humide reprend, plus marquée entre 1.200 et 600 ans, avec la remontée du niveau des eaux du lac (Nguetsop, Servan, Servan-Vildalry, 1998).

De 700 à 200 BP, on constate une diminution de la bathymétrie, une alternance d'épisodes faits de précipitations abondantes et d'assèchements marqués par de nombreuses traces de poussières du Sahara. Les deux derniers siècles connaissent l'instauration d'un climat humide qui se caractérise par la remontée du niveau des eaux et une transgression forestière.

c) Les variations paléo-environnementales dans la région de Kribi-Campo.

Les changements paléo-environnementaux de 3000 B.P. à la période subactuelle étudiés au lac Ossa (Nguetsop, 1997), ont été corroborés par les données de Ngomanda et *al.* (2009) dans le delta intérieur du Ntem.

De 3100-3000 BP, les pollens identifiés sont de la famille des Moracées (*Trilepisium madagascariensis, Milica excelsa*), suivis des *Pycnanthus angolensis* et *Trema orientalis* qui sont des taxons pionniers que l'on trouve dans d'un habitat perturbé. Le pourcentage de *Lophira alata* et des césalpiniacées (espèces de forêt primaires) s'accroît (de 5-10 % et 5-35 %). L'on constate aussi la présence de *Raphia, Nauclea pobeguii* et *Uapaca guineensis*. L'assemblage pollinique indique la présence d'une forêt secondaire mature et un niveau d'eau sans doute élevé.

De 3000-2900 BP, le pourcentage de césalpiniacées et Lophira alata est élevé alors que les espèces hygrophitiques (Alchornea cordifolia, Macaranga) et arbres terrestres (Trema orientalis, Musanga, Myrianthus, Trilepisium madagascariensis, Elaeis guineensis) sont rares ; ce signifierait que l'on soit en présence d'une forêt tropicale primaire ; la faible présence de Raphia et des autres taxons de forets marécageuses indiquerait le faible niveau de l'eau.

De 2900-2600 BP, le Raphia (50 %) abonde au contraire des césalpiniacées (5-10 %) et autres taxons de la forêt marécageuse (*Nauclea pobeguii* et *Uapaca guineensis)* qui décroissent, suggérant que la forêt marécageuse ait été inondée plus longtemps.

De 2600-2500 BP, on observe une déclinaison abrupte de palmiers de Raphia (10 %) en comparaison avec la moyenne de celle de la fourchette chronologique précédente (25 %). Associé à l'augmentation des césalpiniacées et *Lophira alata*, le contexte semble converger vers une diminution du niveau de l'eau dans le marécage et sa colonisation par une forêt tropicale mature et secondaire. Après 2500 BP, l'on observe un changement simultané entre les pollens arboricoles (césalpiniacées, *Lophira alata,* Flacourtiaceae) et ceux des forêts marécageuses (*Raphia*) vers les taxons de forêts pionnières (*Alchornea cordifolia, Trema orientalis, Tetrorchiduim, Musanga/Myrianthus*).

De 2500-2400 BP, *Alchornea cordifolia* et *Trema orientalis* augmentent progressivement contre un déclin des césalpiniacées, *Lophira alata et Raphia* indiquant sans doute une perturbation simultanée dans la forêt marécageuse et la forêt primaire sempervirente.

De 2400-2300 BP, on observe une forte augmentation d'espèces de forêt pionnière (*Trema orientalis, Tetrorchiduim*) alors que les taxons de forêt mature (Césalpiniacées, *Lophira alata)* déclinent significativement, marquant de ce fait une ouverture majeure de la forêt sempervirente. La faible représentation des taxons de forêt marécageuse et un changement lithologique à 180 cm (±2350 BP) caractérisant le passage des sédiments d'une richesse organique à des sédiments sableux, suggèrent un assèchement complet du marécage.

L'assèchement du climat entre 2700-2000 BP est confirmé par l'apparition de diatomées exotiques (Nguetsop, 1997, Giresse et *al.,* 2005) dans le lac Ossa au nord de la zone de Kribi. Le lac est affecté par une diminution de la profondeur moyenne et ses berges sont colonisées par *Alchornea* (espèce spécifique d'espaces ouverts). Cette ouverture de l'écosystème régional est également attestée au Lac Barombi Mbo dans l'Ouest-Cameroun (Maley & Brenac, 1998).

2.4. LES FORMATIONS PHYTOGEOGRAPHIQUES

La région est caractérisée par une forêt dense humide sempervirente littorale de basse altitude à *Sacoglottis gabonensis*, *Lophira alata*, *Coula edulis*, et *Cynometra hankei*. Elle est profondément dégradée surtout de part et d'autre de l'axe routier, conséquence de l'agriculture sur brûlis du fait d'une pression démographique forte. Letouzey (1968) distingue deux grandes unités qui se rattachent à l'écologie du milieu : la forêt biafréenne et la forêt littorale.

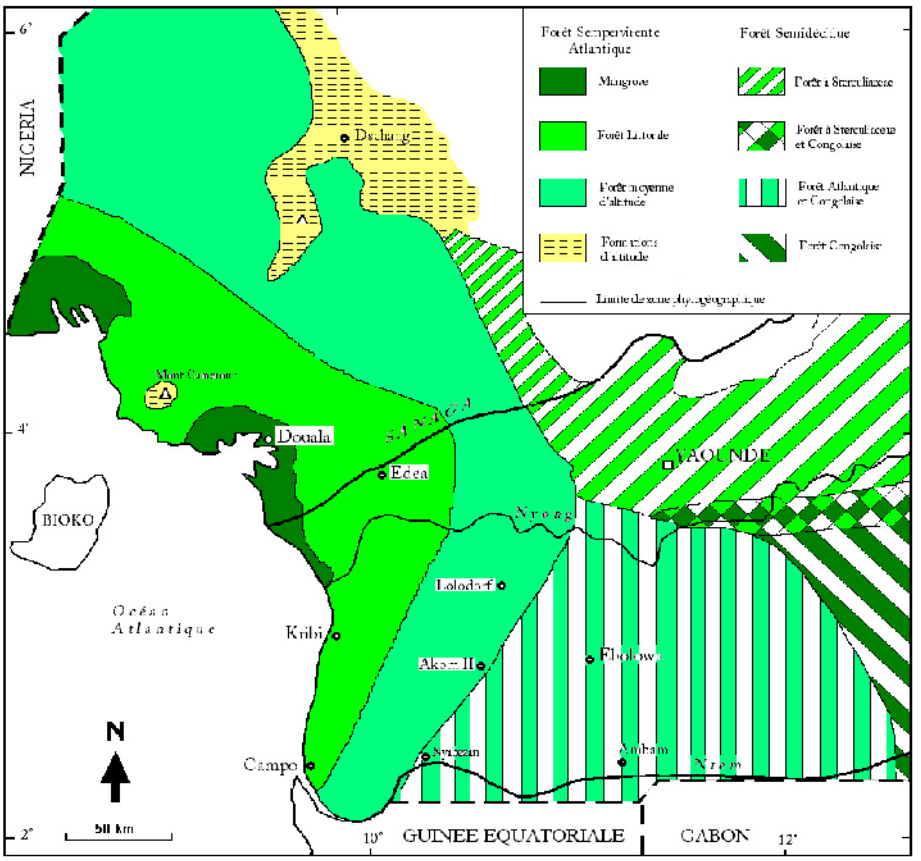


Figure 5 : Phytogéographie du sud et de l'ouest du Cameroun (in Olivry, 1986).

2.4.1. La forêt biafréenne

Elle s'étend au Cameroun en arc de cercle autour de la baie de Biafra sur 100 à 150 km de profondeur, sauf au sud où cette distance atteint 200 à 250 km (Letouzey, 1968). Topographiquement, cette forêt pourrait paraître assez bien délimitée, car elle couvre surtout le haut bassin de la Cross River ainsi qu'une plaine basse voisine de l'océan de Rio del Rey à Campo. C'est une forêt de basse altitude avec une présence remarquable de césalpiniacées. On recense aussi des espèces ligneuses telles que : *Cynometra hankei*, *Didelotia*, *Schotiaa* …

2.4.2. La forêt littorale

Elle est considérée comme un sous-type de la précédente, mais est marquée par la forte présence de *Lophira alata*, et de *Sacoglottis gabonensis*, avec des espèces telles que *Cynometra hankei* et *Coula edulis*. À ses caractères floristiques héréditaires, la forêt littorale ajoute des caractères résultants d'actions anthropiques anciennes aujourd'hui apparemment effacées; *Sacoglottis gabonensis* est typiquement sempervirent, alors que l'origine de *Lophira alata* peut s'expliquer de deux manières : d'une part par un déplacement vers le sud à partir des climats relativement secs, lui permettant de pénétrer dans une zone nettement humide ; d'autre part, à partir de vastes défrichements culturaux humains entrepris depuis des siècles (Letouzey, 1968).

Les autres formations végétales

On distingue aussi des forêts toujours vertes à faciès dégradé qui couvrent l'axe routier Kribi-Campo. La végétation subsistante est constituée de quelques rares espèces typiques, avec une disparition totale des sous-bois. Cette région est occupée par des jachères et des recrus broussailleux (Oslisly, 2001). On remarque également dans ce milieu l'apparition des espèces anthropophiles comme : *Anthocleista schweinfurthii, angolensis, Musanga cecropioides*.

2.5. LE RESEAU HYDROGRAPHIQUE

Notre région d'étude est traversée par quatre fleuves majeurs qui se jettent dans l'Océan : le Ntem, la Lobé, la Kienké et la Lokoundjé. La présentation synthétique de ces cours d'eaux s'est exclusivement basée sur les données d'Olivry (1986).

2.5.1. Le Ntem

Le bassin versant du Ntem couvre une superficie de 31.000 km² qui se développe sur trois pays, le Cameroun, le Gabon et la Guinée Equatoriale. Les rapides sont localisés en amont du confluent Ntem-Kom. Son cours forme dans la région de Ma'an une sorte de delta intérieur à multiple bras qui s'étend sur une bande large jusqu'à 8 km et longue de 25 km. Après les chutes Menve'ele, il est encore parsemé de rapides et se divise en deux bras (le Ntem et la Bongola) qui isolent l'île de Dipikar. Ces deux bras se rejoignent dans l'estuaire appelé Rio Campo avant de se jeter dans l'Océan Atlantique.

2.5.2. La Lobé et la Kienké

Ces deux petits fleuves côtiers se jettent également dans l'océan, la Kienké au nord par une succession de rapides et débouche sur le petit port de Kribi, et la Lobé qui se jette sans transition dans la mer par des chutes. Les bassins versants de ces deux fleuves abritent une forêt tropicale très anthropisée. Ils ont respectivement des bassins versants couvrant pour la Kienke, 2.305 km^2 et la Lobé, 1.435 km^2.

2.5.3. La Lokoundjé

Elle est longue de 216 km, orientée est-ouest et prend sa source dans la région d'Akom II. Ses principaux affluents sont la Mougué et la Mbikiliki et son bassin versant est de 1200 km^2.

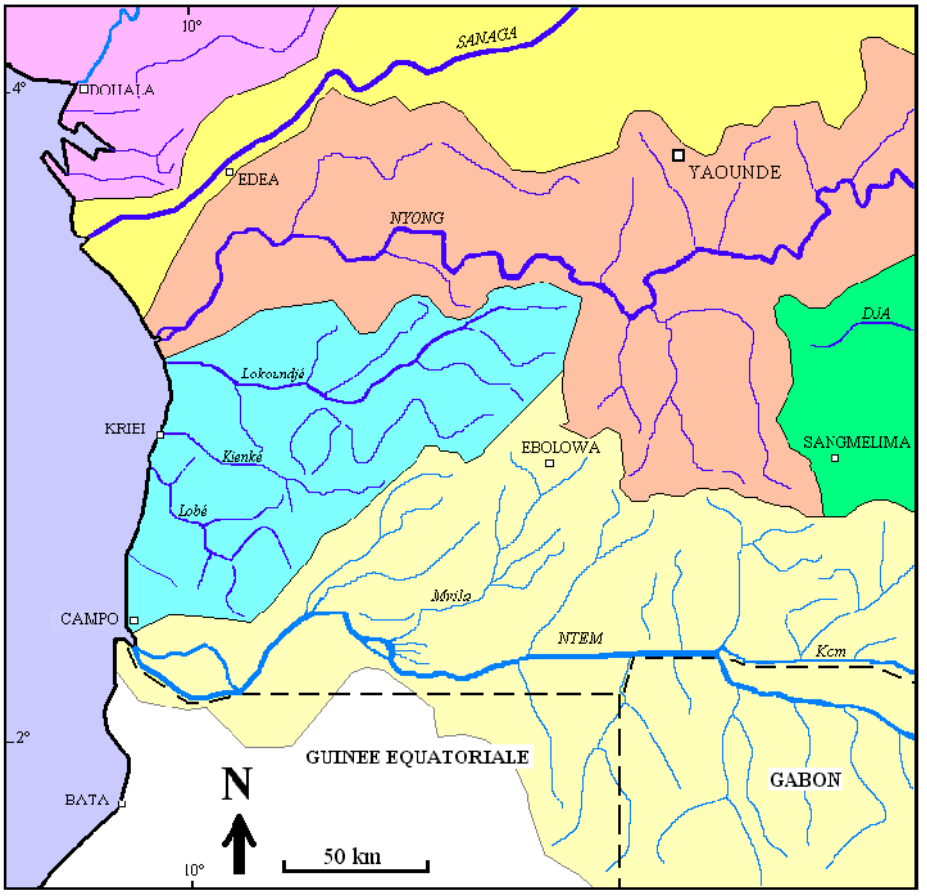


Figure 6 : Hydrographie générale des fleuves côtiers (in Olivry, 1986)

3. CADRE HUMAIN

La définition géographique des peuples de notre zone d'étude est importante car ils ont été les auteurs des vestiges en argile de la période subactuelle. Nous allons analyser les modes de vie, les origines lointaines et les conditions de mise en place.

3.1. PRÉSENTATION GÉNÉRALE DE LA POPULATION ACTUELLE

Les populations de la région de Kribi-Campo se répartissent de façon inégale à travers les arrondissements de Kribi et Campo. Le substrat ethnolinguistique est constitué de six groupes que sont les Batanga, Mvae, Fang, Yasa, Bagyeli et Mabi (Cf. Fig. 6). Ne disposant pas de données récentes, nous nous sommes basés sur les recensements de 1976 et 1987. La population du département de l'Océan lors du recensement de 1976 était de 53.963 âmes ; en 1987, le chiffre est passé à 63.014. Les densités moyennes ressorties sont respectivement de 5 habitants/km^2 en 1976 et 6 habitants/km^2 en 1987 (Cf. Tab. 3). On remarque que l'Océan apparaît comme une zone de faible concentration humaine.

Tableau 3: Évolution de la population du département de l'Océan entre 1976 et 1987 (recensements généraux de la population de 1976 et 1987).

Département	Superficie (km^2)	Effectif 1976	Effectif 1987	Densité 1976	Densité 1987	Croissance (%)
Océan	11.279	53.963	63.014	5	6	16,8

En ce qui concerne les cas spécifiques des villes de Kribi et Campo, les densités sont inférieures à 7 habitants/km^2. L'effectif des années 1976 (3.097) et 1987 (2.777) donne une densité de 1 habitant/km^2 pour la ville de Campo ; celle de Kribi (14.836 en 1976 et 18.836 en 1987) fournit une densité de 5 hab/km^2 et 6 hab/km^2. La croissance de la population est négative pour Campo (-10,3 %) et de 21,5 % pour la localité de Kribi (Cf. Tab. 4).

Tableau 4: Évolution de la population des arrondissements du département de l'Océan entre 1976 et

Arrondissements	Superficie km^2	Effectif 1976	Effectif 1987	Densité 1976	Densité 1987	Croissance %
Campo	3.133	3.097	2.777	1	1	- 10,3
Kribi	2.854	14.836	18.024	5	6	21,5

1987 (*Dounias, 1993*).

Dans le département de l'Océan, la tendance entre les populations rurales et urbaines varie (Cf. Tab. 5). La région de Kribi montre (selon le recensement de 1987) une population urbaine (19.778) plus importante que le peuplement rural (17.567). La zone de Campo quant à elle révèle une population rurale majoritaire (2.640 habitants) contre une population urbaine minoritaire (1.003 âmes).

Tableau 5 : Répartition de la population par unité administrative, selon le secteur de résidence (cas des arrondissements de Campo et Kribi, recensement général de la population de 1987).

Chefs-lieux d'arrondissements	Secteur urbain	Secteur rural	Tous les secteurs (secteur urbain + secteur rural)
Campo	1.003	2.640	3.643
Kribi	19.778	17.567	37.345

3.1.1. Les pêcheurs côtiers : les Batanga et les Yasa

Les populations Batanga et Yasa sont des pêcheurs côtiers dont la particularité dans leur répartition est que les premières ne sont localisées que dans l'arrondissement de Kribi alors que la seconde est installée dans le secteur de Campo.

Les Batanga sont répartis en deux grands groupes dont l'un se localise dans la partie nord de Kribi (Batanga du nord) et l'autre dans la zone sud (Batanga du sud). Le découpage entre les deux groupements est purement administratif (Cf. Tab. 6).

Tableaux 6 : Répartition du groupement Batanga par village (dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

	VILLAGES
BATANGA NORD	Bedandoue
	Behondo
	Dikobe
	Elabe
	Lokoundje
	Londji
	Mpala
	Mpolongoue I
	Mpolongoue II
	Songwari

	VILLAGES
BATANGA SUD	Bwambé
	Eboundja
	Grand-Batanga II
	Lolabé
	Louma I
	Louma II
	Lobé
	Nléndé-Dibé

Les Yasa sont installés dans l'arrondissement de Campo (Cf. Tab. 7). Nous ne sommes pas parvenus au cours de notre recherche à obtenir le chiffre actuel de la population des villages Yasa. L'étude des données de 1967 et 1987 de quelques villages montre une évolution (le plus souvent légère) du peuplement des Yasa (Cf. Tab. 8).

Tableau 7: Répartition du groupement Yasa par village (dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

	VILLAGES
YASA	Campo Beach
	Ebodié
	Itondé
	Kalada
	Mbendji
	Mbondo
	Pandé

Tableau 8: Répartition de l'ethnie Yasa dans quelques villages (dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

VILLAGES	Effectif de 1967	Effectif de 1987
Bokombe	156	?
Ebodié	237	263
Mbendji	49	99
Pandé	17	?

3.1.2. Les pêcheurs fluviaux et côtiers Mabi

Les Mabi sont scindés en deux groupes, les Mabi du nord (Pfiebouri) et les Mabi du sud. Les premiers sont établis le long des axes routiers Kribi-Edéa et Kribi-Bipindi alors que les seconds sont installés au sud de Kribi, en direction de Campo et Nyété. L'origine de la différence entre les deux groupes résultant de tensions intertribales, est relatée dans la présentation socio-économique du groupe Mabi.

Tableaux 9 : Répartition du groupement Mabéa par village (dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

MABEA PFIEBOURI	VILLAGES
	Bikondo
	Bilolo
	Doumbe
	Lolabé
	Nziou

MABEA SUD	VILLAGES
	Bidou II
	Diboune
	Ebome
	Eboundja II
	Ilende
	Nlendé-Dibé
	Mabenanga
	Mbeka'a
	Nlendé-Aviation

3.1.3. Les agriculteurs Fang/Mvae

Les Fang et Mvae appartiennent au même sous-groupe linguistique Fang (A72) qui comprend les Mvae, Ntumu, Okak/Nzaman/ et les Fang proprement dits (Breton et *al.* 1983 ; Breton & Fohtung, 1991). Dans la région de Kribi, les Fang sont installés sur l'axe routier Kribi-Lolodorf alors que les Mvae du littoral se circonscrivent à la région de Campo.

Tableau 10: Répartition du groupement Fang par village (dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

FANG	VILLAGES
	Bandewouri
	Bissiang
	Bidou I
	Makoure I
	Makoure II

Tableau 11 : Répartition du groupement Mvae par village
(dictionnaire des villages de l'Océan, 1998).

MVAE	VILLAGES
	Afan-Essokié
	Akak
	Bitande assok
	Bouandjo
	Doumessandjang
	Doum essamebenga
	Ipono
	Itondé-Fang
	Judéa
	Mabiogo
	Mintom centre
	Nkoa-Adjap
	Nkoélon

Dounias (1993 :39), sur la base des données fragmentaires (recensement 1990 à Campo, recensement 1991 par le projet du barrage hydroélectrique dans la boucle du Ntem) estime aujourd'hui le nombre de Mvae résidant en territoire camerounais entre 7000 et 8000.

3.1.4. Les Bakola/Bagyeli

De toutes les populations pygmées du bassin du congolais, les Bagyeli sont les seuls à évoluer en forêt littorale. Leur effectif varie selon les auteurs. Dounias (1993) estime leur nombre à environ 3.000 répartis sur l'ensemble du département de l'Océan. Selon un document de travail du C.I.F.O.R. CAMEROUN (s.l.n.d), ce peuplement est plutôt estimé à 3.500 personnes réparties sur une superficie de 12.500 km².

3.2. LES TRADITIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES

Le mode de vie des populations de la région de Kribi-Campo repose principalement sur l'agriculture, la pêche, la chasse et la collecte. Ces trois activités permettent aussi de distinguer les groupes ethnolinguistiques. Les Batanga et les Yasa sont tournés vers la pêche côtière, les Mabéa sont pêcheurs et agriculteurs, les Mvae et Fang excellent dans l'agriculture, les Bakola/Bagyeli quant à eux sont cultivateurs (du fait de la sédentarisation) tout en pratiquant la chasse et la collecte.

3.2.1. L'organisation sociale et politique

Il s'agit dans cette rubrique, d'essayer de cerner la structure sociale traditionnelle au sein de laquelle les populations ont vécu. Nous référerons (autant que se pourra) aux périodes précédents la colonisation et à la période actuelle. Les groupes ethnolinguistiques de notre région d'étude sont : a) les Mvae, b) les Yasa, c) les Bakola, d) les Fang et e) les Batanga.

a) Les Mvae

Les Mvae se répartissent en trois groupes (Dounias, 1993): les Mvae de la boucle du Ntem, les Mvae de la frontière gabonaise (arrondissement d'Ambam), et les Mvae du littoral (arrondissement de Campo).

Les Mvae de la boucle du Ntem (arrondissement de Ma'an)

Ce groupe (Ebyanmeyong) s'est fixé à la fin du XIX^{ème} siècle par la colonisation allemande avec incitation à la culture du cacao. La cause principale de la scission de la société Mvae entre Ebyanmeyong et Campo est l'administration coloniale française. La communauté Mvae de la boucle du Ntem est estimée à 1.350 habitants (Dounias, 1993 :57).

Les Mvae de la frontière gabonaise (arrondissement d'Ambam)

Les Mvae du centre-sud constituent une communauté de 4.000 locuteurs sur les 24.000 habitants que comporte l'arrondissement ; le reste de la population est constitué à 85 % de Ntumu. Les Mvae du centre-sud sont considérés comme les « véritables Mvae » parce qu'ils sont la base-arrière des familles qui ont migré vers la mer (Dounias, 1993 :57).

Les Mvae du littoral (arrondissement de Campo)

C'est ce groupe qui nous intéresse plus particulièrement. Son centre de peuplement se trouvait entre Mvini et Ebyanmeyong. D'après Dounias (1993 :56), l'installation des villages Mvae le long de l'axe routier côtier date de la seconde guerre mondiale. Selon les informations qu'il a recueillies auprès de personnes âgées, l'administration coloniale a obligé les populations à quitter le secteur enclavé de la Bongola et de Nkoltom pour se rapprocher du littoral. C'est ce déplacement qui explique la création des villages comme Bwandjo et des gros bourgs dans la périphérie de Campo. Des villages sont abandonnés, c'est le cas de Nkoltom, Ekuku a nkok, Loza me nya mendung.

Selon la classification linguistique de Guthrie (*ibidem*), Breton et *al*. (*idem*), Breton et Fohtung (*ib*), le terme *fang* renvoie aux ethnies parlant des dialectes du sous-groupe linguistique Fang (A72) : les Mvae, les Ntumu, les Okak/Nzaman et les Fang proprement dits. La structure fondamentale de la société est le clan *à.yòn*. C'est la plus petite unité socioculturelle sur la base de laquelle l'individu exprime son appartenance. L'organisation est patrilinéaire et les villages sont le plus souvent monoclaniques. Il existe de grands villages arbitrairement délimités par les autorités administratives qui regroupent plusieurs hameaux sans chefferie autonome ; dans le cas de villages pluriclaniques, la structure monoclanique de base est transposée au hameau *mvàlé dzyáá*.

Le village (ou le hameau en ce qui concerne les grands villages) est donc défini sur la base du clan dominant des hommes qui y résident, le mariage est de type exogamique interclanique. Cette organisation monoclanique est à l'origine du concept de *ndzān* ou famille villageoise qui a son équivalence dans le *mvóg* des Ewondo (Laburthe-Tolra, 1981). Le ndzān s'impose de lui même pour la conduite de la vie communautaire ; sa profondeur généalogique n'excède pas 4 à 5 générations et porte le nom d'un ancêtre commun masculin de référence. C'est au niveau de cette famille lignagère que peuvent s'isoler les unités socio-économiques de la société Mvae dont la plus grande est la famille élargie : *ndàbót* (maison des gens).

L'organisation monoclanique des villages mvae s'adapte exactement à la législation relative aux chefferies traditionnelles. Chaque village (ou quartier en ce qui concerne les grands villages) possède une chefferie de 3ème degré ; les Mvae ont à leur tête un chef de groupement.

Les Mvae parlent une langue bantoue, le mván, incluse au groupe Beti-Fan, répertoriée A70 selon la classification de Guthrie (*ibidem*). Ce groupe linguistique comprend les langues ewondo bulu et fang. Les villages Mvae ont à leur tête un chef, mais l'ensemble des villages est dirigé par un chef de groupement.

b) Les Yasa

Les Yasa ne remontent pas leur parenté jusqu'à un ancêtre éponyme. La plupart ne connaissent pas le nom de leur ancêtre au-delà de la quatrième génération. Il se pourrait que ce groupe soit constitué de lignages parallèles, ayant chacun son fondateur (Tiokou Ndonko, 1988). Les villages yasa sont pluriclaniques et constitués de plusieurs familles habitant chacune une case et partageant souvent une même concession. Le groupe yasa se reconnaît

sous le terme d'*e.tomba*, qui se définit dans les termes de « race » et de « langue » ; il se compose de plusieurs clans patrilinéaires.

Il n'existe pas de dynastie chez les Yasa. Selon Tiokou Ndonko (1988), à Ebodié, le chef est élu démocratiquement pour remplacer un autre, mort ou démissionnaire. Lorsqu'on doit désigner un chef, la population âgée de 15 ans au moins se réunit pour choisir un nouveau dirigeant. Si les candidatures sont multiples, des élections sont organisées. Les assesseurs sont également élus en même temps que le chef. Les femmes ont le droit de se présenter aux élections.

Le *mpolo* ou chef, est un homme ordinaire ; rien ne matérialise et ne symbolise son pouvoir. Le *mpolo* travaille comme le reste de la population, il va à la pêche, au champ et son autorité se limite à des fonctions purement administratives. Il sert de relais entre l'administration et le village. Les sociétés secrètes ne sont pas sous l'autorité du *mpolo*, leurs membres sont également élus. Nous pouvons citer trois sociétés secrètes dont les rôles sont distincts :

- *ilòmgà ou mò sìmbà nkò mwà wònjì* est celle des femmes dont le but est de protéger les champs vivriers de ses membres contre les voleurs.
- La société secrète des hommes est appelée *mo. Kuku mwa wamu* ou *mò.njeli* (fantômes des hommes), elle exerce des fonctions initiatiques, traite contre la sorcellerie et la malédiction, exhume les cadavres se transformant en animaux nuisibles.

Les sociétés secrètes masculines et féminines s'associent parfois pour arbitrer les conflits opposant les hommes et les femmes de la communauté.

- La société secrète la plus crainte est celle des *Mengù* (singulier *Jengù*).Ce sont des esprits de l'eau, des êtres anthropomorphes, plus petits que les hommes, ils nagent comme les poissons et marchent comme les hommes. Doués de sens très aiguisés, ils peuvent suivre des conversations humaines et même être omniprésents. Le culte qu'on leur rend est destiné à favoriser la pêche. Certains hommes, membres de la société *Jengù* connaissent la langue propre de ces esprits et sont chargés de descendre les offrandes au fond de l'eau. Il faut toujours être agréable aux *Mengù* car leur vengeance est parfois terrible.

Selon Dounias (1993), la société yasa a toujours été acéphale, sans organisation politique centralisée, ce qui semble corroborer les informations de Tiokou Ndonko (1988) sur l'attitude des populations (irrespect) vis-à-vis du chef qui est une création coloniale.

Les Yasa parlent une langue bantoue, le *ì.yàsà* du groupe Bubi-Benga classée A33 par Guthrie (1967). Ils comptent au Cameroun environ 1.000 locuteurs et sont apparentés linguistiquement aux autres Bantous côtiers qui constituent le groupe Duala : les Duala et Batanga au Cameroun, les Kombe de Guinée Equatoriale, les Benga du Gabon et les Bubi (classé A20) de Bioko.

c) Les Bakola ou Bagyéli

Les Bakola parlent une langue bantoue, le *Bagyɛle*, rattachée aux langues kwasio : *bisio* de Guinée Equatoriale, *mvumbo* et *mabi* qui sont les parlers respectifs des ethnies Ngumba et Mabea (Renaud, 1976). Ces parlers sont inclus dans le groupe maka-njem, qui compose la classe A80 de Guthrie. Deux racines d'appellation des pygmées Bakola semblent ainsi avoir coexisté :

La racine *.gyɛli* relève des langues du groupe maka-njem ; on la retrouve dans les formes *bo.gyɛli* (langue ngumba et mabéa) et *ò.dzyɛl* (langue maka) du groupe linguistique (A80) auquel appartient la langue bàgyɛlè. Ces racines renvoient toutes à l'idée de petitesse (Renaud, 1976).

La racine *.nkola* servait à nommer les pygmées qui ont servi de guide aux ancêtres des pahouins (Bulu, Beti, Fang), et c'est la racine que les Mvae et Bulu utilisent actuellement pour nommer les pygmées bakola. Cette racine se trouve dans d'autres langues : *bà.kò* en langue bassa, *lì.kòyà* en langue yassa, be.kòe en langue bulu et *be.kŵi* en langues fang. Toutes ces racines signifient « pygmée » et par extension prennent le sens de nain (Renaud, 1976).

En territoire camerounais, le nombre de Bakola s'élève à approximativement 3.000 personnes. Cette population est répartie en environ 170 campements dont 160 fixes répartis sur quelques 12.500 km^2. La société bagyeli est dite acéphale en l'absence de hiérarchie. Il existe un chef, mais son rôle est simplement celui d'interlocuteur (Dounias, 1987). L'existence du chef remonte aux contacts avec les premiers colonisateurs qui voulaient avoir en face d'eux un porte-parole de la communauté entière. Le titre de chef ne confère aucun avantage social et il

n'existe pas de mot bagyeli pour traduire le terme chef ; Ils utilisent « *pfuma* », emprunté à la langue ngumba (Dounias, 1987).

Le feu est omniprésent dans toute société pygmée. Il joue un rôle actif durant la journée et permet de multiples activités : la cuisson des aliments et leur conservation (fumage). Les Bakola l'utilisent durant la chasse (enfumage du terrier). Pendant la nuit, l'entretien du foyer aide à supporter la fraîcheur et l'humidité nocturnes, et maintient à distance les animaux sauvages. La fumée éloigne les insectes piqueurs (Dounias, *ibidem*).

Compte tenu du système économique conditionné par le milieu, les pygmées sont monogames (Dounias, *ibidem*). L'apparition de la polygamie est le reflet de l'influence bantoue croissante au sein de la société bagyeli et du glissement vers la sédentarité. Le mariage mixte reste unilatéral, il est fréquent qu'un homme bantou épouse une femme kola mais le contraire n'a pas encore été décelé (Dounias, *ibidem*). Les femmes bantoues trouvent dégradant d'épouser un pygmée, elles trouvent les conditions de vie dans la forêt précaires et les parents d'une jeune femme bantoue ne donneraient jamais leur aval à pareille union. La patrilocalité est la situation la plus fréquemment rencontrée, la reconnaissance du mariage se termine généralement par « l'enlèvement » de l'épouse, le couple rejoignant le campement du mari. La matrilocalité peut souvent se rencontrer mais dans ce cas, elle résulte d'un choix délibéré de l'époux de demeurer dans le campement de sa femme (Dounias, *ibidem*); ce cas s'observe aussi lorsque la belle-famille s'oppose vigoureusement à tout départ car la part de dot restant à verser est encore trop importante. La patrilocalité se justifie surtout par le fait que les enfants appartiennent au clan paternel (patrilinéarité).

d) Les Fang

Les Fang, après leur traversée de la Sanaga, auraient pénétré la forêt avec les Bulu et cela sous la pression des Béti (Alexandre & Binet, 1958).

La structure fondamentale chez les Fang (qui est similaire à celle des Mvae) est le clan ; il est appelé *Ayon* et comprend des descendants patrilinéaires d'un ancêtre commun, les enfants naturels des filles qui en font partie et les adoptés. Il possède un nom, une devise tambourinée et souvent des interdits et un totem. L'exogamie y est de règle.

Le clan fait place à la famille étendue ou villageoise, le *nda bôt* (maison des gens) qui est le seul groupe social correspondant à une forme d'établissement géographique. C'est à ce niveau que les organes d'autorité et de contrôle social sont les plus mis en évidence. Le chef de famille, c'est l'aîné des hommes adultes et actifs ; le *nda bôt* ou *jal* était autrefois une unité religieuse, militaire et économique. C'est de ces éléments que la famille étendue tirait son importance.

La famille restreinte ou foyer est constituée d'un homme économiquement autonome, de sa femme, de ses enfants, parfois de vieux parents et de frères et sœurs célibataires ; l'on note ici une double exogamie, on ne peut se marier ni dans le clan paternel ni dans le clan maternel.

e) Les Batanga

Les Batanga sont organisés en onze clans à la tête desquels se trouve un chef.

Tableau 12 : Présentation des onze clans du groupe Batanga

	CLANS DU GROUPE BATANGA
BATANGA	Bolloongo I
	Bolloongo II
	Bobwam Sadey-Nkoulman
	Bobwam Sandjè
	Bodikaa
	Ngodi
	Boaman
	Bongoumou I
	Bongoumou II
	Bomenanga
	Eboubwam III

L'on note deux cultes chez les Batanga :

- le culte du *Mboukwa* qui est un rite d'initiation des jeunes gens doués et forts physiquement en vue de leur donner des responsabilités sociales.
- l'autre rituel est celui du *Jengù* que nous avons expliqué en parlant des Yasa, mais ici, il s'agit ici d'initiés qui recevaient des pouvoirs de l'esprit de l'eau. Les fées cooptaient des personnes à qui elles communiquaient les solutions aux problèmes de la communauté.

Au-dessus des chefs de collectivités, on a un chef de groupement. L'organisation la plus structurée se situe au niveau du clan :

- le clan est lié à la descendance de Mbedi. Avec l'accroissement démographique, le groupe est devenu tribu et s'est subdivisé au cours de l'histoire en un certain nombre de clans autonomes.
- le lignage constitue une unité plus resserrée que le clan et par là-même plus importante en ce qui concerne la succession au pouvoir, l'héritage des biens et les règles exogamiques. Il y a endogamie de clan et exogamie de lignage. Basé sur la filiation patrilinéaire, le lignage se compose de descendants d'un même ancêtre connu et suffisamment proche pour que l'on puisse repérer par rapport à lui les divers degrés de parenté ; il est défini par le lien de sang.

Le pouvoir est exercé par le plus ancien chef de famille de chaque lignage, c'est le *mutüdù*. Il est à la fois chef de famille, chef de culte, porte-parole du lignage et du village (ou quartier) devant le clan. Les côtiers sont fondamentalement démocratiques, les élections existent dans chaque association. D'après Bureau (1962), les côtiers ont probablement vécu en familles closes avant leur arrivée au Cameroun. L'exiguïté des lieux habitables a forcé les peuples de la côte à des regroupements de famille et de clans.

f) Les Mabi

Les Mabi sont administrativement divisés en deux groupements : le groupement Mabi nord et le groupement Mabi sud.

Chaque groupement est dirigé par un chef qui a pour auxiliaires des chefs de villages. La scission entre Mabi sud et Mabi Pfiebouri réside dans une altercation au sein du groupe Mabi. Selon Gunga, un chef nommé Nzouango Kumbo venant de la Guinée Equatoriale s'est installé à Dombé (sur la route de Bipindi) ; il n'était pas apprécié par les autochtones, et durant une manifestation, il y a eu une bagarre pendant laquelle un valet (Nzié) de Nzouango Kumbo a été battu. Ce dernier s'est plaint auprès de l'administrateur colonial qui lui a demandé de créer son sous-groupe d'où le nom de Mabi Pfiebouri, c'est-à-dire ceux qui sont venus après (en opposition avec les populations autochtones). Selon Mvoubia Raymond, cette scission aurait eu lieu entre 1926-1928.

Les Mabi disposaient d'une instance mystique appelée le *Ngui*, considérée comme une force positive contre la sorcellerie. Ce culte avait des prêtres appelés *numingui*. Selon Gunga, ce sont les Bassa qui ont initié les Mabi à cette pratique et des interdits devaient être respectés pour assurer son efficacité (par exemple, il ne faut pas verser l'eau sur la cour, il faut tousser avant de sortir de la chambre, il ne faut pas avoir des relations sexuelles pendant la journée, etc.).

3.2.2. Activités économiques des populations

a) Les Yasa et Batanga

Les Yasa et les Batanga ont un mode de vie très proche et leur principale activité réside dans l'acquisition de ressources marines. Le recours à l'agriculture n'intervient qu'au second plan. Pour les Yasa, il s'agit d'une agriculture sur brûlis peu itinérante (rotation courte sur des parcelles de jachères) avec une très grande présence du manioc. Les Batanga quant à eux pratiquent une agriculture plus performante grâce au recours plus systématique à l'essartage (technique agricole qui consiste à déboiser une parcelle non travaillée jusqu'alors, et de la brûler afin de la rendre propre à l'agriculture), d'où la récolte des produits tels que le manioc, les arachides et le maïs. Chez les deux groupes, l'exploitation agricole appartient aux femmes, mais l'homme leur donne un coup de main pour les durs travaux du premier défrichage.

Les Yasa pratiquent aussi l'élevage d'animaux domestiques avec une préférence pour la volaille. Ils n'ont jamais possédé de petits ruminants parce que ce type d'élevage cause des dégâts dans les champs.

Tableau 13 : Répartition des animaux domestiqués chez les Yasa (Dounias, 1993).

ANIMAUX DOMESTIQUES	YASA
Volailles	83 %
Canard	14 %
Mouton/Chèvre	0 %
Porc	0 %
Chat	53 %
Chien	14 %

Les Batanga et les Yasa utilisent pour la pêche des instruments artisanaux tels que les pirogues moustiques empruntées aux Mabéa (Bureau, 1962), les filets dormants, les lignes à la main. La gamme des poissons qu'ils pêchent est grande : bars, capitaines, machoirons, soles, maquereaux, sardines… (Zana, 2000). Ces bantous côtiers sont impliqués dans une économie de troc avec leurs voisins (Mvae, Kola, Mabea) et une économie de marché basée sur le poisson. Les activités halieutiques des Yasa et Batanga sont mises en péril par la pêche industrielle des chalutiers affrétés par des commerçants, et qui pêchent trop près de la côte.

Les Yasa utilisaient des monnaies en fer en forme de lance. L'observation de vieux instruments de forge à Ebodjé confirme que les Yasa pratiquaient la métallurgie du fer qu'ils extrayaient à partir des quartzites ferrugineux (*è.cèî*) prélevés dans le massif des Mamelles (Dounias, 1991). Selon Eboussa Daniel, la réduction du fer se faisait à l'extérieur des villages et les femmes n'y participaient pas.

Bureau (1962), en faisant une ethnosociologie des Duala et apparentés, dit que la forge et la poterie n'ont jamais dû être importantes chez les peuples côtiers, ce qui explique leurs disparitions complètes au contact des Européens.

b) Les Bakola/Bagyeli

Les modes d'acquisition des ressources alimentaires chez les Bagyeli se répartissent en deux catégories : les activités agricoles et de collecte/chasse.

Les activités de prédation sont constituées de la chasse (au filet, à courre, à l'arbalète, piégeage, au fusil), la pêche (à l'écope, à la nasse, à la ligne, au filet), la collecte (miel, cueillette, ramassage, déterrage). Les activités agricoles quant à elles, comportent la plantation, le jardin de case. Le mode vie des Bakola a été remanié profondément par le choix de se sédentariser et l'influence de leurs voisins Bantous. On note une répartition sexuelle des tâches (nous avons des travaux masculins et des activités féminines). Parmi les travaux réservés aux hommes, nous avons la chasse au filet, la chasse à l'arbalète, la chasse au fusil, le piégeage, la collecte du miel, l'essartage, la chasse à courre.

Les activités dévolues aux femmes dans la société Bakola sont la collecte, la chasse à courre, la pêche à l'écope, la pêche à la nasse, les travaux agricoles (il s'agit ici de la mise en

exploitation d'une parcelle préalablement essartée par l'homme), la maternité (l'éducation et la garde des enfants en bas âge revient aux femmes en général et à la mère en particulier).

c) Les Fang/Mvae

Les Fang/Mvae ont des modes de vie similaires avec une économie basée sur l'agriculture ; cette dernière est un complexe associant un système de renouvellement des anciennes terres longtemps mises en jachère et des nouvelles friches sous forêt (Dounias, 1993). Ils pratiquent une agriculture d'autoconsommation associant le manioc, la banane plantain, la patate douce, le maïs ou l'arachide dans un même espace. Les instruments utilisés pour la pratique de l'agriculture sont constitués d'outils contemporains comme la machette, la hache, la houe, le plantoir que Zana (2000) appelle un pieu en fer et qui a pour nom en langue Mvae « *eviang* ».

Parallèlement à l'activité agricole, les Mvae pratiquent la chasse (principalement par piégeage), la cueillette des végétaux (plantes médicinales, fruits et légumes) ainsi que la petite pêche dans les marigots à travers la forêt.

Les relations entre les Mvae et leurs voisins sont basées sur la complémentarité économique (échanges poissons-viandes, poisson-manioc avec les Yassa ; manioc, patate douce, banane plantain-viandes avec les pygmées).

L'on observe une nette répartition sexuelle des tâches. Les femmes s'occupent des champs vivriers et les produits obtenus sont l'arachide, le manioc, le maïs, le plantain et les cucurbitacées. Les hommes sont tournés vers la cacaoculture (même si elle est en régression). Durant la période précoloniale, les moyens de production (instruments aratoires) étaient fournis à la femme par l'homme et l'accès des femmes aux outils en fer était strictement réglementé. L'unique étape du processus cultural dans laquelle l'homme participait était l'abattage des arbres ; c'était une tâche prise très au sérieux par l'homme. L'abattage était classé parmi les prises de risque et considéré comme un art au même titre que la guerre (Dounias, 1993). Les enfants participent faiblement aux travaux agricoles, ils sont plutôt affectés à des taches domestiques : corvées d'eau, portage du bois et la vaisselle.

Les Mvae élèvent des animaux domestiques qui sont pour certains servis à l'occasion des repas cérémoniels.

Tableau 14 : Répartition des animaux domestiqués chez les Mvae (Dounias, 1993).

ANIMAUX DOMESTIQUES	MVAE DU LITTORAL
Volailles	92 %
Canard	37 %
Mouton/Chèvre	22 %
Porc	0 %
Chat	29 %
Chien	38 %

L'art de la métallurgie était une activité dans laquelle excellaient les Fang en général et les Mvae en particulier. D'après de nombreuses descriptions rapportées par les explorateurs de la fin du XIX^{ème} siècle (Weissenborn 1888, Zenker 1891, Morgen, 1893 cités par Essomba (1991) et Dounias (1993)), la métallurgie jouait un rôle primordial dans la culture matérielle, l'activité économique et l'art de la guerre chez les Fang.

La technique de réduction pratiquée par les Pahouins est directe parce que la température de réduction est inférieure à la température théorique de fusion du métal qui est de 1.536°C (Essomba, 1992). Bien que l'on ait des connaissances assez complètes sur les Fang, il n'en est pas de même des Mvae. Selon Tessmann (1972 : 224), les forgerons les plus réputés se trouvaient au sud de l'actuelle sous-préfecture de Campo.

La confirmation d'une connaissance métallurgique des Mvae est l'abondance des scories, à proximité des villages, abandonnées sur les rives de Bongola. De plus, le canton de Nyabizan (*nà bí. zàn*) doit son nom à *è.zàn,* fer que l'on trouve en abondance à l'état de blocs rocheux dans la boucle du Ntem. Ce terme a subi une extension de sens car il servait à nommer les monnaies de laiton mises plus tard en circulation par l'administration allemande.

Dans le groupe Béti-Bulu-Fang, les activités liées à la forge se pratiquaient dans un hangar situé à l'extérieur de l'espace habité. La réduction s'accompagnait de restrictions sexuelles préalables ; les participants devaient faire acte d'abstinence durant deux mois précédant l'activité de réduction. Tessmann (1972) voit dans ces contraintes de comportement une justification du déclin de la fonte du fer avant même l'introduction des outils manufacturés.

Les produits de la métallurgie ancienne sont de divers ordres :

- Les instruments aratoires : le sabre d'abattis qui représente l'ancêtre de la machette manufacturée, la bêche-plantoir, la houe.
- Les armes : l'instrument de guerre principal était la lance, on a aussi le fer à sagaie utilisé pour la chasse. L'épée, le poignard, la hachette de combat peuvent aussi être cités comme armements.
- Les monnaies de fer : elles avaient pour principale fonction de permettre le paiement des dots matrimoniales. Le terme usuel pour nommer ces monnaies est *bì.kyèn* en mvae et *bikie* en fang et désignaient spécifiquement des petites barrettes de fer.

d) Les Mabéa

Les Mabéa sont des agriculteurs-pêcheurs qui exploitent les fleuves (Ntem, Lobé, Kienké), et la mer tout en pratiquant occasionnellement le piégeage et une agriculture itinérante sur brûlis dominée par le manioc (Anneau & Carrière, 2000).

La pêche est une activité menée par les deux sexes, l'équipement des hommes est constitué de pirogues, de filets et d'hameçons. Chez les femmes, le matériel est composé de nasses (fabriquées à partir de fibres et de lianes). Elles récoltent les mollusques sur les rochers à marée basse. Les enfants pêchent à la ligne, et capturent les crabes sur les bancs de sable.

La métallurgie chez les Mabi se pratiquait dans les villages. Les forges se situaient au centre du village et les objets obtenus étaient les mêmes que ceux des Mvae et Fang avec la précision que les monnaies en fer portaient le nom de « *Nzuo bunde* ». Selon Mana Schouangélé, le minerai était prélevé dans le massif des Mamelles. L'endroit précis où l'on réduisait le fer s'appelait « *Nyonial* », mais sa localisation géographique actuelle a été impossible à déterminer. Les Mabi fabriquaient aussi des objets en argile, et d'après les informations recueillies auprès de Gunga, cette activité se pratiquait dans les villages avant l'arrivée des Allemands. L'activité métallurgique avait certaines restrictions alimentaires (on ne devait pas manger n'importe quoi), chaque village avait un endroit spécial où se déroulait la réduction. Les femmes et les enfants n'y avaient non seulement pas accès mais les premières ne devaient toucher que les produits finis.

Les Fang, Mabi et Mvae attestent d'une connaissance de la céramique traditionnelle bien qu'elle ne soit plus fabriquée de nos jours. Nous n'avons pas rencontré – malgré notre insistance – de personnes ayant au moins exercé le métier de potier afin de nous expliquer la chaîne opératoire. La poterie semble avoir joué un rôle particulier dans l'histoire des Mvae comme l'atteste le nom de l'un de leur clan « *Afan Esokyèn* » (tesson de poterie) qui était spécialisé dans la fabrication des récipients en argile.

Les traditions orales évoquent systématiquement des migrations. Toutes affirment que les populations actuelles seraient venues des savanes du nord-est (voire de l'Égypte). Vansina (1980) a montré ce qu'il fallait penser de ces théories qui ont été soutenues par les missionnaires. Les connaissances actuelles ne le prouvent pas, mais les données linguistiques et archéologiques indiquent plutôt la présence ancienne des différents groupes actuels qui paraissent se côtoyer depuis longtemps.

CHAPITRE II : RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES DANS LA REGION DE KRIBI-CAMPO

Le début des années 1980 marque une intensification de la recherche archéologique au sud-Cameroun. Durant les décennies 80-90, de nombreuses régions ont été prospectées (centre, sud, est) et des sites archéologiques fouillés. Même si la zone littorale méridionale n'était pas une *terra incognita*, ce n'est véritablement que dans les années 2000 qu'elle connait des fouilles intensives.

1. CHRONOLOGIE DES RECHERCHES

Malgré l'appartenance de la région de Kribi-Campo au sud du Cameroun, nous ne présenterons que les recherches qui lui sont propres, recommandant pour les autres zones, les nombreux auteurs qui y ont travaillé. Les premières références archéologiques à Kribi sont les deux haches polies découvertes à Kribi par le R.P. Carret (Marliac, 1973).

1.1. LES DONNEES DE 1975-1987

Les premières recherches archéologiques ont été menées par une équipe japonaise du « Tropical African Geomorphology Research Project » dirigée par Kadomura. A partir de 1975 et jusqu'en 1986, ils mettent en évidence sur l'axe Kribi-Campo quatre sites : Loc 162, Loc 164, Loc 167, Loc 175 (Omi & Kato, 1982, Omi et *al.*, 1984). Les trois premiers possèdent une industrie microlithique constituée de nombreux éclats de quartz blanc et quelques outils dont une finement retouchée. Loc 164 a fourni quant à lui un petit grattoir. Loc 175 contenait dans une partie supérieure du manteau argilo-sableux un niveau de charbons de bois (Hori et *al*, 1986).

Le site de Campo Beach se trouve sur la terrasse marine surplombant l'estuaire du Ntem. Dans une coupe de cette terrasse, il a été découvert un niveau de charbons de bois à - 50 cm, daté de 960 ± 50 BP [KSU-501]) en dessous duquel on observe des fragments et tessons de

poterie (Hori, 1982 ; Omi et *al.*, 1986). Cette occupation remonterait à un Age du Fer récent (Holl, 1991).

Essomba (1987) effectue deux sondages dans un abri sous roche à Eboudié (Ebodjé) qui s'avèrent stériles.

1.2. LES DONNEES DE 1989-2003

de Maret fait des prospections le long de l'axe routier Edéa-Kribi, suivies de sondages effectués par Nathalie Desmaele qui n'a malheureusement pas analysé les vestiges récoltés. Gouem Gouem (2011 :318) qui a observé ce matériel, l'a rangé dans le second Age du Fer.

Kuété (1990), lors d'une étude pédologique dans la région, signale la présence de charbons de bois et de tessons de poterie. Dans le village de Talla, sur l'axe Kribi-Akom II, il souligne la présence entre 50-120 cm de poches riches en matières organiques, en fragments de poterie et en charbons de bois. A Grand-Batanga, Kuété mentionne l'existence entre 30 et 70 cm de tessons de céramique. Dans le village d'Eboundja, il indique une coupe contenant entre 75-105 cm des tessons de poterie et des charbons de bois associés à des galets de quartz.

A partir de janvier 2000, Oslisly (Oslisly 2001, Oslisly et *al.* 2006) a débuté des prospections dans la région de Lolodorf-Kribi-Campo pour le compte du projet environnemental Campo-Ma'an. Il a mis en évidence plus de 50 sites qu'il a répartis en cinq zones : la zone de Kribi-Bwambé, la région d'Eboundja-Mbodé, le secteur de Lolabé-Bouandjo, la contrée de Campo, la zone de Nkoélon.

La zone de Kribi-Bwambé

Elle s'étend depuis l'agglomération de Kribi jusqu'à l'embouchure de la Lobé ; quatre sites importants y ont été découverts : Kribi hôtel, Ebomé, Bwambé et Bwambé Beach.

La zone d'Eboundja

Cette zone s'étend sur une quinzaine de kilomètres, le long d'une ligne de crêtes dominant la mer à une altitude de 40 mètres. Quatre sites majeurs ont été découverts : Eboundja 3, Nlendé-Dibé 3, Malongo 1, Boussibiliga 1.

Le secteur de Lolabé-Bouandjo

Le site de Lolabé 3 a livré quatre fosses, et dans les environs de Lohengué, les talus de route fournissent des niveaux d'éclats de débitage sur quartz. Dans la zone d'Ebodjé/Bouandjo, les ramassages de surface ont donné des tessons de poterie et quelques objets en pierre taillée dont une houe à gorge.

La contrée de Campo

Dans la zone de Campo, deux sites ont été mis en évidence : Campo 1 et Campo Beach. Le site de Campo 1 est situé sur l'actuel emplacement de l'église catholique. Trois fosses qui ont été fouillées comportaient des scories de fer et du matériel céramique. On y observe des bords ouverts dont certains sont rentrants. Les décors sont faits d'impressions pivotantes et de stries parallèles réalisées au peigne (Oslisly et *al.*, 2006). Campo 1 est également remarquable par une importante concentration de vases qui sont retournés, certains empilés les uns sur les autres et disposés – toujours la base vers le haut – sur des objets en fer (Oslisly, 2006). Les trois datations obtenues comprennent 2000 ± 40 BP (Beta 143018) pour le niveau archéologique, 1710 ± 60 BP pour la fosse 2 et 1780 ± 60 BP (Beta 156385) pour la F3. Elles correspondent à un Age du fer Ancien.

Campo 2 se localise dans l'enceinte du lycée de Campo ; il s'agit d'une fosse dont la fouille a permis le rapprochement au site précédent.

Campo Beach se situe sur les berges de l'estuaire du Ntem et il est représenté par un niveau de tessons de poterie.

La zone de Nkoélon

Ce secteur se trouve à l'est de l'agglomération de Campo où l'on trouve des amoncellements rocheux avec des abris sous roche. C'est à l'intérieur de deux d'entre eux que des éclats de débitage, grattoirs sur quartz blanc ont été découverts.

Oslisly (2001) a fourni une séquence chronologique pour la zone de Kribi-Campo :

Un Age de la Pierre Récent entre 30.000 et 5.000 ans, se reconnaît par la présence d'objets en pierre sur des quartz laiteux ou translucides, de nombreux éclats de débitage, des outils à coches, des pointes de flèches, des grattoirs, de petites pièces bifaciales.

Un stade Néolithique (que nous considérons dans notre travail comme le SMA) qui débute dans l'ouest du Cameroun il y a environ 5.000 ans. Il est représenté dans la région de Kribi-Campo vers 3.000 BP. Ces populations se sédentarisent en établissant leurs villages sur les sommets de colline. Elles utilisent des houes à gorges façonnées sur des galets de pierre, sans doute pour réaliser les levées de terre en billons. Elles maîtrisent également les techniques de confection de la poterie et le polissage de la pierre. Ce stade néolithique est situé entre 1.000 et 300 BC.

L'Age du Fer Ancien (Age du Fer I) est présent à partir du II^{ème} siècle BC sous la forme de scories et de petits objets de fer très corrodés. Le minerai de fer, qui est de très bonne qualité, pourrait provenir du massif des Mamelles où sa présence est connue depuis longtemps. Ces métallurgistes sont présents de 200 BC à 600 AD. C'est au cours de cette période que les sites sont les plus nombreux et c'est cette pression démographique qui a dû profondément affecter la forêt littorale.

L'Age du Fer Récent (Age du fer II) qui cadre avec la période précoloniale, est également représenté dès le XII^{ème} siècle par de plus grands villages qui s'établissent près de la mer sur les premiers hauts de plage.

Zana (2000) fait une étude préliminaire du peuplement dans la région de Kribi-Campo. Il reprend les sites archéologiques déjà signalés par Oslisly. Dans la contrée de Campo, il indique deux zones :

- La zone de Campo-ville dans laquelle le site de l'Eglise Catholique fournit trois fosses ; le Lycée en révèle deux et Bokombè plage, constitué de deux niveaux de céramique.

- La zone de Campo Beach comprend deux sites que sont Campo Beach 1 et Campo beach 2, tous deux représentés par des niveaux archéologiques.

Dans la région de Kribi, il mentionne les gisements de Malongo – qui a livré des objets en pierre taillée –, Nlendé-Dibé – qui présentait un niveau de poterie – et Eboundja qui a permis de mettre au jour une houe en pierre. A proximité de Lolabé, des tessons de céramique ont été collectés, près d'Ebomé un niveau de céramique a été mis en évidence. Le site de Bwambé est un ensemble de 80 fosses, la plupart des fosses fouillées était des fonds de structure.

L'analyse du matériel de l'Eglise Catholique de Campo montre une céramique à bords éversés, droits, plats, et épais avec un redoublement de l'épaississement externe au niveau de la lèvre. Au niveau décoratif, Zana (2000) note une prédominance de la technique d'impression à la roulette et au peigne ; la poterie a été trouvée en association avec des objets en fer qui se composent de quatre bracelets et une lame en forme de hachette plate. La poterie du lycée présente des bords droits, concaves, convexes et des fonds plats. Le matériel de Campo Beach, bien conservé, a livré des bords droits avec redoublement de l'épaississement sur la lèvre ; le décor est réalisé par impression à la roulette.

Dans le cadre du suivi archéologique de l'axe routier Lolodorf-Kribi-Campo mené par Oslisly (2001), Nlend (2002) poursuit l'inventaire des sites archéologiques de Kribi à Campo (déjà signalé dans le projet Campo-Ma'an) et réalise une étude particulière de Nlendé-Dibé 3, Boussibiliga 1, Malongo1. Le site de Malongo 1 a livré une poterie décorée majoritairement par la technique d'impression au peigne pivotant ; en plus du caractère couvrant du décor, la poterie est caractérisée par une cannelure sur la majorité des bords (67,41%). Une ressemblance est établie entre la céramique de Malongo et celle de la fosse 4 de Bwambé.

Nléndé-Dibé 3 comporte une céramique rarement décorée (6%) et dont l'extension se limite sur le haut de la panse ; à la différence de Malongo 1 dont 67,41% des bords sont cannelés, la cannelure n'est présente que sur 1,49 % de bords.

La céramique de Boussibiliga 1 est faiblement décorée (0,70 %) et les bords sont ouverts épaissis cannelés (23,37%), ouverts épaissis (62,33%) et droits (9,09%).

Ateba (2003) a fait un recensement et une étude sommaire du matériel lithique des sites du département de l'océan :

- Le site de Mbikiliki 1 qui se situe près de Lolodorf, a fourni une lamelle sur quartz, un éclat, une pointe, un grattoir.
- Le site de Mvile 1 sur la route Lolodorf-Bipindi a livré des objets en pierre.
- Le site de Mangouma 1 a révélé deux broyeurs.
- Les sites de Saballi 1 et 4 sont situés sur un « storage » du pipeline ; le premier a livré 10 éclats sur quartz, deux pointes, un broyeur et le second a fourni trois broyeurs.
- Le site de Bissiang 1 près de Kribi, a fourni un outil bifacial et une lamelle.
- Le site Bikondo à proximité de Kribi a livré quelques éclats de pierre taillée sur quartz blanc ; c'est dans cette même région que les Japonais ont mis en évidence des occupations de l'Age de la Pierre (chopper, nucléus et un pic).

Dans la région de Kribi, les sites archéologiques inventoriés comprennent Eboundja 1, Nlendé Dibé et Nlendé Dibé 4. Le premier a livré trois hache-houes en pierre sur quartz et deux nucléus. Nléndé-Dibé 1 comporte une hache-houe sur quartz. Selon Ateba (*ibidem*), de nombreux éclats font penser à un atelier de taille. Nléndé-Dibé 4 a, quant à lui, fourni une hache-houe cassée en quartz et une pièce bifaciale.

La zone de Campo a fourni un matériel lithique provenant de quatre sites. Lohengue 1 comprend une lamelle et une pointe, Bouandjo 1 comporte une hache-houe sur quartz, trois marteaux en pierres dont deux discoïdes et un quadrangulaire. Itondé Fang qui est partiellement perturbé, a livré deux éclats retouchés et une pointe. Campo 1 qui est localisé sur l'actuel site de l'église catholique, a livré une hache en quartzite.

L'analyse préliminaire de l'outillage en pierre de deux abris sous roche a été réalisée dans la région de Nkoélon (Akok-Begnat 1 et 2). A Akok-Begnat 1, deux pointes en quartz et une enclume en quartzite ont été récoltés en surface. Sur le site de Akok-Begnat 2, 1267 éclats, 73 éclats retouchés, six pièces à coche, huit pointes, un grattoir, deux haches-houes ont été récoltés (Ateba, 2003). Les dates obtenues proviennent des charbons de bois recueillis dans le carré I et comprennent 410 ± 60 BP (Beta 169185) pour le niveau 1 (-10-30 cm), 1070 ± 60 BP (Beta 169186) pour le niveau 2 (-30-50 cm) et 3650 ± 70 BP (Beta 169187) pour le niveau 3 (50-70 cm).

1.3. LES DONNEES DE 2004-2011

A la suite de ses travaux de maîtrise, Nlend (2004) dans le cadre d'un D.E.A (Diplôme d'étude Approfondie), soulève le problème de la décroissance des dates radiocarbones entre 1800 BP jusqu'à 600 BP dans le sud-Cameroun en général, et dans la région de Kribi en particulier. Il émet des hypothèses sur l'origine de ce phénomène qui n'est pas isolé, mais déjà signalé par Oslisly (1998) dans la moyenne vallée de l'Ogooué au Gabon. Il propose des explications médicales (paludisme, peste bubonique, choléra, trypanosomiase), sociopolitiques (guerres), écologiques (aridification du climat, catastrophe naturelle, pauvreté des sols) et économiques (forte densité de la population, détérioration des activités agricoles).

Gouem Gouem (2005) soutient un DEA en se basant sur les travaux du pipeline. Son travail qui se situe géographiquement entre le Nyong et la côte, présente treize sites (Dombè, Bissiang, Bidou II, Makouré, Ndtoua, Mbikiliki, Bidjouka, Mvilé, Bikoka, Bikala, Bikoué II, Bikoué-Si, Minkan) comportent quatre types de structures : les ensembles de fosses, les structures de réduction du fer, les abris sous roches, et enfin un atelier de taille en plein air. Seuls les sites archéologiques de **Bissiang, Dombè et Makouré II** ont été traités parce qu'ils se situent dans l'aire de notre zone d'étude.

La fosse A de **Dombè** a livré deux types de bords : biseautés à l'extérieur (35%), et arrondis (31%) ; les lèvres sont appointées (17%), cannelées (10%), droites (7%). Les cols sont concaves (74%) et droits (20%). Lavachery et *al.* (2005a, 2005b) signalent que l'impression simple est la technique la plus dominante (31%), suivie du traçage (24% au bâtonnet et 16% au peigne). Selon Lavachery et *al.* (2010) les décors sont couvrants, et particulièrement fréquents sur les cols (67%). Les objets en pierre sont essentiellement des fragments de meules et de percuteurs. Les éclats sont quant à eux très rares.

Dans le corpus céramique de **Bissiang**, la technique de décoration prédominante est l'impression (59%), suivie du traçage (35%), enfin les décors appliqués (6%). Les décors sont couvrants mais se concentrent sur les cols (72% de cols sont décorés) ; les fonds sont lisses (Gouem Gouem, 2005). Lavachery et *al.* (2010) notent cinq types de bords : arrondis (32%), droits (24%), cannelés (19%), biseauté externes (14%) appointés (14%). La différence d'âge entre la fosse A (2550 ± 60 BP [Beta 182546]) et B (2770± 70 BP [Beta 182547]) de Bissiang

amène Lavachery *al.* (2005c) à émettre deux hypothèses : soit deux occupations ont eu lieu, soit une imprécision due au processus de datation.

Le site de **Makouré II** est composé de restes de fourneau qui auraient été détruits après l'opération de fonte du fer (Gouem Gouem, 2005). Il atteste d'une connaissance ancienne de la métallurgie du fer dans la zone côtière. Bien qu'une structure intacte n'ait pas été trouvée, Lavachery et *al.* (2010) situent son activité entre 395 BC-100 BC.

Meister (2008) évoque des recherches menées par l'université de Tübingen dans les environs de Kribi. Des sondages sont effectués à l'église catholique de Kribi et livrent une céramique richement décorée. Sur le site de Bwambé Beach, une coupe est sondée et fournit une poterie caractérisée par des bases plates et décorée au peigne avec des éléments décoratifs en zigzag. En ce qui concerne le site de Bwambé Sommet, il soulève le problème de fonctionnalité des structures creusées. La poterie possède des bases convexes et plates, décorée par des impressions et des incisions. Des molettes sont récoltées dans la F1 et F3.

Eggert et *al.* (2006) dans un travail interdisciplinaire, fouillent deux fosses du site de Bwambé et caractérisent la céramique comme étant plus ou moins globulaire, avec des bords courts et pour la plupart cannelés. Les bases sont aussi bien plates que convexes. Les techniques principales de décoration sont l'impression et l'incision. Les éléments décoratifs sont généralement des bandes de lignes horizontales avec tant des motifs en arêtes que des zigzags. Les dates radiocarbones s'échelonnent de 2380-2200 BP. Les analyses archéobotaniques ont montré que les populations de Bwambé utilisaient le millet (*Pennisetum glaucum)*. Eggert et *al.* (2006) suggèrent que la présence du millet à Bwambé dans les derniers siècles BC serait le résultat de contacts entre les populations des savanes d'Afrique de l'Ouest et celles d'Afrique centrale.

Oslisly et *al.* (2007) effectuent des prospections préliminaires sur l'aire devant abriter la centrale thermique de Kribi. Quatre zones possédant des traces d'occupations humaines anciennes caractérisées par onze fosses et un outil de pierre taillée sur quartz laiteux ont été mises en évidence.

Dans le cadre d'une opération d'archéologie préventive effectuée sur l'aire de la centrale à gaz de Kribi, Oslisly et *al.* (2010) ont mis en évidence 45 structures archéologiques réparties

en 37 fosses, 7 niveaux archéologiques et une forge. La céramique est le matériel prépondérant et comprend cinq traditions céramiques : Malongo, Bwambé, Campo, Eboundja et Kribi.

Oslisly et *al.* (2010) proposent une séquence chrono-culturelle comportant un Age de la Pierre Récent daté de 10.000 BP, caractérisé par une combinaison de pièces macrolithiques (nucléus et galets) et microlithiques (éclats). Ils précisent que cette phase est déjà mise en évidence dans la région de Campo (Ateba 2003).

La phase de transition Age de la pierre au métal (2600-2200 BP) comprendrait deux traditions céramiques (Malongo et Bwambé). Celle de Malongo se rapprocherait de la tradition dite « obobogo » mise en évidence dans les environs de Yaoundé (de Maret, 1980, 1985 ; Claes, 1985), et au Gabon sous l'appellation de la tradition Epona/Okala (Oslisly, 1992 ; Assoko-Ndong, 2000 ; Clist, 2005). Sur les bords des récipients, les traits prépondérants de la tradition Malongo sont la cannelure, la convexité, l'effilement et l'épaississement externe. La tradition de Malongo est caractérisée par une forte présence de l'impression au peigne alors que celle de Bwambé ne possède pas d'ornementation.

L'Age du Fer Ancien (1800-1000 BP), est caractérisé par deux traditions céramiques (Campo et Eboundja). Le groupe de Campo se singularise par une combinaison décorative (impression/traçage, traçage/incision) alors que celui d'Eboundja comprend la prééminence de l'impression avec comme outil décoratif la roulette utilisée soit individuellement, soit en association avec le peigne ou le poinçon.

L'Age du Fer récent (900-200 BP) dévoile uniquement la tradition céramique du groupe de Kribi, qui est décorée majoritairement au moyen de la technique du traçage au peigne et au peigne gouge.

Une période précoloniale (A partir du XIX^{ème} siècle) se caractérise par des vestiges en verre (nombreuses bouteilles) dont certaines inscriptions attestent d'une relation entre les allemands et les populations locales.

Dans le cadre de la gestion du patrimoine archéologique le long du tracé du pipeline Tchad-Cameroun, Gouem Gouem (2011) a produit une thèse de doctorat sur les premières

communautés du littoral méridional du Cameroun. Il évoque les trois périodes chrono-culturelles suivantes :

- une transition Age de la Pierre/Age du Fer (1100 BC-800 BC) dans laquelle il signale la tradition de Bissiang. Elle est caractérisée par des céramiques « de forme oblongue à fond plat, à col moyennement incurvé et munie d'un bord souvent plat épaissi et/ou cannelé », avec une présence des moyens de préhension, des vases de suspension sans col et des décors couvrants. La phase Age de la pierre/ Age du Fer correspond à « l'apparition des fosses, de la céramique, du palmier à huile, et le recul de l'outillage lithique ».
- le Premier Age du Fer (Age du fer I) qui se situe entre 400 BC et 100 BC-AD 50, laisse apparaître le groupe de Mpoengu qui produit une poterie « très caractéristique : la panse est bombée, le col très incurvé semble faire office d'élément de préhension, le bord et le fond fréquemment convexes. D'une dureté remarquable, cette poterie est très rarement décorée (moins de 10%) ». Cette période est caractérisée par la maîtrise de la métallurgie et une aridité du climat corroborée par la présence du *Pennisetum glaucum* dans une fosse sur le site archéologique de Bwambé. Gouem Gouem (2011), étend l'aire géographique du groupe de Mpoengu jusqu'à la région de Yaoundé vers 390 BC-40 BC (site de Zoatoupsi).
- le Second Age du Fer (AD 50-AD 1000) est représenté par la tradition de Bidjouka qui se déploie dans un contexte environnemental humide, avec des populations maîtrisant la production du fer qui est « fréquemment utilisé dans les rites funéraires ». De manière synthétique, cette phase chronologique « se caractérise principalement par l'apparition de la poterie carénée souvent associée au décor au peigne-gouge, l'introduction de la roulette tressée, la pratique des échanges sur de longues distances, une hiérarchisation sociale, la généralisation de la fabrication du fer, un abandon progressif de la pratique des fosses, la présence de niveaux d'habitats et de tombes renfermant d'importantes quantités d'objets en fer, et peut être par l'émergence d'agglomérations ». Gouem Gouem (2011) estime que la tradition de Bidjouka a une origine exogène à la région de Kribi (selon lui de la République démocratique du Congo, République Centrafricaine ou Gabon).

DEUXIÈME PARTIE :

MÉTHODOLOGIE DE PROSPECTION ET D'ANALYSE DES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES,

ET

PRÉSENTATION DES SITES IDENTIFIES DE KRIBI A CAMPO

CHAPITRE III : PROSPECTION ET FOUILLE DES STRUCTURES ARCHÉOLOGIQUES

Le travail effectué dans le cadre de cette thèse résulte majoritairement des fouilles de sauvetage le long de l'axe routier Lolodorf-Kribi-Campo. Bien que les méthodes de prospections utilisées aient intégré la procédure classique en archéologie (prospections à pied avec repérage visuel des vestiges), on a aussi profité des ouvertures effectuées pendant les travaux de terrassement (talus de routes, zones d'emprunt latéritique, …). Le fait d'analyser le paysage et de cibler par exemple les sommets de colline a permis de multiplier les découvertes.

Les fouilles de structures archéologiques ont varié selon le type ; l'excavation des fosses s'est inspirée des méthodologies déjà utilisées par d'autres chercheurs (de Maret, 1978, 1982, 1985 ; Atangana, 1988 ; Wotzka, 1995 ; Mbida-Mindzié, 1996 ; Clist, 2005). Le traitement des niveaux archéologiques a suivi les procédures habituelles (carroyage, systèmes d'axes des coordonnées, unité de fouille, relevés,…).

1. PRATIQUE DE LA PROSPECTION DANS LA REGION DE KRIBI-CAMPO

1.1. LES METHODES DE PROSPECTION UTILISEES DANS LA REGION DE KRIBI-CAMPO

Les méthodes de prospection sont nombreuses, allant du repérage visuel au sol d'éventuels vestiges, aux méthodes géophysiques (mesure de la résistivité électrique des matériaux enfouis, prospection magnétique,…), spatiales et aériennes. La majorité de ces méthodes traditionnelles révèlent leurs limites, et apparaissent inadaptées au contexte tropical (forêt) ; c'est ce qui explique l'utilisation des méthodes de prospection privilégiant tous les espaces ouverts (anthropiques, mécaniques), et l'emploi de la botanique pour la recherche d'anciens lieux d'occupation humaine entre Kribi et Campo.

1.1.1. Les talus de routes et les zones d'emprunt

Parmi ces méthodes, la plus fréquemment utilisée a été celle de la prospection sur les talus de routes et les zones d'emprunt. Elle consiste à réaliser une exploitation des ouvertures de terrain comme l'expliquent Oslisly et *al.,* (2000) "*En zone forestière, il faut mettre à profit les ouvertures pratiquées dans la couverture végétale qu'elles soient naturelles (chablis, berges de rivières, falaises...) ou artificielles (grands travaux, routes, pistes chemin de fer, oléoducs...).*" L'horizon latéritique revêt ici toute son importance, dans la mesure où on y trouve la cuirasse riche en fer au-dessus de laquelle un horizon argilo-sableux contenant parfois des structures creusées (Cf. Fig.7) et des outils taillés.

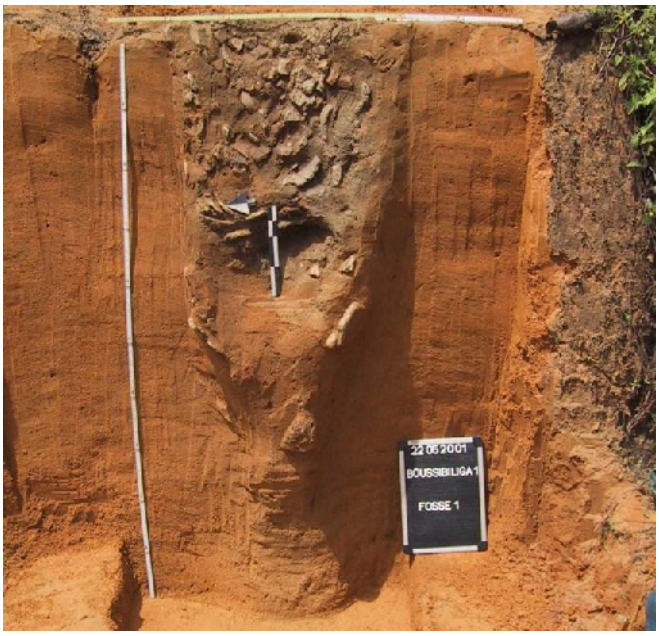


***Figure 7* :**
Talus de route contenant une fosse

1.1.2. Les sommets de colline

Une seconde méthode de prospection est celle qui cible les sommets de colline ; les anciens occupants de la zone comme les habitants d'aujourd'hui, semblent avoir privilégié ces lieux situés en hauteurs parce qu'ils sont salubres, ventilés et stratégiques. Cela correspond aussi aux observations d'Oslisly et *al.* (*Ibidem*) : "*Notre expérience de terrain nous a permis de constater une forte préférence dans les choix des hommes pour l'emplacement de leur village, à savoir : une position en hauteur, le sommet de colline, que ce soit en forêt ou en savane*."

Concernant ces deux premières méthodes, Oslisly et *al.* (*Idem*) pensent qu'on devrait en faire une utilisation croisée : «*... ainsi, il suffira de prospecter les décapages, les talus et des pistes forestières ; mais en portant une attention plus particulière quand ces dernières recoupent un sommet de colline où se développent des lignes de crêtes*».

1.1.3. La lecture des « landscape » (paysages)

La troisième méthode de prospection fait appel à des connaissances botaniques car certaines espèces végétales sont les témoins d'une occupation humaine ancienne d'un espace. Sur l'axe routier Kribi-Campo et dans beaucoup d'autres régions, ces espèces sont représentées par *Lophira alata, Elaeis guineensis, Anthocleïsta schweinfurthii*. Cette démarche est explicitée par Oslisly et *al.* (*Idem*) : « *... en Afrique centrale, nous sommes arrivés au constat suivant : l'homme, que ce soit en savane ou en forêt, favorise le peuplement direct ou indirect d'espèces végétales bien spécifiques. Très souvent, les concentrations de palmiers (Elaeis guineensis), ou les peuplements de manguiers (Mangifera indica) sont les témoins vivants de villages du dernier millénaire de notre ère.* ». Concernant la zone de Kribi-Campo, les prospections nous ont permis de mettre en évidence les espèces végétales comme *Sacoglottis gabonensis, Lophira alata* (Cf. Fig. 8), *Elaeis guineensis, Anthocleista schweinfurthii* (Cf. Fig. 9). Ces formations sont dans la majorité des cas, indicatrices d'anciens habitats. White pense que sur les sommets de colline, si des espèces telles que *Mangifera indica* et *Elaeis guineensis* sont présentes, il est probable qu'on soit en présence d'un site d'habitat ou aux alentours (30 à 50 m au plus) (White et Oslisly, 1998).

***Figure 8*: Jeunes Lophira Alata colonisant un bord de route**

***Figure 9*: Anthocleista schweinfurthii colonisant les zones de décapage**

1.2. PRATIQUE DE LA FOUILLE ENTRE KRIBI ET CAMPO

Sur l'axe Kribi-Campo, la majorité des sites a été mis au jour par les travaux de terrassement de la route. Certaines fosses, bien que perturbées par les bulldozers, sont en négatif (marquées par une auréole circulaire plus ou moins sombre); d'autres sont repérables par les tessons en surface. Le comblement des fosses semble s'être effectué de façon anthropique, ce qui est attesté par la présence d'ordures ménagères (cendres), d'objets en fer et de tessons de poterie.

Le sol meuble, facile à décaper est la conséquence de la forte pluviosité de la région de Kribi-Campo. Malheureusement, le climat équatorial de mousson (Suchel, 1987) qui y règne, ajouté à l'acidité et au taux d'humidité élevé, ne permet pas la préservation de toutes les traces du passé. A propos de Kribi, Suchel (1987 : 945) note que : « *Le nombre de mois très humides (...) s'élève à 8. Mais surtout, aucun n'est sec* ». La pluviométrie et l'acidité ne nous ont pas permis de déceler dans les fosses ou carrés de fouille, ni d'os de poisson ou d'autres d'animaux ni même de coquillages, alors que la distance par rapport à la mer est en moyenne de 150 m.

1.2.1. Stratégie de fouille des fosses

Les sites étant embroussaillés, le nettoyage de la structure est la première étape. Cette phase fait place au ramassage de surface, puis à la photographie de la fosse (Cf. Fig. 10). La structure est placée dans un carroyage de manière à avoir des coordonnées en abscisse et en ordonnée. La fosse est divisée en deux parties égales, orientée d'après les points cardinaux (selon un axe sud-nord ou est-ouest).

<u>Figure 10</u> : Vue supérieure d'une fosse avant la fouille (photo C. Meister)

Il est nécessaire de laisser un espace aux deux extrémités de la structure pour permettre de suivre la stratigraphie artificielle. La fouille de la première moitié est effectuée à l'aide de petits outils tels que des truelles, des spatules, ou des pinces. Nous avons fouillé en stratigraphie artificielle par tranche de 10, 20 et de 30 cm en fonction du temps disponible. Une photographie a été prise et un plan à l'échelle 1/10ème ou 1/20ème était dressé à chaque niveau artificiel.

Les vestiges ainsi recueillis sont mis dans des sacs en plastique immatriculés (code du site, date de la fouille, le numéro de la fosse ou du carré, la profondeur des vestiges et le type de vestige : lithique, poterie...). Les charbons de bois sont prélevés par niveau artificiel et conservés dans des sacs en plastique distincts, de même que les échantillons de terre contenus dans les vases pour des futures analyses archéobotaniques.

Les fosses sont fouillées jusqu'au sol stérile. Après la fouille de la première moitié (profil 1), on relève son profil 2 (Cf. Fig. 11). Le décapage de la seconde moitié est effectué en stratigraphie artificielle comme pour la première pour obtenir finalement la morphologie de la fosse.

***Figure 11*: Profil d'une fosse (photo C. Meister)**

La fouille des fosses sur les talus de l'axe routier Kribi-Campo a nécessité une stratégie particulière, parce qu'il ne restait qu'une partie de la structure, l'autre ayant été détruite par les engins de terrassement. La partie restante a toujours été fouillée telle quelle, avec l'avantage que l'axe routier Kribi-Campo est orienté selon un axe nord-sud.

1.2.2. Stratégie de fouille d'un niveau archéologique

Le décapage du site s'effectue selon une stratigraphie artificielle de 10 ou 15 cm ; les vestiges sont enregistrés par niveau stratigraphique concomitamment à la fouille (dessin du plan à l'échelle 1/10ème). La photo numérique a été utilisée car elle a l'avantage de pouvoir être stockée sur un support léger et traitée directement sur ordinateur au moyen d'un logiciel de retouche d'image.

***Figure 12* : Carrés de fouille du niveau archéologique de Bwambé Beach (photo R. Oslisly)**

Sur l’aire de fouille, nous avons aussi enregistré et déposé les vestiges dans des sachets en plastiques sur lesquels sont indiquées les références au marqueur indélébile (date de la fouille, nom du site, niveau dans lequel il a été mis au jour).

CHAPITRE IV : ANALYSE DE LA CERAMIQUE

La question de l'adoption par les archéologues d'Afrique centrale d'une méthode même d'étude de la céramique se pose depuis longtemps. Chacun y va « de sa petite touche » ou de « son école de formation ». Nous avons décelé trois écoles pour l'étude de la poterie archéologique, 'l'école française', 'l'école belge' et 'l'école allemande' tout en notant que les deux dernières sont proches.

Bien que l'objectif commun soit la reconstruction des sociétés du passé, les méthodologies d'études varient selon les auteurs. Les chercheurs « français » (Atangana, 1988 ; Marliac, 1991 ; Langlois, 1995) ne font guère référence à une analyse technologique, contrairement aux travaux « allemands» et « belges », se limitant majoritairement à une analyse morphologique et décorative. Leur segmentation du profil des récipients intègre la lèvre qui n'existe presque pas chez les « belges » et « allemands » (Claes, 1985 ; Wotzka, 1995 ; Mbida-mindzié, 1996 ; Assoko Ndong, 2001 ; Clist, 2006 ; Gouem Gouem, 2011) à l'exception de de Maret (1978). L'intégration des aspects technologiques (épaisseurs, traitement de surface, façonnage, couleur, étude des argiles…) en plus des caractères morpho-décoratifs, apparaît important tant pour les comparaisons que pour les interprétations.

Nous avons adopté la méthodologie « belge » (que nous avons très légèrement modifiée mais davantage adaptée à notre matériel) pour plusieurs raisons :

* son caractère exhaustif (analyse technologique, morphologique, décorative),

* la proximité géographique de la majorité des chercheurs ayant travaillé avant nous (de Maret, 1978 ; Claes, 1985 ; Mbida-mindzié, 1996 ; Assoko Ndong, 2001 ; Clist, 2005 ; Gouem Gouem, 2011).

* plaidant pour une harmonisation des méthodes, vouloir créer notre propre méthodologie aurait été contre-productif ;

1. ÉCHANTILLON ET CRITÈRES DE SÉLECTION

L'abondance de vestiges récoltés (plus de 500 kg) nous a obligés – au risque d'avoir une masse d'informations ingérables – à effectuer au sein du corpus des choix en fonction des objectifs de notre recherche.

Sur les plans morpho-technologiques et décoratifs, le choix des attributs à étudier systématiquement sera celui qui nous aidera à caractériser les différentes traditions céramiques dans l'espace et le temps. Il s'agit des bases, cols, bords, des aménagements particuliers (éléments de préhension), de la localisation des ensembles décoratifs, de leur combinaison, mise en place, des techniques et outils de décoration.

L'énumération des attributs sélectionnés se révèle pertinent et nous pensons comme Marois (1984 :54) que : « *les caractères les plus communément utilisés parce qu'ils sont quantifiables, observables et particulièrement révélateurs de changements chronologiques et spatiaux sont la forme des tessons bords, les techniques de décoration et l'agencement des éléments décoratifs* ... ». Pour ce qui est des bases, elles ont été considérées parce qu'elles peuvent être un élément servant à caractériser l'ancienneté d'une céramique dans la région: « *…the term early ceramics […] refers to a pottery which in general is more or less flat-based* » (Eggert, 2002 :513).

Un choix a ensuite été fait sur la totalité des fragments et tessons recueillis dans les fosses et les niveaux archéologiques. Après la sélection, ont été étudiés de manière systématique :

- tous les profils complets,

- tous les tessons de bords,

- tous les tessons de base,

- tous les tessons décorés quelle que soit leur superficie.

L'utilisation d'une triple analyse visait à mettre en évidence les formes, les éléments décoratifs et les techniques utilisées dans la fabrication de la céramique par les populations de Kribi-Campo. Nous pourrons, au terme des analyses, mettre en évidence les traditions céramiques de la région de Kribi-Campo et les placer dans le temps grâce aux datations. Une comparaison sera effectuée avec certaines traditions céramiques du sud-Cameroun et du Gabon.

2. ANALYSE TECHNOLOGIQUE

Nous avons procédé au pesage, au comptage, à la mesure des épaisseurs et à l'examen de l'état de conservation, du mode de façonnage et du traitement de surface.

Le matériel archéologique que nous étudierons a été marqué de la façon suivante :

1) Code du site et année de fouille

2) Carré ou fosse fouillé

3) Stratigraphie artificielle

4) Le numéro du vestige

Exemple :

KBH 00 (code du site de Kribi Hôtel et année)

A_1 (nom du carré fouillé)

0-15 cm (niveau stratigraphique artificiel)

1 (le numéro du vestige retrouvé sur le site)

2.1. LE PESAGE

Le pesage permet d'obtenir les poids simples et les pourcentages en poids (pourcentage en poids simple et pourcentage en poids cumulé). Nous avons fait appel à nos données à Barra (2002) pour réaliser une présentation statistique. La fréquence relative qui est le rapport de l'effectif d'une valeur de caractère à l'effectif total (s'exprime en %) :

$$fi = \frac{ni}{N} \times 100$$

fi : fréquence relative ; *ni* : effectif d'une valeur du caractère ; *N* : effectif total.

Le classement du matériel était effectué selon la morphologie (indéterminée, bords, panses, fonds), et le poids des différentes parties du corpus a été déterminé. Toute la poterie étudiée a été pesée à l'aide d'une balance électronique.

2.2. LES EPAISSEURS

La mesure des épaisseurs a pour but d'effectuer un tri par classes millimétriques et a été faite à l'aide d'un pied à coulisse (Séronie-Vivien, 1975). L'épaisseur de chaque tesson de céramique des différents éléments du profil a été mesurée en vue de déterminer la moyenne du corpus de chaque site. Ces mesures permettront d'établir des histogrammes dont le but sera de fournir

les classes millimétriques et les courbes de fréquence grâce auxquelles nous observerons la distribution des épaisseurs.

Le calcul des moyennes (épaisseurs) qu'on utilisera si possible comme élément de comparaison entre divers groupes céramiques se calculera en faisant le rapport de la somme des fonctions au nombre des valeurs :

$$m = \frac{\sum_{i=1}^{n} f(xi)}{N}$$

xi = valeur caractère ; *f (xi)* : fonction de la valeur du caractère ; *n* : nombre des valeurs.

Les séries statistiques seront représentées sous forme de graphiques. Dans le cas d'une série à variable continue, la représentation sous forme d'histogrammes a été réalisée.

2.3. L'ETAT DE CONSERVATION

La céramique collectée montre une altération variable des surfaces. Afin de mesurer l'ampleur de la dégradation, nous avons réuni le corpus céramique des sites en trois groupes en nous inspirant du travail de Claes (1985): le premier regroupe les tessons et fragments non altérés; le second, présente une altération partielle des tessons (les particules minérales sont décelables par endroit au toucher et le décor peut être reconnaissable), et le troisième concerne les tessons fortement altérés (les indices de traitement de surface ne sont pas identifiables et le décor ne peut être identifié). Le pourcentage du degré d'altération a été calculé selon la formule :

$$fi = \frac{ni}{N} \times 100$$

fi : fréquence relative ; *ni* : effectif d'une valeur du caractère ; *N* : effectif total ;

Le résultat final a été représenté sous la forme d'un diagramme circulaire.

2.4. LA CARACTERISATION DE LA PATE

Les différentes données de la caractérisation de la pâte sont : sa nature, le dégraissant (nature et taille), les couleurs. Cette étude s'est fait à la loupe binoculaire.

Les couleurs et la nature de la pâte

La pâte est un mélange d'éléments plastiques généralement hydrophiles, argileux, qui subit – à une certaine température – une modification de structure lui faisant perdre ses qualités hygroscopiques (Séronie-Vivien, 1975). Les pâtes présentes sont ferrugineuses, ce qui se marquerait par la présence de poteries rouges ou brunes après la cuisson. La présence de tessons gris est sans doute un indicateur d'une carbonisation due à un usage culinaire ou à une cuisson réductrice ou à une utilisation des argiles des bas-fonds (riche en matière organique). La détermination des couleurs se fait à l'aide du code de couleurs *Cailleux* (1954) en précisant la teinte dominante sur les surfaces internes et externes des tessons qui ne sont, le plus souvent, pas homogènes; l'on note la prédominance d'une couleur ou alors une superposition de plusieurs teintes. Les grands groupes de couleurs dans notre corpus céramique seront représentés par un diagramme circulaire défini par un cercle divisé en secteurs angulaires.

Le dégraissant

Le dégraissant est un ensemble d'éléments anhydres ou aqueux ajouté à la masse argileuse plastique pour diminuer sa plasticité et augmenter sa cohérence. Nous ne nous alignons pas derrière la terminologie qui veut que le terme dégraissant renverrait plus à un ajout volontaire qu'à une présence naturelle. Nous utiliserons le terme de dégraissant pour désigner toutes les inclusions minérales sans préjuger de leur nature ou leur origine, et « *lorsque la distinction est possible, on peut alors (...) parler de dégraissant naturel ou de dégraissant ajouté* » (Echallier, 1984). L'examen à l'œil nu et à la loupe binoculaire de la céramique montre qu'elle est fabriquée à base d'un dégraissant assez grossier constitué de sable, de débris de quartz, de mica, feldspath, de petits fragments de céramique, de miettes de charbons, et de gravillons dont la taille moyenne est relevée sur chaque tesson.

Le quartz apparaît comme le principal élément non plastique des argiles, suivi secondairement des micas et des feldspaths. Nous avons jugé utile de caractériser la forme des inclusions minérales en nous servant de la grille publiée par Orton et *al.* (1993) (Cf. Fig. 13).

Echelle des arrondis de Powers

Classe	1	2	3	4	5	6
	Très anguleaire	Anguleaire	Sub-anguleaire	Sub-arrondi	Arrondi	Très arrondi
Arrondi important						
Arrondi faible						

<u>Figure</u> 13: Échelle morphoscopique des quartzs, selon Orton, Tyers et Vince, 1993

La densité et le pourcentage des éléments non plastiques sont calculés visuellement à la loupe binoculaire, selon une échelle de référence (Orton et *al.*, 1993) (Cf. Fig. 14); le pourcentage varie de 5 à 30 % et la taille des inclusions minérales oscille entre 0,5 et 3,0.

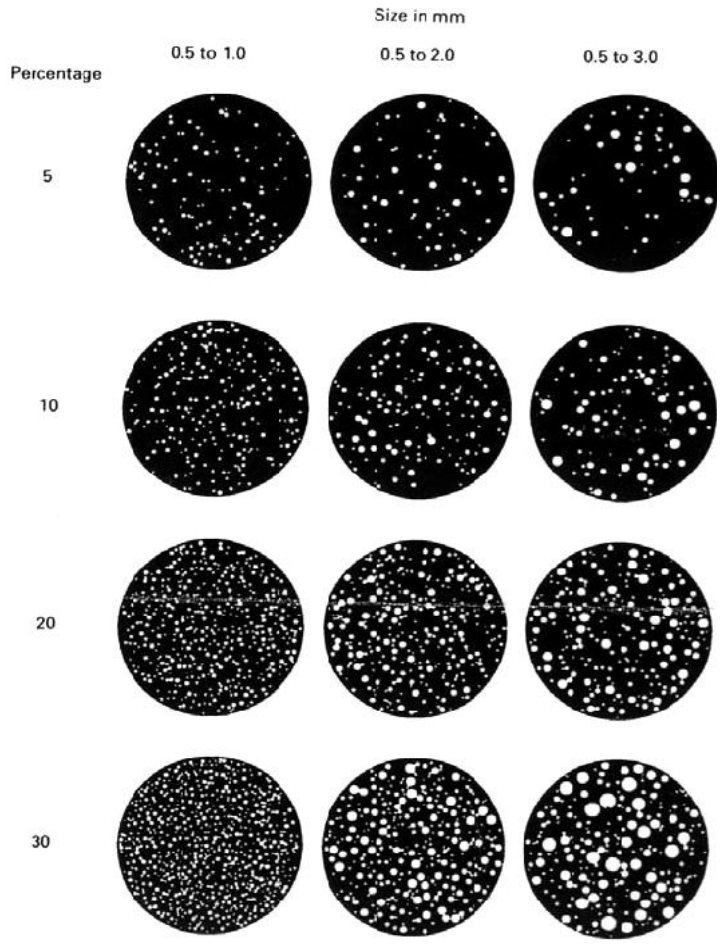


Figure 14 : Mesure de la taille et du pourcentage des éléments non plastiques selon Orton, Tyers et Vince, 1993.

2.5. LES INDICES D'EBAUCHAGE

L'ébauchage est « *la transformation d'une masse argileuse pour constituer un volume creux dont la forme ne correspond pas encore à celle des récipients finis* » (Gosselain, 2002). Elle est la première étape dans le processus de fabrication d'un récipient. Livingstone Smith (2001 :101) considère qu'on a six grandes d'ébauchage (le modelage, le colombin, le creusement et étirement, l'étirement d'un anneau, le moulage et le martelage) qui peuvent se décliner en de nombreuses variantes. Il s'est référé au travail de Gosselain (1995: 144) au Cameroun méridional qui a été très exhaustif en évoquant quatorze techniques d'ébauchage pour la poterie ethnographique. Dans notre région d'étude, il n'y a cependant plus de potières en vue d'une comparaison avec la poterie archéologique.

La variation des épaisseurs des éléments du profil (fond, panse, épaule, base) peut être révélatrice de la technique de façonnage, en l'occurrence l'emploi des colombins (Livingstone Smith, 2001 :118-119). L'usage des colombins occasionne souvent aussi une orientation en

biseau des fractures (Balfet, Fauvet-Berthelot et Monzon, 1989 ; Livingstone Smith, 2001). De même, les sillons peuvent avoir subsisté sur la paroi interne si la jonction des colombins a été mal assurée (Balfet et *al.* 1989). Néanmoins, différentes techniques de façonnage peuvent être combinées pour la réalisation d'un même récipient. La reconnaissance d'un indice unique ne peut garantir l'identification de la technique d'ébauchage.

Ce qui précède a été établi à partir de la poterie ethnographique. La tâche est plus délicate pour les poteries archéologiques, qui en règle générale, sont fragmentées et il n'est souvent même pas possible de reconstituer un profil complet.

Quand cela a été possible, nous avons d'abord recherché les indices de façonnage sur les éléments du profil et surtout l'endroit où se font leurs jonctions. Le pincement de colombins est attesté dans les traditions de Malongo et Bwambé par les empreintes de doigts observées sur la partie interne de certains récipients (col), comme le suggère Livingstone Smith (2001 :130) pour ce type d'ébauchage. Les techniques d'ébauchage pouvant varier en fonction de la partie du profil qui est réalisée, l'observation de la jonction imparfaite col/bord des fragments dans la tradition de Bwambé semble indiquer l'usage de colombins.

2.6. LE TRAITEMENT DES SURFACES

Nous reprenons ici d'Assoko-Ndong (2000 :95) qui définit le traitement des surfaces comme un procédé ayant pour « …*objectif d'appréhender le type d'aménagement qui a été apporté aux parois d'une poterie encore humide ou après la cuisson* ». De nombreux auteurs (Balfet et *al.* 1989 :73; Schiffer et *al.* 1994; Gosselain, 1995: 300) pensent que le préformage peut avoir non seulement un but fonctionnel (imperméabilité, conductivité thermique, consolidation), mais aussi décoratif. En dehors de ces buts techniques et esthétiques, Gosselain (1995 :306) suggère aussi l'existence de fonctions symboliques, car il retrouve dans bon nombre de traitements post-cuisson de la poterie, des analogies avec le traitement médicinal du corps humain.

De nombreux travaux d'expérimentations archéologiques (Séronie-Vivien, 1975 ; Camps, 1980 ; Echallier, 1984) suggèrent des méthodes de reconnaissance des traitements de surface polie qui seraient immédiatement visibles par simple observation. Echallier (1984 :29) pense que le lissage est reconnaissable par une surface terne et unie sans production d'altération en profondeur alors que le polissage est identifiable par une surface brillante et légèrement

déprimée. Balfet et *al*. (1989) identifient le grattage par des traces d'outils sur les parois des récipients.

Au cours des observations ethnographiques, toutes les données sont enregistrées depuis les motivations de l'artisan jusqu'à l'obtention du produit fini. Pour les vestiges retrouvés en fouille, la perte des données informatives est considérable (Assoko-Ndong, 2000 :96). La détermination des types de traitement de surface peut donc souvent être sujet à caution. Plusieurs facteurs peuvent avoir un impact sur les parois de la poterie : « *le degré d'usure des poteries avant l'enfouissement, les échanges chimiques au sein de la fosse, les imprégnations (la dilatation de la céramique), la durée d'enfouissement* » (Skibo, 1992). Le caractère problématique de la détermination des traitements de surfaces est aussi accentué par le fait que les potières/potiers ont généralement le choix entre plusieurs procédés dont les résultats sont équivalents. En ce qui nous concerne, nous avons reconnu comme techniques de traitement des surfaces, le grattage et le lissage.

3. ANALYSE MORPHOLOGIQUE

3.1. GENERALITES

La description morphologique des poteries s'appuie sur un certain nombre de conventions. Bien qu'ayant utilisé les grands classiques (Séronie-Vivien, 1975 ; Camps, 1980 ; Gallay et Sauvain-Dugerdil, 1981 ; Balfet et *al*. 1989 ; Rice, 1987), nous nous sommes appuyés sur les adaptations apportées au système en ce qui concerne l'Afrique centrale (de Maret, 1978, 1985; Claes, 1985 ; Oslisly, 1993; Mbida-Mindzié, 1996; Assoko-Ndong, 2000 ; Clist, 2005 ; Gouem Gouem, 2011). Nous avons évité de trop recourir dans notre travail à une codification qui le rendrait incompréhensible.

Le système descriptif que nous utilisons, bien qu'emprunté à de Maret [1978 : 379-380], a été modifié légèrement par plusieurs autres (Claes, 1985 ; Mbida-Mindzié, 1995 ; Assoko-Ndong, 2000, Gouem Gouem 2011) ; les symboles en lettres majuscules désignent les éléments du profil d'un récipient (Cf. Tab.15).

Tableau 15 : Symboles des éléments du profil d'une poterie

SYMBOLE	DÉSIGNATION
Ba	**B**ase
P	**P**anse
E	**É**paule
C	**C**ol
B	**B**ord

Ces éléments du profil sont décrits par rapport à leur forme extérieure et/ou à leur orientation et possèdent aussi des formes géométriques élémentaires (Cf. Tab. 16). Ce sont les différentes formes ci-dessous que nous avons utilisées lorsque cela s'est avéré nécessaire.

3.2. LES RECIPIENTS DE FORME FERMEE

*« Un récipient de forme fermée est un récipient sur lequel le sommet de la courbe ou diamètre maximum (**DM**) est supérieur au diamètre à l'ouverture (**DO**). C'est dans la plupart des cas, le col (pot, bouteille) qui engendre la forme fermée d'un récipient. Mais, une forme fermée peut aussi être occasionnée par la seule manifestation de l'épaulement comme sur certains types de bols et de bassines* » (Assoko-Ndong, 2000 :99).

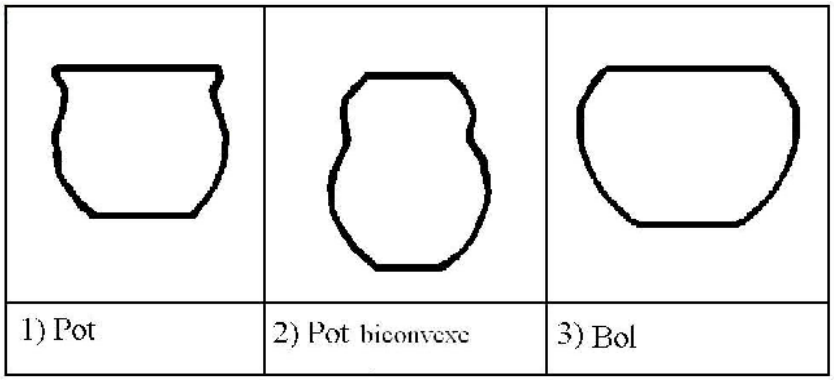


***Figure 15** : les récipients de forme fermée (Assoko-Ndong, 2000 modifié Nlend Pascal)*

3.3. LES RECIPIENTS DE FORME OUVERTE

« *Les récipients de forme ouverte sont ceux dont le diamètre à l'ouverture est supérieur ou correspond au diamètre maximum* » (Mbida-Mindzié, 1996 :55). Notre matériel a révélé que des poteries en majorité ouvertes, possèdent un diamètre à l'ouverture supérieur ou égal au diamètre maximum.

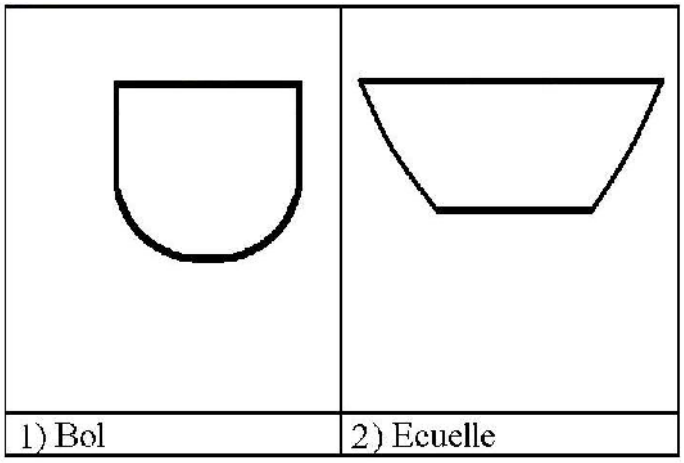


***Figure 16*: les récipients de forme ouverte (Assoko-Ndong, 2000 modifié Nlend Pascal)**

3.4. LES ELEMENTS DU PROFIL

Nous avons fait référence à Séronie-Vivien (1975) pour l'étude de la segmentation du profil, parce qu'il semble (à notre avis) avoir mieux segmenté et défini les différentes parties. Nous présentons la position de l'ensemble des points caractéristiques (Cf. Fig. 17) et nous rappelons leur définition (Cf. Tab. 16).

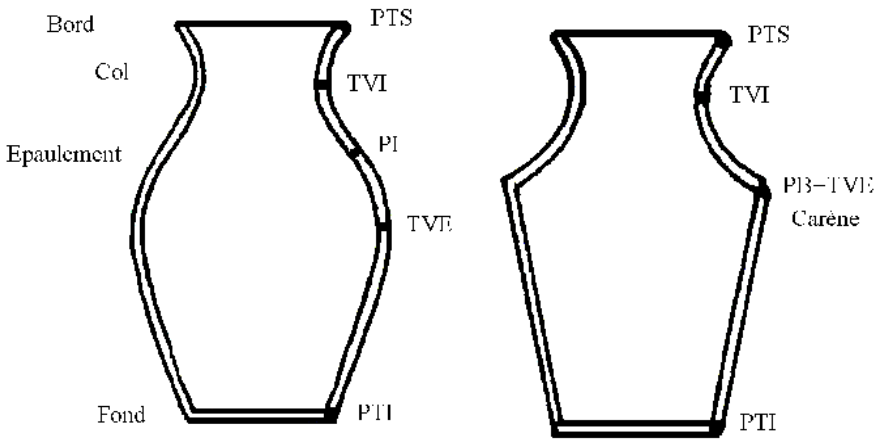


***Figure 17*: Définition des termes et des points caractéristiques d'un récipient en céramique (Séronie-Vivien, 1975)**

Tableau 16: Définition des points caractéristiques (Birkhoff, 1933).

SYMBOLES	DÉSIGNATIONS
PTI	**P**oint **T**erminal **I**nférieur
TVE	**T**angence **V**erticale Externe
PI	**P**oint d'**I**nflexion
TVI	**T**angence **V**erticale **I**nterne
PTS	**P**oint **T**erminal **S**upérieur

3.4.1. La base (Ba)

La base est la partie sur laquelle repose un récipient. Elle est habituellement de trois types : droite, convexe, et munie de deux aménagements spécifiques (un pied annulaire et une assise).

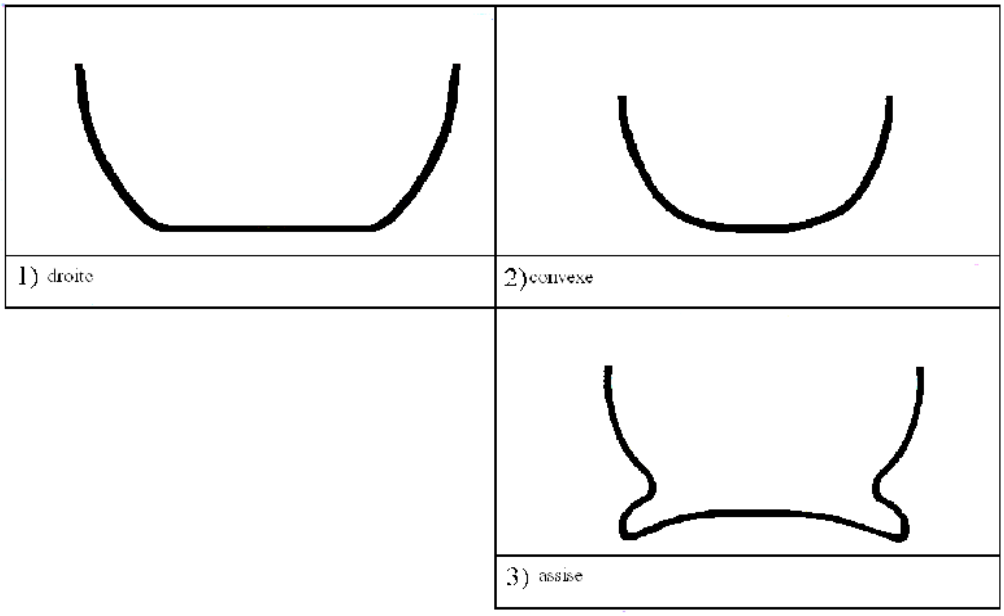


Figure 18: Typologie générale des bases

3.4.2. La panse (P)

La panse est située entre le fond et le diamètre maximum du récipient (soit entre le PTI et le TVE) ; elle peut être convexe, rectiligne divergente, rectiligne parallèle. Toutes les panses de notre corpus céramique sont essentiellement convexes divergentes.

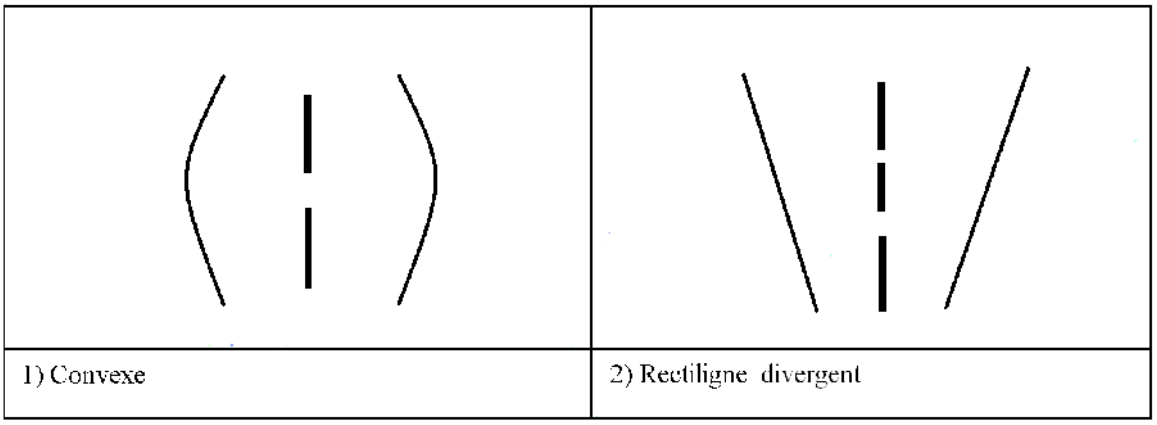


***Figure 19*: Typologie générale des panses**

3.4.3. L'épaule (E)

Bien que nous présentions la notion d'épaule, nous y avons rarement fait mention au cours de notre travail. Nous avons tout de même identifié exclusivement les épaules de forme convexe convergente alors qu'elles peuvent selon Assoko-Ndong (2000:103), présenter la variante rectiligne convergente.

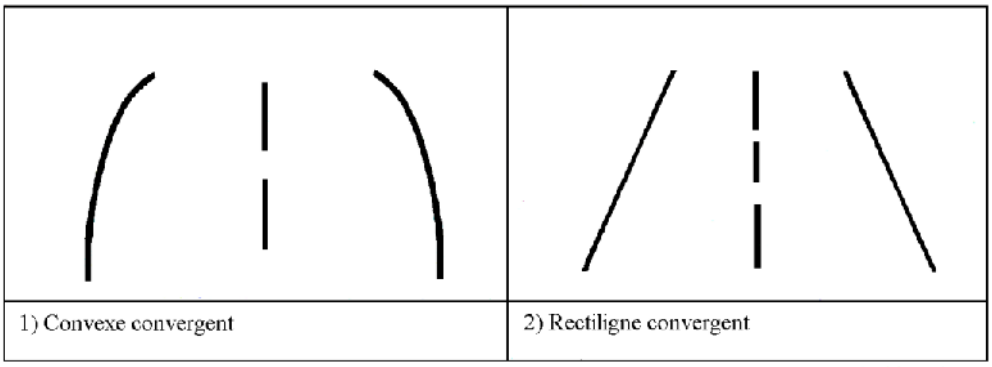


***Figure 20*: Typologie générale des épaules (Assoko-Ndong, 2000)**

3.4.4. Le col (C)

Le col est la partie du récipient qui se trouve au-dessus de l'épaule. Sa hauteur se mesure entre les points TVI (**T**angence **V**erticale **I**nterne) et PTS (**P**oint **T**erminal **S**upérieur). En faisant référence aux travaux de Mbida-Mindzié (1996 :52) et Assoko Ndong (2000 :103) qui illustrent la variabilité des cols concaves, nous nous sommes rendu compte que l'utilisation de ces variétés n'était pas très judicieuse. Ces deux auteurs ont fait des choix qui ne permettent pas d'adhérer à ces différenciations. Le matériel à notre disposition comporte les cols concaves, anguleux, convexes et rectilignes (soit divergents, parallèles ou convergents).

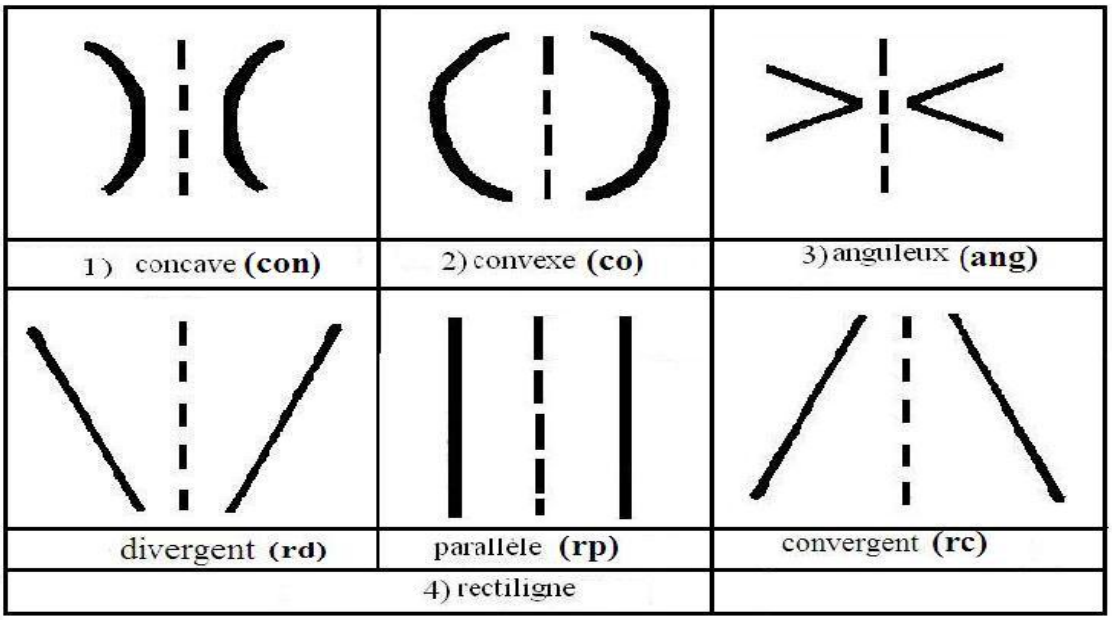


***Figure 21*: Typologie générale des cols**

3.4.5. Le bord (B)

Le bord est l'extrémité du profil correspondant au PTS (**P**oint **T**erminal **S**upérieur) et les auteurs dont les études portent sur la céramique en Afrique centrale, révèlent des formes très diversifiées. Mbida Mindzié (1996 :53) en a décrit quatorze, Assoko-Ndong (2000 :105) en a dénombré quinze, Clist (2005) en a compté six, et Gouem Gouem (2011 :87) en recense 18. Notre description a été régie par quatre critères : (**i**) la forme du bord (droit, convexe, effilé…) (**ii**) son épaississement, (**iii**) la cannelure et sa position (à l'extérieur ou à l'intérieur)**.** Nous avons recensé quinze types de bords (Cf. Fig. 22) pour lesquels nous avons créé une codification simplifiée (Cf. Tab. 17). La différence entre un bord effilé et un bord convexe se situe au niveau de l'épaisseur ; l'effilé possède des bords dont l'épaisseur est strictement inférieure à 0,6 mm alors que pour le convexe, il est supérieur ou égal à 0,6 mm.

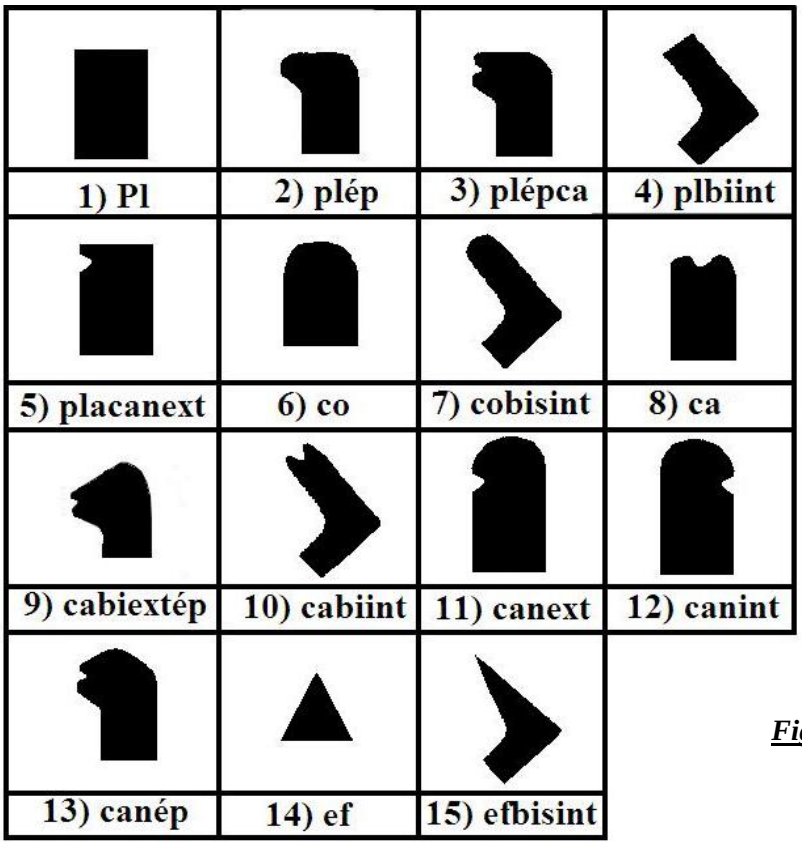


***Figure 22** : Morphologie des bords*

Tableau 17: Description des types de bords

N°	DESCRIPTION	CODE
1	Plat ou Droit	pl
2	Plat épaissi	plép
3	Plat épaissi cannelé	plépca
4	Plat et biseauté à l'intérieur	plbiint
5	Plat cannelé à l'extérieur	placanext
6	Convexe	co
7	Convexe et biseauté à l'intérieur	cobisint
8	Cannelé	ca
9	Cannelé biseauté à l'extérieur épaissi	cabiextép
10	Cannelés et biseauté à l'intérieur	cabiint
11	Cannelé à l'extérieur	canext
12	Cannelé à l'intérieur	canint
13	Cannelé épaissi	canép
14	Effilé (pointu)	ef
15	Effilé et biseauté à l'intérieur	efbesint

3.5. Groupes morphologiques des récipients

Les formes de la céramique ancienne peuvent présenter une très grande variabilité. En nous référant aux classifications de P. de Maret (1978), Claes (1985), Oslisly (1992), Mbida-Mindzié (1996), Assoko-Ndong (2000), Clist (2005), et Gouem Gouem (2011) qui ne sont pas pour autant exhaustives, nous nous sommes surtout appuyé sur le travail du cinquième auteur parce que sa présentation des groupes morphologiques nous est apparue plus claire, avec des paramètres clairement définis. Le principe descriptif tient compte de l'allure du profil et s'appuie sur les formes primaires qui en sont les plus déterminantes. Ce système repose sur un support visuel et un organigramme. Ce dernier comporte deux arborescences principales **A** et **B** se rapportant aux récipients à profils fermé et ouvert.

Pour les récipients à la forme continue (Cf. Fig. 23), il distingue : **(1)** le contour arqué et **(2)** la position haute ou médiane du diamètre maximum (ou sommet de la courbe du profil).

En ce qui concerne les récipients sinueux, Assoko-Ndong (2000 :110) distingue cinq niveaux d'articulation qui distinguent dans l'ordre (Cf. Fig. 24): **(1)** le contour arqué ou caréné ; **(2)** la silhouette simple ou biconvexe ; **(3)** la position haute, médiane ou basse du diamètre maximum, ou sommet de la courbe du profil ; **(4)** la forme concave ou rectiligne du col et **(5)** l'orientation convergente, parallèle ou divergente de l'ouverture.

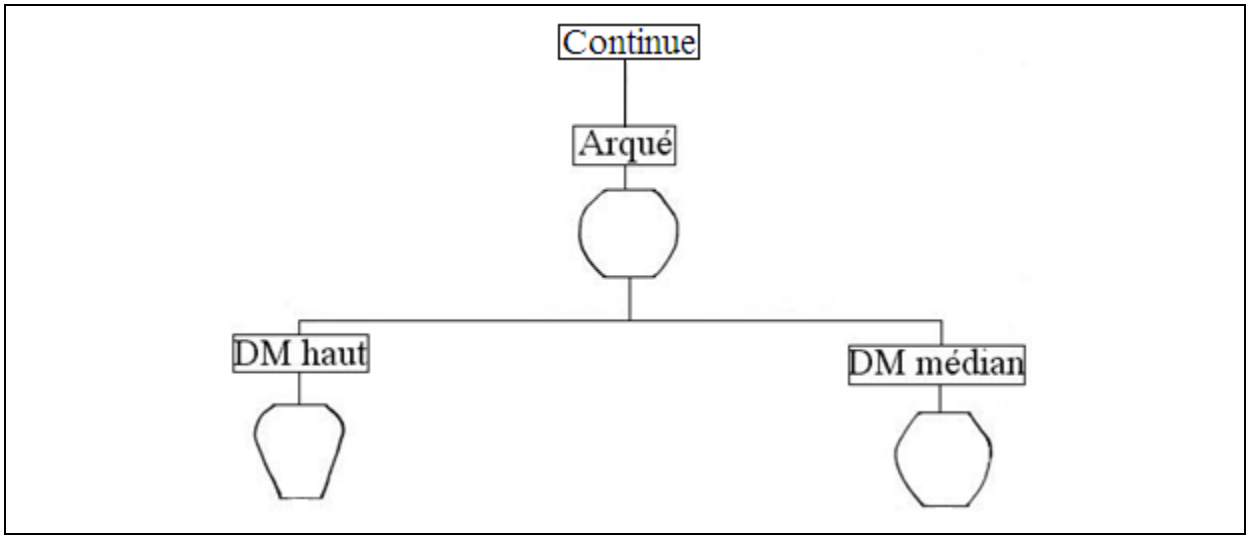


***Figure 23*: Arborescence (A1) des récipients de forme fermée, à profil lisse (Assoko-Ndong, 2000 modifié par Nlend)**

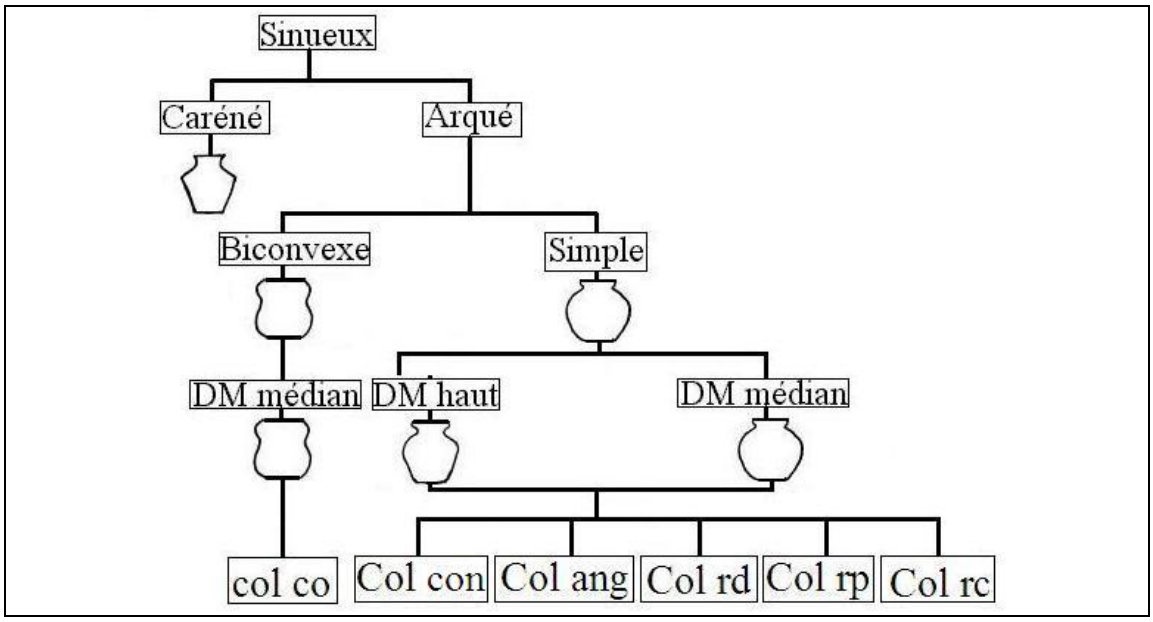


***Figure 24*: Arborescence (A2) des récipients de forme fermée, à profil sinueux (Assoko-Ndong, 2000 modifié par Nlend)**

La branche **B** (Cf. Fig. 25) a trois niveaux d'articulation qui dans l'ordre, distinguent : **(1)** le contour arqué ou rectiligne ; **(2)** l'orientation convergente, parallèle ou divergente, par rapport à l'axe vertical de symétrie, de l'embouchure ou haut du profil et **(3)** la forme géométrique élémentaire circulaire/elliptique de la section horizontale du récipient.

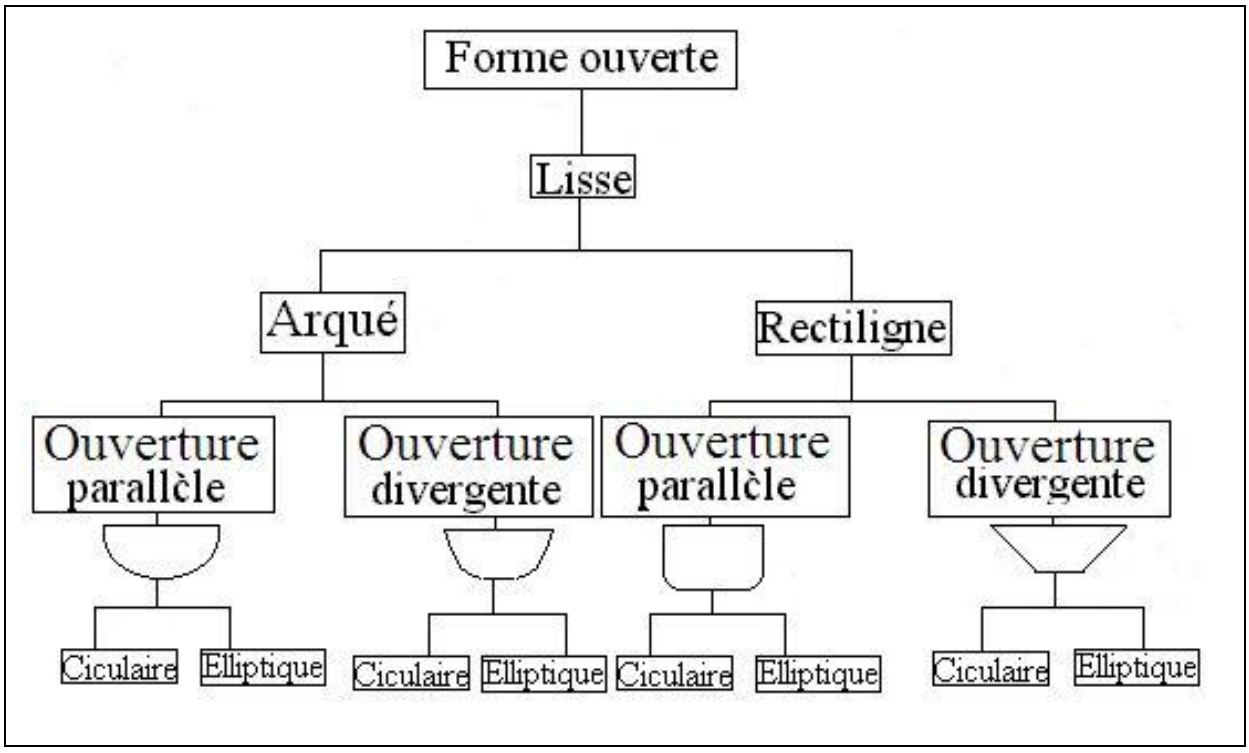
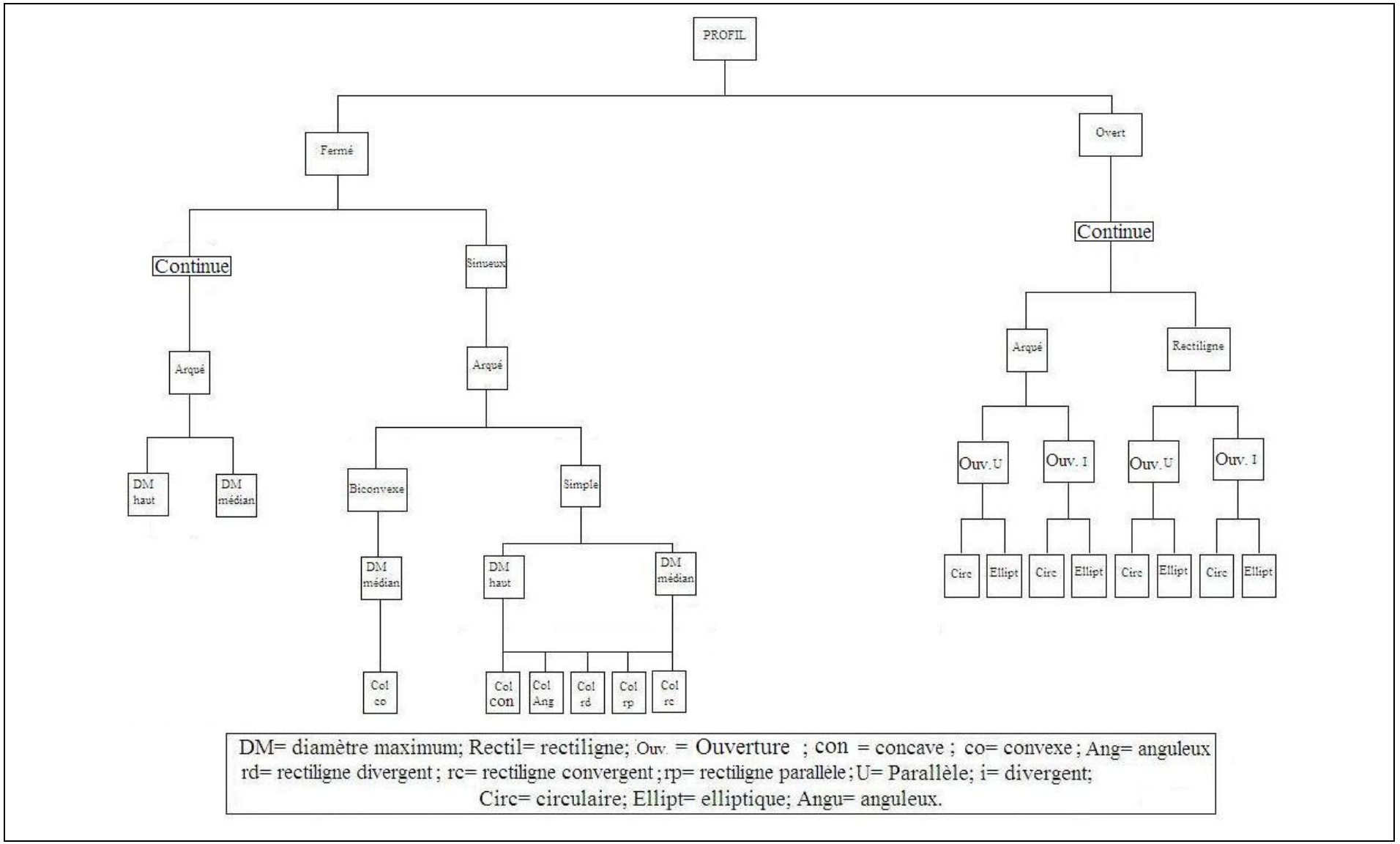


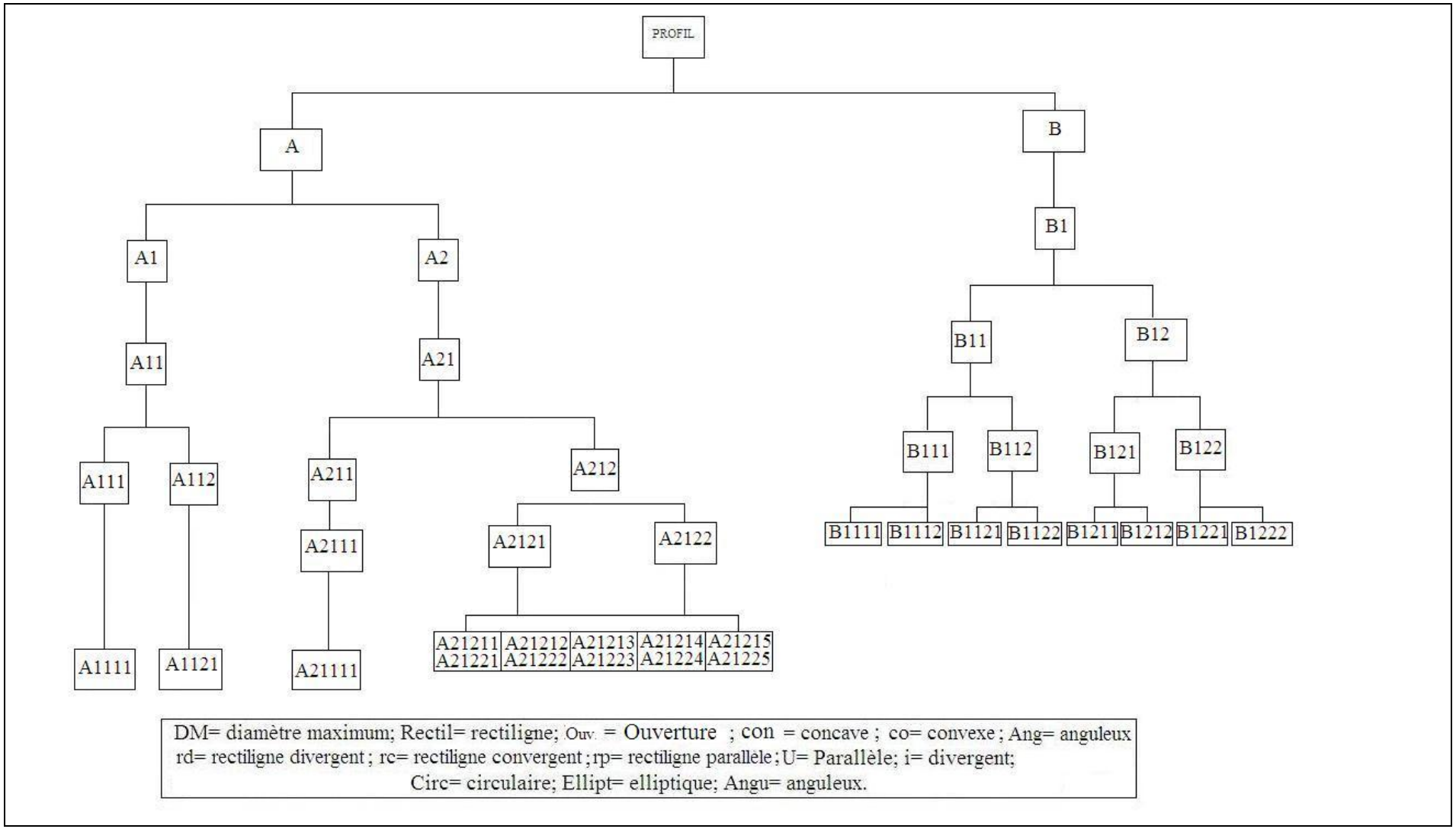
***Figure 25*: Arborescence (B) des récipients de forme ouverte à profil lisse (Assoko-Ndong, 2000).**

Deux précisions peuvent être apportées ici: **(1)** c'est la position haute/médiane/basse du diamètre maximum (sommet de la courbe du profil) qui affecte la hauteur de la panse ainsi que celle de l'épaule ; **(2)** la forme géométrique élémentaire de la section horizontale, circulaire/elliptique est un critère qui n'est valable que pour des récipients ouverts, dépourvus d'encolure.

<u>Figure 26</u>: Arborescence synthétique des types de profils céramiques (Assoko-Ndong modifié par Nlend Pascal)



<u>Figure 27</u>: Arborescence numérique synthétique des types de profils céramiques (Assoko-Ndong modifié par Nlend Pascal)



3.6. LES AMENAGEMENTS PARTICULIERS

3.6.1. Les éléments de préhension

Les travaux qui nous ont inspiré et paraissent comme les plus documentés sur la question sont ceux de Séronie-Vivien (1975 : 13-31). Nous appelons 'organes de préhension' aussi bien les éléments en relief que les orifices réalisés à travers la paroi des récipients. Ces divers aménagements ont pu jouer en même temps, un rôle fonctionnel et ornemental ; les organes de préhension en relief ont vraisemblablement servi à empêcher le récipient « de glisser, lorsqu'on le soulève en le saisissant à pleines mains » (Camps, 1979 : 215).

a) Les éléments de préhension au moyen d'appendices

Il s'agit de moyens de préhension par des protubérances permettant l'arrêt de la main par la panse. Nous avons recensé :

- Le bouton hémisphérique : protubérance cylindrique d'argile à base circulaire et ovale appliquée sur la paroi.

- Le cordon : bande de pâte en relief, accolée à la paroi du récipient et présentant l'aspect d'un boudin d'argile roulé et allongé.

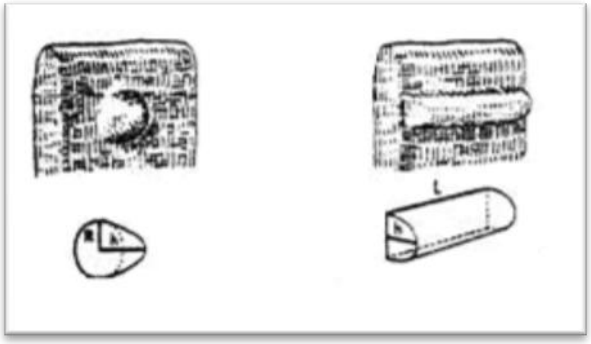


***Figure 28**: Présentation d'un bouton et d'un cordon (Séronie-Vivien, 1975).*

b) Un élément de préhension au moyen de liens

Il s'agit de perforations permettant le passage de liens

- Le trou de suspension est une perforation cylindrique faite de quelques centimètres dont le diamètre est constant, généralement situé près du bord.

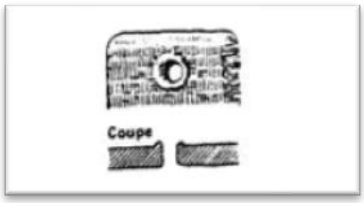


***Figure 29**: Présentation d'un trou de suspension (Séronie-Vivien, 1975).*

c) Moyen de préhension par l'usage d'anse

- La anse est un appendice modelé à la surface du récipient en vue de permettre l'arrêt ou l'introduction de doigts.

***Figure 30**: Présentation d'une anse*

3.6.2. Les éléments de versement

Les éléments de versements font appel ici à une modification du bord d'un récipient ou de la panse, en vue de permettre un écoulement de liquide vers l'extérieur. Nous avons mis en évidence deux types de système de versement :

- Le bec verseur est une inflexion plus ou moins élargie et accusée de la lèvre, formant un canal ouvert.

- Le goulot est un canal fermé constituant une ouverture distincte de l'encolure, faisant communiquer le corps d'un récipient avec l'extérieur.

***Figure 31**: Présentation d'un goulot et d'un bec verseur.*

4. ANALYSE DU DÉCOR

L'analyse décorative s'est appuyée sur les travaux de Mbida-Mindzié (1996 :60-87) et Assoko-Ndong (2000 :116-132), qui se sont partiellement inspirés de l'approche systémique du décor de Paul-Louis Van Berg (1982, 1986, 1988). Le fil conducteur que sont les travaux de Mbida-Mindzié et Assoko-Ndong, facilite une comparaison entre les ensembles céramiques du Cameroun central et du Gabon avec celles du littoral méridional du Cameroun.

De manière synthétique, la méthode promue par Van Berg est le résultat d'une critique vis-à-vis de la théorie des attributs qui « *…est inapplicable si le matériel est peu abondant… »* (Van Berg 1988 : 35) et « *…outre la confusion qu'elle entraîne dans la description, une telle méthode ne peut être appliquée qu'à la seule catégorie d'objets pour laquelle elle a été mise au point, et interdit de comparer deux styles distincts, sinon en termes de listes d'attributs présents ou absents »* (Van Berg 1988 : 41).

4.1. PRINCIPES DE L'ANALYSE SYSTEMIQUE

L'analyse systémique aborde le style ornemental comme des objets complexes, munis de répertoires d'éléments et structures données par la ou les règles, contraintes, liaisons, lois de composition qui régissent les interactions des éléments (Van Berg 1988 : 53).

Pour analyser un système, il faut :

- isoler le répertoire des graphismes élémentaires,

- rechercher l'ensemble des contraintes qui permettent de maintenir une certaine invariance à chacun des niveaux de l'élaboration du décor ; la typologie qui en résulte regroupe au sein d'une même classe des invariants derrière la diversité des réalisations individuelles.

4.2. INTERET DE L'APPROCHE SYSTEMIQUE DU DECOR

L'approche systémique du style ornemental permet d'aborder le décor à différents niveaux de généralité ou de détails. Elle permet de mieux appréhender aussi bien les données des grands ensembles régionaux que la détermination des petites unités, jusqu'aux variations individuelles. Elle donne la possibilité de disposer d'excellents marqueurs, pour opérer les assemblages d'un ou de plusieurs sites, et de mieux expliquer en quoi consiste le changement d'ordre spatial ou temporel.

4.3. PRATIQUE DE L'ANALYSE SYSTEMIQUE DU DECOR

Dans le cadre de la pratique de la méthode systémique de l'ornementation, Van Berg (1988 : 54-58) propose cinq étapes :

1. L'archéologue doit rassembler les objets ressentis intuitivement comme appartenant au même style.

2. Un objet est extrait du corpus et dissocié en unités différentes les plus larges possibles. Chaque unité ainsi découverte est considérée comme un sous-système du système de départ ; la même opération est appliquée récursivement, jusqu'à atteindre des éléments réputés non décomposables. La détermination des unités appartenant à chaque niveau peut s'appuyer sur l'analyse d'autres systèmes relevant du contexte. La définition des constituants d'un décor céramique sera éventuellement facilitée dans d'autres familles d'artefacts : glyptique, peinture murale, ouvrage de vannerie, étoffes, scarifications…

3. Après avoir précisé les classes de constituants et leur hiérarchie éventuelle, on repart des unités les plus petites en cherchant à déterminer les règles et les contraintes qui permettent de passer de celles-ci au niveau immédiatement supérieur ; l'ensemble de ces contraintes définit la structure du système.

4. L’application des étapes précédentes aux différents sous-systèmes, permettra d’évaluer leurs rapports réciproques et les émergences qui résultent de leurs interrelations.

5. L’on appliquera les mêmes opérations à tous les objets du corpus. La comparaison des résultats (modèles) ainsi obtenus permet la construction d’un ou de plusieurs modèles idéaux possédant les propriétés communes de familles de systèmes individuels ; ceux-ci peuvent être synthétisés à leur tour dans les termes d’un modèle plus général et plus simple.

Notre corpus possède des décors s'étendant du haut du profil à la base, avec une grande proportion (selon les éléments du profil) de bords et de panses décorés. Les aspects que nous avons analysés quand cela a été possible sont les suivants : la position du décor, les techniques décoratives, les éléments décoratifs, les composants de la décoration, et la mise en place des composants.

4.4. POSITION DU DECOR

Dans le but d'éviter toute confusion, il faut préciser qu'ont été analysés les bases, cols et bords. Dans notre matériel, les modalités d'extension de la zone décorée, peuvent être :

A- Couvrantes, c'est-à-dire qu'elles s'étendent sur tout le profil (de la base au bord).

B- Localisées dans le haut du profil, elles s'étendent sur le haut de la panse, le col et le bord ou l'épaule.

Dans notre étude, nous avons mis en évidence deux genres d'extension du décor, soit couvrant, soit localisé à la partie supérieure du profil (épaule).

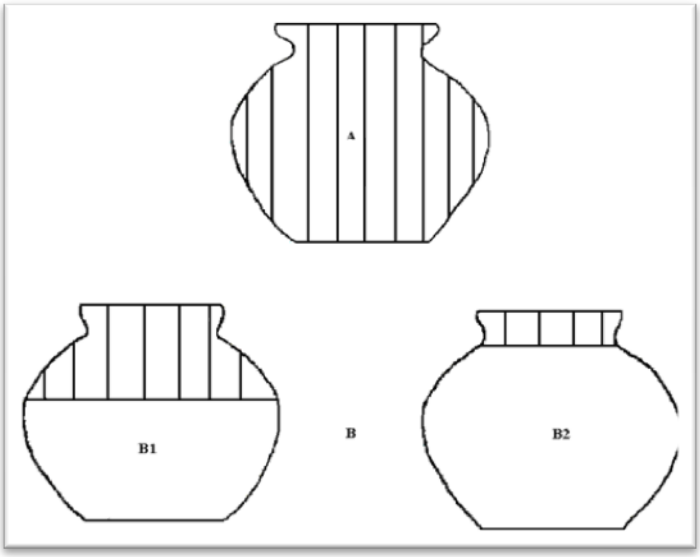


***Figure 32**: Modalités d'extension de la zone décorée*

4.5. IDENTIFICATION DES OUTILS ET TECHNIQUES DU DECOR

4.5.1. Les outils du décor

Nous avons recensé cinq instruments simples :

- **le peigne** : regroupe tous les outils munis de dents. De multiples supports servent à les fabriquer : bois, calebasse, tiges d'herbes, ou de bambou, os, métal ; l'extrémité agissante de nombreux peignes semble convexe.
- **le poinçon ou pointe :** tout outil à la partie agissante plus ou moins effilée ou mousse.
- **le bâtonnet-gouge ou peigne gouge ou bâtonnet bifide :** une tige creuse de section hémisphérique dont la partie traînée sur la pâte molle permet de réaliser un sillon double.
- **la lame ou la spatule** : terme générique qui prend en compte tout objet dont la partie agissante est coupante ou tranchante. Lorsque l'outil n'incise plus la pâte et évoque la trace d'une baguette ou celle d'une lame émoussée, nous le classons comme spatule.
- **la roulette :** cylindre dont la surface porte un décor en creux ou en relief, pouvant s'imprimer sur une pâte avant cuisson (Balfet et al. 1989). Livingstone Smith et al.

(2010) proposent une classification des roulettes modernes et en dénombrent trois groupes. Le premier groupe est constitué de matériaux assemblé (fibres rondes, plates, etc.), le second est composé de matériaux modifiés (bois, os, fruits, etc.) et le troisième comprend des matériaux non modifiés (coquillages, objets récupéré).

- **les doigts** de la main sont utilisés pour réaliser des traçages.

4.5.2. Les techniques décoratives

Les techniques décoratives identifiées sont au nombre de six. Nous n'en donnons qu'une brève définition, recommandant à cet effet, quelques ouvrages généraux et thèses de doctorat, notamment Shepard (1956), Séronie-Vivien (1975), de Maret (1978), Gallay et Sauvain-Dugerdil (1981), Rice (1987), Balfet et *al.* (1989), Orton et *al.* (1993), Atangana (1988), Oslisly (1992), Mbida-Mindzié (1996), Assoko-Ndong (2000), Clist (2005), Gouem Gouem (2011).

Le décor est toujours réalisé lorsque la poterie est encore humide et les techniques décoratives qui ont été employées sur l'ensemble du corpus sont le traçage, l'incision, l'impression, le pastillage, le modelage, et le traçage sur impression.

- **Le traçage :** consiste à traîner sur la surface d'une poterie la partie agissante d'un outil.

- **L'incision** : technique selon laquelle l'artisan se sert d'un outil tranchant pour entailler la pâte.

- **L'impression** : application de la partie agissante d'un outil sur la paroi d'une poterie. Elle peut être répétée par translation, pivotement ou roulement.

- **Le modelage** : technique qui revient à modifier la surface d'une poterie afin de réaliser un décor en relief.

- **L'impression sur traçage** : technique qui combine à la fois le traçage et l'impression ; sur de l'argile meuble, l'outil est imprimé, puis traîné et imprimé à nouveau.

Ces techniques décoratives simples n'excluent pas une utilisation composite de plusieurs d'entre elles sur une même céramique.

4.6. LES ELEMENTS (GRAPHISMES) DU DECOR

Les éléments ou graphismes de décor sont des unités décoratives minimales indécomposables qui ne peuvent être appréciées que par leur technique de réalisation, leur taille, et leur forme (Assoko-Ndong, 2000 :122). Les divers éléments que nous avons identifiés sont : les éléments continus (simples, multiples), et les éléments discontinus (simples, multiples).

4.6.1. Les éléments continus

Deux éléments continus simples et un continu multiple ont été mis en évidence, et parmi les continus simples nous avons :

- **La cannelure** : un trait fait à l'aide d'un poinçon (pointe) avec une grande section arrondie ; la largeur d'une cannelure est à situer entre 3 et 5 mm. La différence avec le sillon repose aussi (en plus de la largeur) sur la profondeur qui varie de 1 à 0,3 mm pour la cannelure.

- **Le billon** : une droite ou une courbe moulée par une technique du traçage à l'aide d'un peigne-gouge dont la partie agissante est creuse, opérante comme un moule.

- **Le cordon** : un décor linéaire en relief, appliqué ou modelé.

Les éléments continus multiples sont représentés par :

- **Le sillon multiple** : trait engendré d'un seul tenant, en traînant un bâtonnet bifide ou un peigne sur la paroi encore tendre d'une poterie ; le sillon est presque toujours superficiel.

4.6.2. Les éléments discontinus

Nous avons noté les éléments discontinus simples (1) et multiples (1). Le seul élément discontinu simple est :

- **le bouton** : une petite boule d'argile pétrie que l'on applique sur la paroi d'une poterie.

Concernant l'élément discontinu multiple, nous avons observé que le motif multiple est obtenu en une seule application d'un peigne sur la paroi d'un récipient.

En dehors de ces graphismes, il en existe d'autres (Cf. Tab. 18) :

Tableau 18: Les graphismes élémentaires du décor

ÉLÉMENTS CONTINUS	*SIMPLES*	1- sillon 2- cannelure 3- cordon (appliqué/ modelé)
	MULTIPLES	4- sillon multiple
ÉLÉMENTS DISCONTINUS	*SIMPLES*	5- motif 6- cupule 7- bouton 8- arc de cercle 9- fuseau 10- impression
	MULTIPLES	11- motif multiple

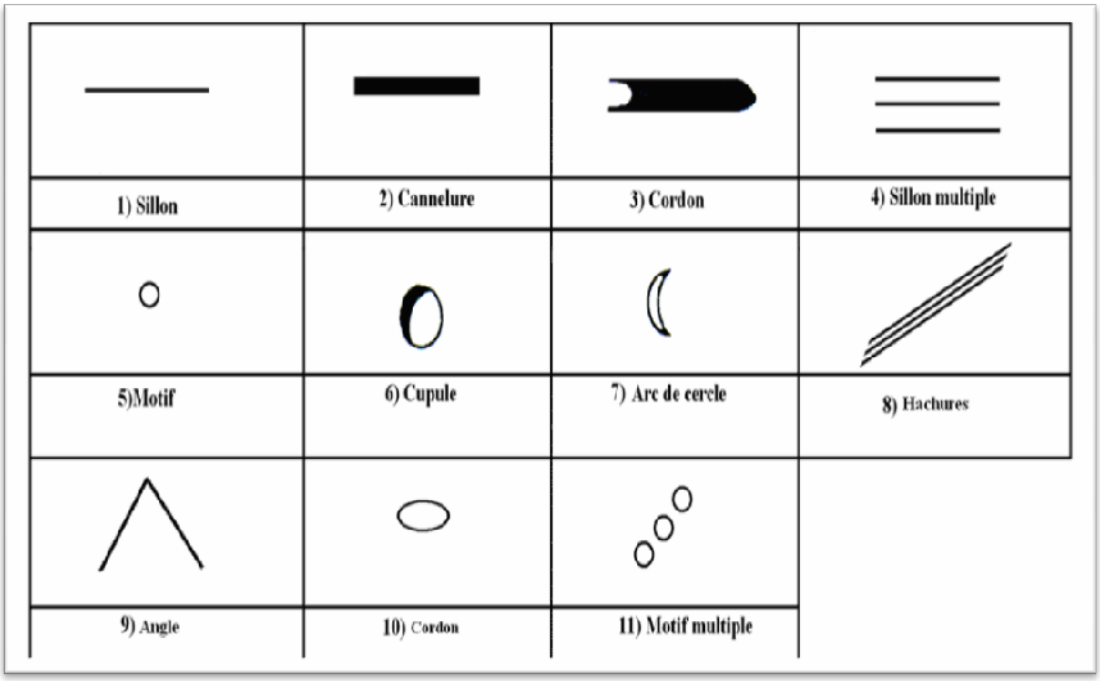


***Figure 33*: Les éléments du décor**

4.7. LES COMPOSANTS (L'EMPLOI DES ELEMENTS) DU DECOR

Les composants résultent de l'association et de la répétition des graphismes élémentaires (Assoko-Ndong, 2000 :125). Certains composants, comme le sillon, la cannelure, etc., peuvent aussi être utilisés individuellement, et par conséquent, revêtent un caractère double d'élément et de composant. Les composants du décor présentant une très grande diversité, nous nous sommes limités à ceux que nous avons mis en évidence dans notre matériel (Cf. Fig. 34) :

- **la cannelure individuelle**
- **la rangée** : constituée d'une répétition voisine d'au moins trois éléments décoratifs.
- **la bande** : composée d'au moins trois rangées d'éléments de décor.
- **le ruban** : ensemble de deux sillons ou billons proches, parallèles.
- **le cordon individuel** (voir graphismes élémentaires)
- **la bande de sillons** : peut être un sillon multiple tracé au peigne, au bâtonnet bifide ou un sillon individuel à main levée, répété par traçages successifs, pour former un faisceau de sillons plus ou moins parallèles.
- **le semis de motifs** : engendré par la distribution aléatoire d'éléments punctiformes réalisés par applications successives de translations de sens variable au peigne ou bâtonnet de section effilée.
- **la rangée de motifs** : ensemble d'éléments punctiformes obtenus par des applications successives par translation ou pivotement au peigne.
- **la rangée de sillons** : un ensemble de lignes incisées ou imprimées à la lame en progression translatée ou pivotante.

Il existe un large éventail de composants de décor que nous ne pouvons pas présenter, préférant ainsi citer des ouvrages et thèses qui en discutent amplement : Séronie-Vivien (1975, 38-53), Van Berg (1987), Mbida-Mindzié (1996, 73-77), Assoko-Ndong (2000, 126-128).

4.7.1. La mise en place des composants

Il s'agit ici de l'agencement des composants. Nous avons recensé cinq techniques de mise en place des composants dans notre matériel :

- **la progression continue** : consiste à traîner ou rouler un outil sur la paroi de la poterie. Ce type de progression est aussi valable pour les décors en relief continu.
- **la progression pivotante :** revient à faire évoluer un décor en faisant basculer l'outil sur chacune de ses extrémités.
- **la progression rotative** : consiste en la mise en place des composants par rapport à un point fixe.
- **la progression par translation** : est une suite d'applications successives. Elle peut aussi concerner les décors en relief discontinu.

En plus des techniques individuelles évoquées ci-dessus, nous avons **l'association de la progression continue et translatée**.

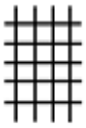
1) Sillon individuel	2) Cannelure individuelle	3) **Billon** individuel	4) rangée de sillons horizontale
			
5) rangée de sillons verticale	6) rangée de sillons oblique	7) Quadrillage orthogonal	8) Bande de sillons obliques **superposés**
9) **Angles multiples jointifs**	10) Bande de motifs oblique pivotant	11) Bande de sillons oblique pivotant	12) Angle individuel
13) Angle multiple disjoint	14) Angle multiple adjacent	15) Rangée d'arcs de cercle	16) Bande **de** Cercles concentriques
17) Segments de cercles concentriques	18) Semis de motifs	19) Rangée de motifs	20) Bande de motifs
21) Rangée de cupules	22) Sillon en zigzag	23) **Rangée de hachures obliques**	24) Rangée de **Cordons**
Rangée de tirets 25) **horizontaux**			

***Figure 34** : les composants du décor*

a) La plage et l'insertion

Un espace non décoré qui sépare des segments, des figures ou des composants proches constitue une **plage** vide. Elle s'intègre aussi bien dans une structure verticale qu'horizontale.

Dans une structure horizontale, ce décor devient une **insertion** lorsqu'une figure ou un composant est inséré dans une plage vide. Certains appendices de préhension et leur décoration tiennent lieu d'insertions.

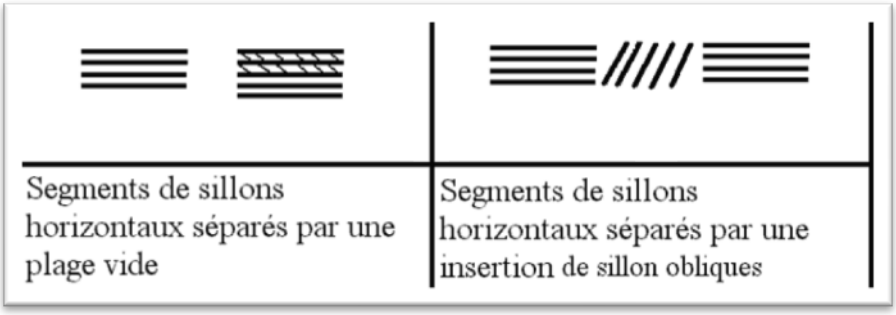


***Figure 35**: présentation d'une plage et d'une insertion*

b) La superposition et le décor marginal

La **superposition** est un composant ou une figure qui recouvre un décor de base dont il rompt la monotonie. Elle peut déborder légèrement de la zone décorée.

Le **décor marginal** est formé d'un composant ou d'une figure isolé en bordure d'un décor.

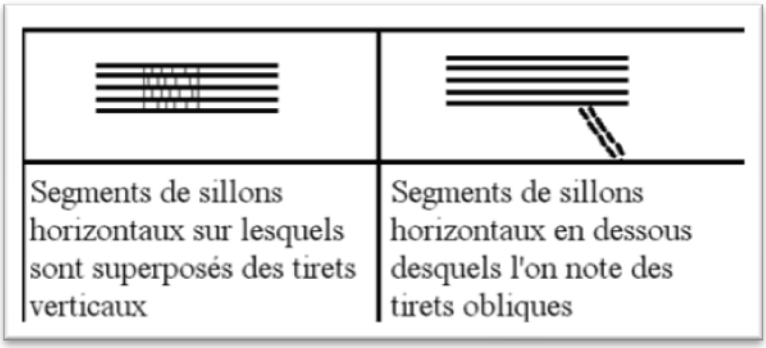


***Figure 36**: présentation d'une superposition et d'un décor marginal*

c) Le remplissage

Le **remplissage** comble les vides au sein d'une unité décorative horizontale délimitée par des bords parallèles ceinturant le récipient. Il est habituellement constitué de hachures obliques, de sillons pivotants, et/ou de triangles.

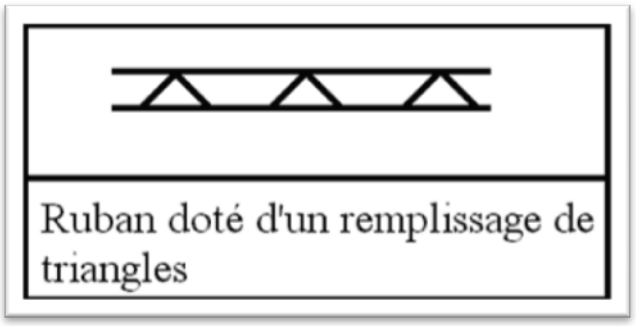


***Figure 37**: présentation d'un remplissage*

CHAPITRE V : LA MÉTHODE D'ÉTUDE DU MOBILIER LITHIQUE, MÉTALLURGIQUE ET DES RESTES VÉGÉTAUX

Même si la céramique est le matériel archéologique prépondérant, il a été trouvé en association avec d'autres vestiges dont les objets en pierre.

1. LE MOBILIER LITHIQUE

Le matériel lithique sera étudié uniquement dans le but de déterminer les différentes catégories auxquelles il appartient, tout en décrivant succinctement chaque pièce et en donnant ses mesures (longueur, largeur maximale et épaisseur maximales). L'étude du mobilier en pierre a été menée en se référant à quelques ouvrages généraux (Leroi-Gourhan 1971, 1973, 1994 ; Bordes 1981, Piel-Desruisseaux 1986, Tixier et *al.* 1980).

- **Meule :** bloc de pierre dont au moins une surface, initialement plus ou moins aplanie, présente une dépression légère ou profonde, due à l'usure par frottement et pouvant servir de mortier.

- **Molette/pierre à moudre :** galet sub-sphérique dont les côtés sont très souvent patinés. L'objet tient dans une main et est susceptible d'avoir servi au broyage. Elle est généralement très lisse et patinée et se distingue de la molette/percuteur qui comporte des micro-dépressions et des craquelures.

- **Pierre à rainure :** galet ou bloc de forme allongée qui possède sur une ou plusieurs faces des stries ou cannelures plus moins profondes.

- **Pierre à cupule :** bloc de pierre dont la forme et les dimensions sont variables et qui comporte une ou plusieurs micro-dépressions circulaires sur au moins une face. Les pierres ont pu servir au concassage de la coque des noix comme de l'*Elaeis*, pour en retirer l'amande.

2. LES VESTIGES MÉTALLURGIQUES

La scorification est un procédé par lequel les impuretés et autres oxydes contenus dans les minerais de fer sont enlevés durant le processus de réduction. Les scories sont largement composées d'oxydes et de silices ; la scorification est très efficace par la liquéfaction. La transformation de la scorie en fluide nécessite une température suffisante. La nature de la scorie dépend en partie de l'usage d'un fondant ; ce dernier sert à abaisser le point de fusion de la scorie et faciliter la réduction du minerai (Van der Merwe, 1969). Le fondant est variable, il peut s'agir de chaux, alumine, magnésie, silice.

3. LES RESTES VÉGÉTAUX

Le contenu des sédiments permet en effet de présenter un panorama complet de ce qu'était le monde vivant lorsqu'un gisement s'est constitué. Il peut aussi permettre de dater les sites, et apporte des données fondamentales sur les rapports entre l'homme et le monde vivant qui l'entourait. L'accent a été mis – en ce qui nous concerne – sur la carpologie, l'anthracologie, et la palynologie.

3.1. LES FRUITS ET GRAINES

La **carpologie** étudie les semences découvertes dans les sédiments archéologiques, essentiellement au cours de l'Holocène. Les espèces dotées de cellules ligneuses ou d'un tégument coriace se conservent mieux et sont davantage représentées en contexte archéologique. Les modes de fossilisation sont divers, mais les plus importants dans notre contexte sont : la carbonisation (combustion des graines qui les rend impropres à la consommation), l'imbibition (la présence d'une humidité permanente et une ambiance anaérobie entrainant une fossilisation), la minéralisation (qui résulte de l'alternance d'humidité et d'assèchement du sédiment).

3.2. LES CHARBONS DE BOIS

L'**anthracologie** étudie les résidus végétaux issus du combustible utilisé par les hommes ou d'éléments architecturaux incendiés. Leur étude apporte, selon les cas, des informations sur

l'environnement végétal et son exploitation ou sur les usages du bois (combustible, matériaux de construction,…). L'anthracologie aide à la compréhension de l'environnement végétal et son exploitation par l'homme ainsi que l'usage des bois. L'étude anthracologique s'intéresse aux relations de l'homme avec son environnement végétal. A ce stade, les différentes données paléo-environnementales et les témoins archéologiques liés aux activités humaines sont souvent déterminants pour interpréter, au plus juste, l'ensemble des transformations écologiques mises en évidence par l'anthracologie.

3.3. LES POLLENS ET SPORES

Les pollens et les spores présentant une forme caractéristique permettant de déterminer l'espèce émettrice, une classification a été établie à partir du type morphologique, de la dimension, de la sculpture et de la structure de la membrane externe de l'enveloppe (*ectexine*) et de la forme et du nombre des ouvertures (*apertures*) qui perforent la paroi. Les laboratoires disposant de collection de référence, l'identification est facilitée par l'emploi d'un microscope à pont de comparaison qui permet de voir simultanément le grain à déterminer et le pollen de référence. La résistance des spores et de pollens aux agressions extérieures est assurée par leur enveloppe (qui est constituée d'une substance organique particulièrement stable : la sporopollénine). En plus de son rôle de témoin de la végétation, le pollen peut aussi servir de matériau de datation par le radiocarbone. L'**archéopalynologie** s'intéresse particulièrement à l'analyse des pollens issus des sites archéologiques.

CHAPITRE VI : PRÉSENTATION DES SITES IDENTIFIES DE LA REGION DE KRIBI-CAMPO

Les prospections dans la région de Kribi-Campo ont été effectuées sur l'axe routier (Kribi-Campo), les pistes forestières et sur les grands décapages (Oslisly, 2001 ; Nlend, 2002). Trente-huit sites archéologiques ont été identifiés de Kribi à Campo et leur présentation succincte se basera essentiellement sur deux rapports dont l'un est relatif à la surveillance archéologique sur l'axe routier Lolodorf-Kribi-Campo (Oslisly & Mbida, 2001) et l'autre, à l'archéologie dans l'UTO de Campo-ma'an (Oslisly, 2001). Nous décrivons la topographie de chaque site et faisons lorsque cela est possible, une analyse très brève du matériel archéologique y afférent. Cette présentation succincte est suivie d'une synthèse sous forme de tableaux (Cf. Tab. 19, 20).

1. INVENTAIRE ET DESCRIPTION SOMMAIRE

La zone de Kribi-Lolabé a livré vingt-deux sites archéologiques (Cf. Fig. 38), dont la céramique de sept gisements a été analysée dans le cadre de cette thèse.

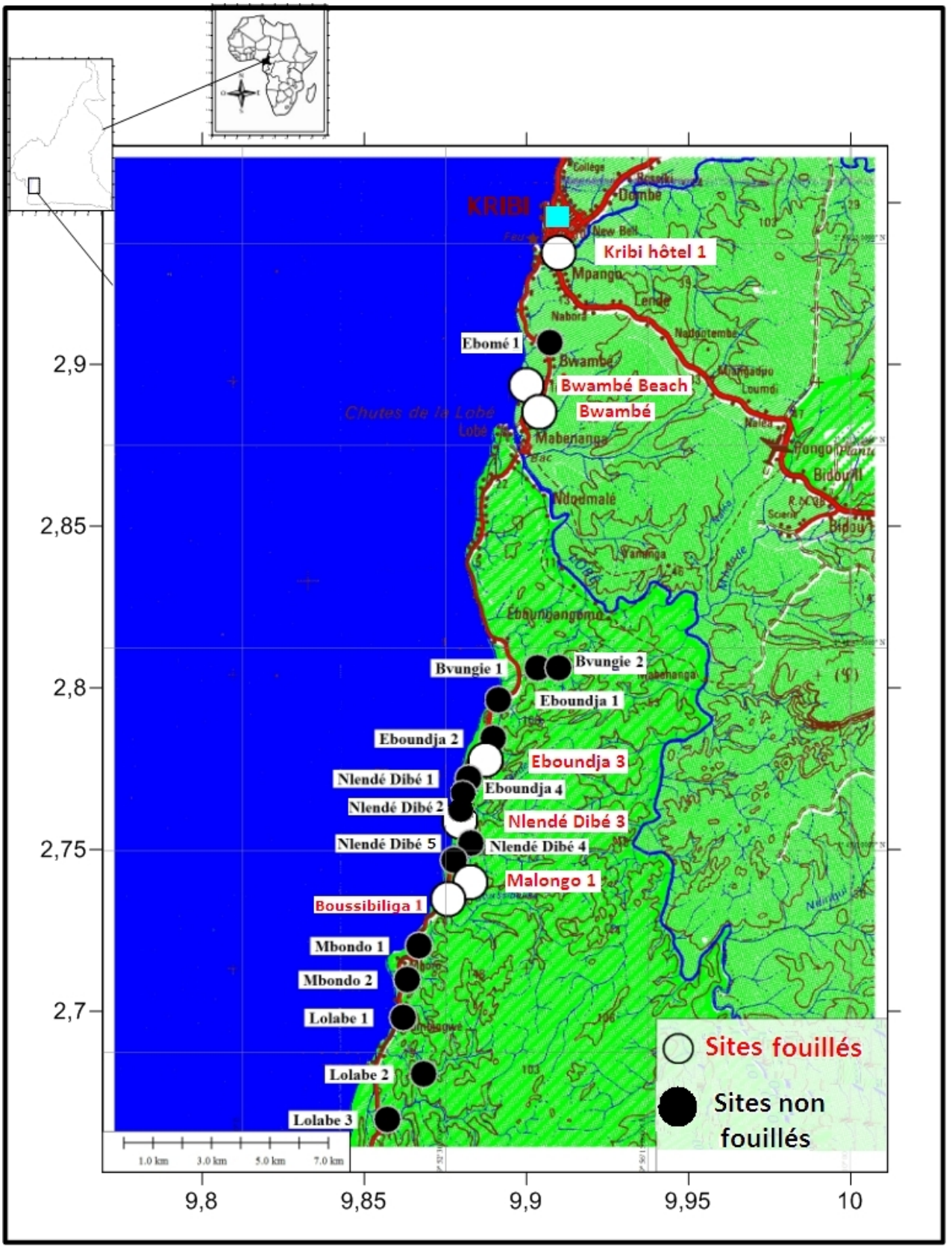
1.1 LES SITES DE KRIBI A LOLABE

Kribi hôtel (KBH 1)

Le site de Kribi hôtel qui domine la mer d'une dizaine de mètres, est constitué d'un niveau d'occupation à -30 cm avec de nombreux tessons de poterie daté de 1820 ± 80 BP (Beta-146661).

Ebomé 1 (EBE 1)

Ebomé 1 se situe sur une colline à la sortie méridionale de Kribi (en direction de Campo). C'est dans le caniveau de la route qu'un niveau d'occupation à -60 cm de profondeur a été découvert. La céramique récoltée est décorée de sillons et de cercles concentriques tracés au peigne-gouge.



<u>Figure 38</u>: Localisation des sites archéologiques entre Kribi et Lolabé

Bwambé (BWE)

Bwambé est le site le plus vaste de la région, on y a recensé plus de 80 fosses recensées dont seize ont été fouillées. Oslisly (2001, 2006) y a déterminé une chronologie comportant un Age de la pierre récent, un stade néolithique (ou SMA) et un Age du fer ancien.

Bwambé Beach (BWB)

C'est un haut de plage à proximité du site de Bwambé qui diffère de celui-ci par le type de structure. Si à Bwambé les fosses dominent, Bwambé Beach se caractérise par des niveaux d'occupation comportant de milliers de tessons (Cf. Fig. 39). Les mesures radiocarbones s'échelonnant de 1610 ± 26 BP (AD 400- AD 540) à, 550 ± 70 BP (AD 1290-AD 1460) ce qui correspond à l'Age du Fer Ancien.

***Figure 39** : Vue d'un carroyage de Bwambé Beach (photo R. Oslisly)*

Bvungie 1 (BVU 1)

Ce site se trouve sur la route menant à la carrière de la SATOM, en sommet de colline. Il a été découvert entièrement détruit et les vestiges récoltés sont des éclats.

Bvungie 2 (BVU 2)

La localisation de ce site est analogue au précédent, mais il se trouve en bas de pente. Il est partiellement détruit et présente en surface un outillage lithique et de la poterie.

Eboundja 1 (EBA 1)

Eboundja1 se situe à la sortie du village qui porte le même nom. Les vestiges sont constitués de tessons de poterie épars et d'une houe en pierre taillée, révélés lors des terrassements de la route.

Eboundja 2 (EBA 2)

Le site d'Eboundja 2 est caractérisé par un niveau d'occupation perturbé contenant quelques tessons de poterie.

Eboundja 3 (EBA 3)

Eboundja 3 recèle deux types d'occupation, un niveau archéologique mis en évidence à -30 cm et en dessous duquel se trouve une fosse atteignant 240 cm de profondeur.

Le niveau archéologique d'Eboundja 3

Huit mètres carrés ont été fouillés jusqu'à 50 cm de profondeur. Les vestiges sont constitués de nombreux tessons et fragments de céramique récoltés entre -30 et -50 cm.

La Fosse d'Eboundja 3

L'analyse préliminaire de la céramique montre que la poterie du niveau archéologique fouillé est complètement différente de celle de la fosse, ce qui suggère pour ce site, deux occupations distinctes.

L'occupation du site d'Eboundja 3 est datée de 1280 ± 70 BP (Beta-165714) pour le niveau archéologique, et de 1740 ± 50 BP (Beta-165713) pour la fosse, correspondant à un Age du Fer Ancien.

Eboundja 4 (EBA 4)

Ce site se situe à la limite entre l'emprise de la route et la cour d'une maison. Il se caractérise par la présence d'une fosse dont la surface livre des fragments et tessons de céramique.

Nlendé Dibé 1 (NLE 1)

Même si la surface de ce site est très perturbée, « la présence de gros galets entiers ou éclatés et quelques fragments de houes cassés suggèrent pour ce site un ancien atelier de fabrication de houes sur pierre taillée » (Oslisly, 2001).

Nlendé Dibé 2 (NLE 2)

Ce gisement se situe sur les premières pentes de la crête qui surplombe la mer juste à la sortie du village de Nléndé Dibé. Il est représenté par un niveau de tessons de poteries à -30 cm de profondeur.

Nlendé Dibé 3 (NLE 3)

Le site de Nlendé Dibé 3 se trouve sur un sommet de colline dominant la mer, dans une zone d'emprunt latéritique. Un niveau archéologique d'une épaisseur de 30 cm contenant de la poterie a été découvert. Les prospections autour du site ont révélé du matériel lithique, une houe entière et un fragment distal d'une autre.

Nlendé Dibé 4 (NLE 4)

Il se situe à deux cent mètres du précédent, sur le talus de la route. De nombreux éclats de quartz taillés et un niveau archéologique ont été mis en évidence.

Nlende Dibé 5 (NLE 5)

Ce site se situe sur un sommet de colline, le long d'une route forestière. Il se résume en un niveau de poteries entre -20/-30 cm associée à des éclats.

Malongo 1 (MAL 1)

Malongo 1, situé entre deux petits ruisseaux (Mbodé au nord et Bifuombi au sud) comprend deux fosses contenant de la céramique dont l'ancienneté remonte à la phase de transition pierre/métal.

Boussibiliga 1 (BOS 1)

Boussibiliga 1 se trouve sur un petit sommet de colline entaillé par la route. L'unique structure est une fosse détruite au 2/3 par les engins de terrassement (Cf. Fig. 41). Les dimensions de la fosse dont la forme s'apparente à une bouteille disposée à l'envers, étaient de 210 cm de profondeur pour un diamètre estimé de 120-140 cm.

***Figure 40** : Tessons de bords droits de Boussibiliga 1 munis de boutons de préhension (photo R. Oslisly)*

***Figure 41** : Vue d'ensemble de la fosse de Boussibiliga 1 (photo R. Oslisly)*

Mbodo 1 (MBO 1)

Ce site est situé sur un petit replat où ont été découverts de nombreux éclats de quartz et quelques tessons de poterie épars. La présence de scories a amené Oslisly (2001) à le situer à l'Age du Fer.

Mbodo 2 (MBO 2)

Mbodo 2 est constitué de trois fosses dans le talus de la route. Les ramassages de surface ont permis de récolter des artéfacts dont une pièce bifaciale en quartz blanc (Fig. 42).

Figure 42 : Pièce bifaciale taillée sur quartz du site de Mbodo 2 (photo R. Oslisly)

Lolabé 1 (LOL 1)

Ce site a fourni des éclats de pierre taillés concentrés à la surface qui suggèrent un atelier de débitage associé à quelques tessons de poterie (Oslisly, 2001).

Lolabé 2 (LOL 2)

Lolabé 2 se trouve sur une route forestière et correspond à un niveau archéologique partiellement détruit s'étalant sur près de 40 m. avec quelques tessons et du lithique.

Lolabé 3 (LOL 3)

Quatre fosses et un niveau archéologique y ont été découverts.

1.2 LES SITES DE LOHENGUE A CAMPO

Dans la région de Campo, seize sites archéologiques ont été découverts (Cf. Fig. 45) dont deux d'entre eux (Campo 1 et Campo Beach) ont été étudiés dans ce travail.

Lohengué 1 (LOG 1)

Lohengué 1 est un site de surface constitué de quelques éclats taillés sur quartz.

Lohengué 2 (LOG 2)

Lohengué 2 se trouve en sommet de colline sur une route forestière et présente un niveau constitué de lithique au-dessus duquel on a de la poterie.

Lohengué 3 (LOG 3)

Il est aussi localisé sur un sommet de colline et représenté par une fosse partiellement détruite. Le matériel est constitué de tessons de poterie.

Lohengué 4 (LOG 4)

Sa topographie est similaire aux deux sites précédents et se résume à un niveau partiellement détruit, constitué d'éclats de pierres taillées.

Ebodjé 1 (EBO 1)

C'est un niveau partiellement détruit constitué de poterie et de lithique se localisant sur un plateau.

Ebodjé 2 (EBO 2)

Ebodjé 2 montre sa surface, quelques tessons de poterie et des éclats taillés sur un quartz laiteux.

Bouandjo 1 (BOD 1)

Bouandjo 1, à l'image de la grande majorité des sites sur cet axe routier, a été très perturbé par les décapages. Des éclats taillés sur quartz et des tessons de poterie épars y ont été identifiés.

Mélabé 1 (MLB 1)

Ce site se localise sur une terrasse marine et livre en surface des éclats de quartz.

Itonde Fang 1 (ETO 1)

C'est sur le talus de la route qu'a été découvert Itondé Fang 1 qui est constitué de quelques éclats taillés sur quartz.

Campo 1 (CAM 1)

Ce site se trouve dans la ville de Campo, sur l'emplacement actuel de l'église catholique. Il est constitué de fosses et de vases retournés associés à des objets en fer, mais aussi un niveau contenant des éclats.

Campo 2 (CAM 2)

Ce site est localisé dans l'enceinte du lycée de Campo et se résume à une fosse contenant de la poterie.

Campo 3 (CAM 3)

Ce site a été découvert lors d'une extension de la route par les engins de travaux publics. Il s'agit de fosses en partie détruites contenant de la poterie.

Campo 4 (CAM 4)

Campo 4 a été repéré de manière similaire que Campo 3. Il se résume à trois fosses sur un talus de route.

Campo Beach 1 (CAB 1)

Campo Beach a été découvert par Kadomura sur la berge de l'estuaire du Ntem. Il constitué d'un niveau archéologique de 30 cm qui contient de la poterie datée de 960 B.P.

Akok-Begnat 1 (AKO 1)

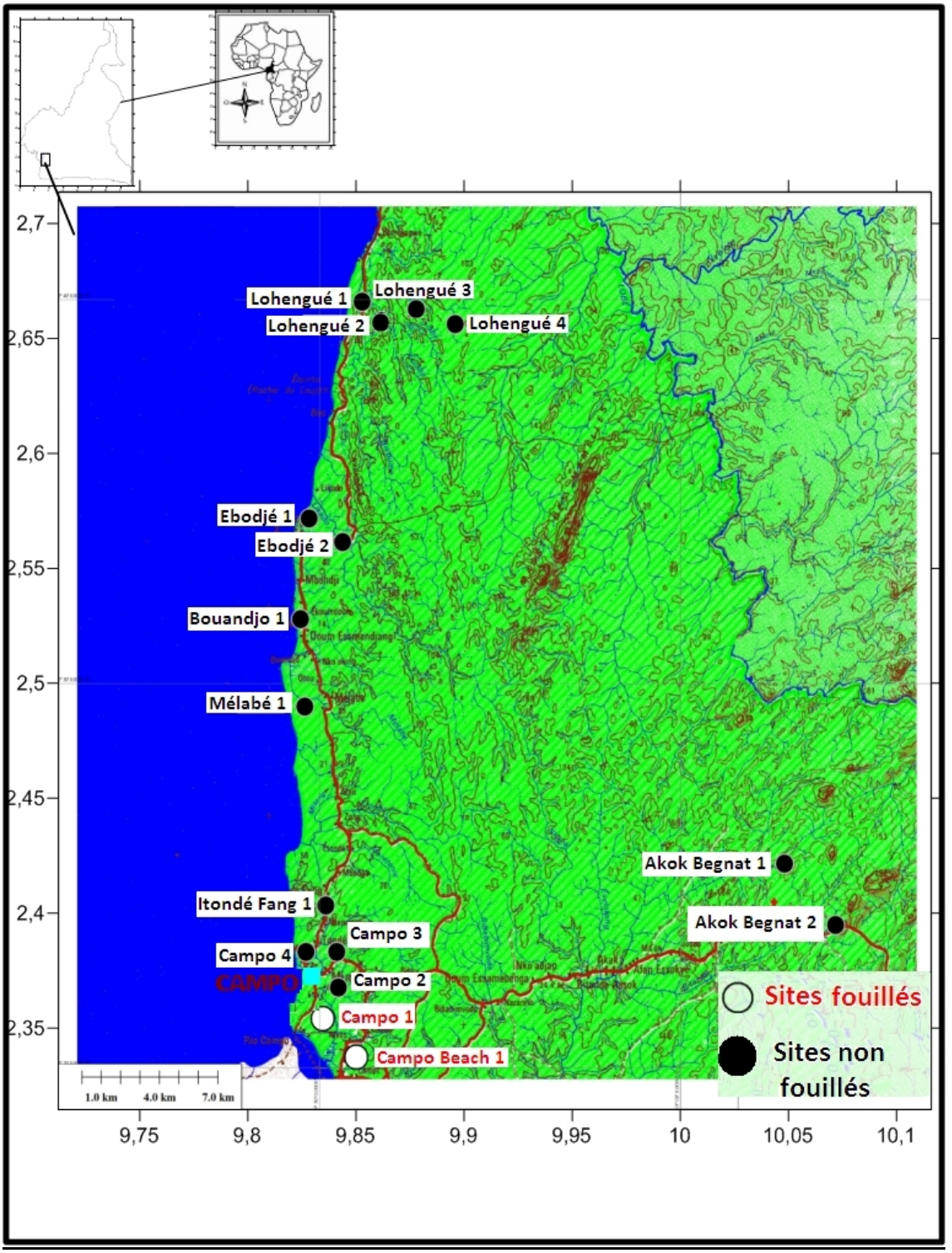
Le site d'Akok-Begnat 1 est un abri sous roche ayant livré en surface une enclume et deux pointes sur quartz (Cf. Fig. 43).

***Figure 43**: Vue de l'abri sous roche d'Akok-Begnat 1 (photo R. Oslisly)*

Akok-Begnat 2 (AKO 2)

Akok-Begnat 2 se localise aussi dans les environs du village de Nkoélon (Cf. Fig. 44). La présence de nombreux éclats sur le site a motivé le choix d'y effectuer un sondage. La fouille de 2 m² a permis de mettre en évidence des outils à coches, des grattoirs, pointes et hache-houes (Ateba, 2003).

***Figure 44**: Vue de l'abri sous roche d'Akok-Begnat 2 (photo R. Oslisly)*



<u>Figure 45</u>: Répartition des sites archéologiques entre Lolabé et Campo

2. PRESENTATION SYNTHETIQUE DES RESULTATS

Cette présentation va s'articuler autour de deux tableaux synthétiques des découvertes qui nécessitent une explication. :

(1) Pour ce qui est de l'estimation de la superficie du site, nous avons minutieusement parcouru la surface des gisements afin de repérer tous les artéfacts visibles en vue d'évaluer la superficie.

(2) L'estimation de l'âge provient des datations radiocarbones, mais aussi de l'analyse des pierres taillées et des tessons de poterie.

(3) Nous avons aussi ouvert une rubrique sur la stratigraphie et le contexte géographique des sites. Dans ce cas, la position géographique du site a été décrite ainsi que la situation des vestiges, soit en contexte stratigraphique, soit en fosse.

(4) La couleur orange clair que nous avons utilisée dans les tableaux ci-dessous indique les sites étudiés dans le cadre de cette thèse.

2.1. LES SITES DE KRIBI A LOLABE

Tableau 19 : Présentation synthétique des sites découverts de Kribi à Lolabé

Nom du site	Date de la découverte	Position géographique UTM	Superficie du site	Types d'artefacts	Estimation de la période	Contexte stratigraphique et géographique
Kribi hôtel	08/05/2000	N 600557 E 324214	100 m²	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Ebomé 1	26/01/2001	N 600710 E 321334	200 m^2	Tessons de poterie	Age du fer	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Bwambé	23/01/2001	N 602270 E 320200	80000 m²	Tessons de poterie Éclats de quartz, molette, pierre à rainures, hameçon	Stone to Metal Age	Fosses sur un sommet de colline et plateau
Bwambé beach	16/02/2001	N 602251 E 320203	5000 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un haut de plage
Bvungie 1	09/10/2000	N 600310 E 309803	3 m²	Éclats de quartz	Age de la pierre récent	Surface sur un sommet de colline
Bvungie 2	09/10/2000	N 600542 E 309662	5 m²	Éclats de quartz Tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Surface et Niveau archéologique sur une pente
Eboundja 3	07/10/2000	N 598876 E 308325	200 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosse et Niveau archéologique sur une ligne de crête
Eboundja 4	07/10/2000	N 598857 E 308192	4 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosse sur une ligne de crête

Nom du site	Date de la découverte	Position géographique UTM	Superficie du site	Types d'artefacts	Estimation de la période	Contexte stratigraphique et géographique
Nlendé Dibé 1	29/01/2001	N 598100 E 306940	600m^2	Tessons de poterie Houes à gorge	Stone to Metal Age	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Nlendé Dibé 2	09/10/2000	N 597693 E 305 995	400 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Nlendé Dibé 3	09/10/2000	N 597875 E 305202	100 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Niveau archéologique sur sommet de colline
Nléndé Dibé 4	09/10/2000	N 597958 E 304968	300 m^2	Tessons de poterie Eclats de quartz	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Nlendé Dibé 5	09/10/2000	N 597982 E 304357	50 m²	Eclats de quartz Tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Malongo 1	09/10/2000	N 597 676 E 303279	200 m^2	Tessons de poterie Eclats de quartz	Stone to Metal Age	Fosses sur replat
Boussibiliga 1	07/10/2000	N 597575 E 302635	800 m^2	Tessons de poterie Eclats de quartz	Age du fer ancien	Fosse sur un sommet de colline
Mbodo 2	07/10/2000	N 596476 E 300555	600 m^2	Tessons de poterie Eclats de quartz	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Fosses sur une pente d'une colline
Mbodo 1	07/10/2000	N 596147 E 299937	50 m^2	Tessons de poterie Scories et éclats de quartz	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique en bord de ruisseau
Lolabé 1	07/10/2000	N 595975 E 298771	40 m^2	Tessons de poterie Éclats de quartz taillés	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur une pente d'une colline
Lolabé 2	07/10/2000	N 596632 E 296243	500 m²	Éclats de quartz Tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Lolabé 3	07/10/2000	N 595161 E 294729	50 m^2	Tessons de poterie	Age du Fer ancien	Fosses sur un sommet de colline

2.2. LES SITES DE LOHENGUE A CAMPO

Tableau 20 : Présentation synthétique des sites découverts de Lohengué à Campo

Nom du site	Date de la découverte	Position géographique UTM	Superficie du site	Types d'artefacts	Estimation de la période	Contexte stratigraphique et géographique
Lohengué 1	07/10/2000	N 594742 E 293985	400 m^2	Eclats de quartz taillés	Age de la pierre récent	Surface sur un sommet de colline
Lohengué 2	10/10/2000	N 595150 E 293805	200 m^2	Eclats de quartz Tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un sommet de colline
Lohengué 3	07/10/2000	N 595248 E 293692	50 m^2	Tessons de poterie et minerai de fer	Age du fer ancien	Fosse sur un sommet de colline
Lohengué 4	10/10/2000	N 595942 E 293733	30 m^2	Eclats de quartz	Age de la pierre récent	Niveau d'éclats sur un sommet de colline
Ebodjé 1	10/10/2000	N 591840 E 284425	50 m^2	Eclats de quartz et tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Niveau archéologique sur un plateau en rupture de pente
Ebodjé 2	10/10/2000	N 593510 E 283488	200 m^2	Eclats de quartz et tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosses sur une pente
Bouandjo 1	10/10/2000	N 592028 E 279537	200 m2	Eclats de quartz, tessons de poterie	Age de la pierre récent et Age du fer ancien	Surface et Niveau archéologique sur un Plateau
Mélabé 1	10/10/2000	N 591833 E 275084	10 m^2	Eclats de quartz	Age de la pierre récent	Niveau d'éclat sur une terrasse marine
Itonde Fang 1	10/10/2000	N 592944 E 265530	100 m^2	Eclats de quartz	Age de la pierre récent	Niveau d'éclats sur un plateau

Campo 1	07/10/2000	N 592394 E 262794	1000 m^2	Eclats de quartz Tessons de poterie Vases retournés	Age du fer ancien	Niveaux archéologiques et fosses sur une Pente de colline
Campo 2	07/10/2000	N 592534 E 263157	1000 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosses sur un plateau
Campo 3	11/10/2001	N 592533 E 263650	6 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosses sur un plateau
Campo 4	11/10/2001	N 592020 E 263650	80 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Fosses dans le talus d'une colline
Campo Beach	07/10/2000	N 592914 E 259744	100 m^2	Tessons de poterie	Age du fer ancien	Niveau archéologique sur une terrasse marine
Akok Begnat 1	07/10/2000	N 616631 E 267710	-	Eclats, et pointes sur quartz	Age de la pierre Récent	Abri sous roche
Akok Begnat 2	03/03/2001	N 619078 E 264872	-	Eclats, encoches, pointes	Age de la pierre récent Age du fer ancien	Abri sous roche